

I - NANTES

LA PETITE « BOÎTE »

D... à Nantes, embauche à la tête du client, sans questionnaire ou visite médicale, sur un vague coup d'œil aux certificats.

Pour 2,50 F de l'heure (en novembre 1963), je démonte de vieux moteurs pleins de cambouis qu'un Polonais nettoie toute la journée dans le trychlore malsain pour 450,00 F par mois... Dans un coin désordre au possible - quatre bobiniers à 3,00 F de l'heure s'activent les yeux baissés près d'un adjudant en retraite qui, sur les montages délicats, jure toute la journée contre la pagaïe dans laquelle nous travaillons. Un jeune chaudronnier, sorti d'apprentissage sans C.A.P. et entré ici comme manœuvre, enroule des transfos avec trois ouvrières. Enfin, pour 2,80 F un lèche-- botte étuve et vernit les stators ; quand je l'aide et que le patron est autour, il le gratifie d'immenses sourires, et me bombarde de directives comme s'il commandait un régiment

Le contremaître Roger, très bon compagnon mais dingue du boulot, reste après nous à l'atelier, vient les samedis et même parfois les dimanches. Comme il n'est pas heureux en ménage sa colère retombe sur nous les jours de scène. Si l'on se défend, les engueulades redoublent, il nous colle les plus sales boulots. Dès qu'il approche, le jeune qu'il a en grippe tremble, laisse tomber ses outils et travaille deux fois plus mal (ce qu'il termine doit être fait au quart de poil) ; s'il demande un conseil, Roger l'ignore. Quand nous en avons marre, pas un coin où souffler cinq minutes ; pas de casse-croûte permis : Roger, toujours derrière nous, le remarquerait. Il nous change souvent de boulot. On abandonne une dynamo pour en commencer une autre, puis une troisième. Tout est pressé et en chantier.

Dans ce fouillis de machines anciennes, de moteurs démontés, de vieilles pièces pouvant servir et qui traînent partout on glisse sur les câbles, les tuyaux de gaz, on manque de place pour travailler, d'établis pour poser nos stators. On les enlève, les reprend, les redescend. Pas de palans électriques, mais de vieux palans à chaînes et à bras, si pratiques qu'il est plus simple de traîner nos alternateurs et de les monter à deux sur la table. Un jour, voyant son lourd stator se décrocher du palan, le manœuvre effrayé par l'engueulade en perspective mit le pied dessous ; le moteur sauvé, il a boité un mois.

Dans l'atelier, sombre de jour, mal éclairé le soir, on court toujours après une clé, une pince ; on se dispute les quelques outils usagés. Pour toute pharmacie, une bouteille d'alcool et un paquet de coton traînent dans une caisse d'écrous. Le vestiaire mixte de 3 m2 pour dix personnes offre juste des portemanteaux. Pas un coin personnel.

Une seule détente : conduire la camionnette pour chercher du matériel, livrer les commandes. Que j'attends avec impatience ces courses où je respire pendant le travail, roule sans chef sur le dos, maître de l'itinéraire et du volant ! J'ai une responsabilité, je vois du monde. Partout avec les gars en bleus, on se tutoie sans se connaître ; l'entente face aux supérieurs est immédiate.

Dans les froids matins d'hiver, je pars en mobylette à 6 h 30. La nuit noire est percée de petits trous, blancs dans un sens, rouges dans l'autre des deux roues. Recroquevillés sur la selle, cache-col devant la bouche, tête engoncée dans le col relevé, on se regroupe aux feux. Un halo entoure les rares réverbères qui éclairent mal ces sombres quartiers d'usines. Engin garé, je cours me changer, pointe en bleus et recommence une journée, les mains dans le cambouis à débloquer des écrous dans des coins impossibles, à démonter des roulements grippés, mal chauffé, enguirlandé. L'essentiel de la vie passé dans cette laideur poussiéreuse, noirâtre.

De midi à quatorze heures, en bleus, chemises de couleur ou gros pulls ; les célibataires vont manger par tablées de huit, sur les toiles cirées d'un restaurant ouvrier voisin à 4 F, l'unique menu de grosse tambouille, englouti avec peu de bavardages et sans manières, dans un tintamarre de vaisselle, un va-et-vient pressé de serveuses. Avant de « remettre ça », les gars dans le vestiaire nouent les manches aux vêtements des filles qui ripostent eu cousant les poches et le bas de leurs pantalons. Eux clouent leurs blouses au portemanteau ; ainsi de suite... D'autres bavardent.

Notre gros sujet de conversation, c'est partir : on épluche les petites annonces, on s'encourage mutuellement car c'est vraiment la sale boîte. Malgré trois crucifix dans son bureau, le patron ne mélange pas affaires et religion ! Il soutient le contraire de ce qu'il a dit la veille. C'est à 18 heures qu'il nous commande de faire du rab, le vendredi soir qu'il annonce : « tu viens demain » ; s'il donne 0,10 F d'augmentation à l'un il insiste : « ne le dis pas aux autres !

Alors, malgré le chômage, c'est un défilé, quarante ont pris leur compte en deux ans. Tous les six mois, le personnel se renouvelle. Les vrais Nantais restent peu ; les ruraux, rapatriés, étrangers traînent plus. Sans syndicat ni lutte collective, peuvent-ils se défendre ? Isolés, ils courbent la tête, font des heures supplémentaires, se fatiguent bien, mais atteignent 700,00 F par mois.

A 18 h 50 j'en ai plein les jambes. Comment revenir propre avec un seul robinet d'eau froide, sans glace, quand le contremaître attend pour fermer la porte ? On sort gris de poussière et de sueur mélangées, mais quel plaisir de partir assis sur la mobylette ! Entré de nuit, je sors dans le noir, comme ça tous les jours : travailler, manger, dormir et les semaines, les mois passent. Hors de l'atelier, je ne fais presque rien. Je n'ai pas l'impression d'avoir une vie personnelle, mais d'être une machine à produire.

Dans ces petites « boîtes », l'ouvrier sans défense subit la dictature du patron, la mauvaise humeur du contre- » maître .Je préfère les grosses usines, le syndicat nous protège, les militants s'épaulent. On bénéficie de nombreux avantages sociaux : cantine, mutuelle, assistante, docteur etc...

Alors, saturé de D... j'ai pris mon compte pour me retrouver... inscrit au chômage.

LES MARCHANDS D'HOMMES

Je pointe trois fois par semaine au bureau de la main-d'oeuvre, dans une vilaine impasse mal pavée. Tout y fait vieillot ; des générations de chômeurs y ont baladé leurs grolles, sali les peintures, laissé des odeurs de fauve. Beaucoup de mégots de gris traînent sur le plancher noirâtre. Des ratés et d'autres qui cherchent sérieusement bavardent :

- Chez Guilloire, ils en ont pris trois ce matin !
- Moi, c'est pas de ma faute, j'ai pas une gueule qui plaît ! je vais partout, on m'embauche nulle part.

Des résignés, cartes de chômeurs couvertes de tampons, partent au bistro du coin arroser leur allocation, attribuée seulement aux chômeurs involontaires et à laquelle je n'ai pas droit.

Dans certaines usines, le gardien ne me laisse pas étaler mes certificats au bureau du personnel.

- Inutile, ça débauche ! écrivez, on verra. D'un air ne laissant aucun espoir.

Enfin, un atelier d'électricité m'engage pour me prêter aussitôt à une grosse usine de métallurgie lui sous-traitant des commandes importantes. Avec ces « prêts d'ouvriers » très pratiqués à Nantes, les entreprises qui ont peu de travail conservent leur personnel ; celles ayant des à-coups dans leur production évitent l'embauche provisoire et les douloureux licenciements. Un besoin urgent de tourneurs ? Elles les empruntent pour quinze jours ou trois ans. Baisse de boulot ? Elles les rendent.

Bien mieux, les « marchands d'hommes » (ainsi baptisés par les gars) ont un seul bureau qui engage et loue avec bénéfice plusieurs milliers de travailleurs. Ces bouche-trous, payés 2,58 F de l'heure, envoyés seuls ou en groupe, huit jours ici, huit mois en déplacement, ne touchent pas d'outillage, de bleus ; ils ne bénéficient pas des avantages sociaux, n'ont ni ancienneté, ni promotion, ni convention collective.

Renvoyés de chez Sudry, des ouvriers racolés dans un café par un « négrier » sont renvoyés..., chez Sudry avec 100,00 F de moins par mois et aucun des avantages précédents. D'autres enrôlent des jeunes chômeurs avec ou sans C.A.P. pour en faire des balayeurs. Des licenciés des Chantiers reviennent travailler dans leur ancien atelier pour le compte de ces boîtes extérieures. Main-d'œuvre flottante, sans aucune garantie d'emploi, première débauchée en cas de chômage et sans problème de licenciement, ils ne sont pas membres du personnel ». Du jour au lendemain, le patron peut dire à ces travailleurs sans défense : « Vous rouspétez ? Ce soir, votre poste est supprimé » Si le marchand de viande n'a pas d'autre place, ils sont à la rue.

Comment les soutenir ? Ils n'ont que des syndicats fantômes. Leurs délégués persécutés sont déplacés seuls, à 200 km, au moindre motif ! Que faire quand les gars autour font grève pour leurs propres revendications ? Ils sont même prévenus par lettre pour impressionner la femme : « Si vous débrayez, votre emploi ne sera pas assuré ». Belle occasion pour diviser les gars. Ces super-exploités font-ils partie de la « nouvelle classe ouvrière ? »

LA PLANIFICATION VUE DE LA BASE

Donc, prêté chez B... comme câbleur, j'attaque l'équipement électrique d'une longue machine à imprimer les journaux en quatre couleurs qui part pour Paris dans trois semaines pour une exposition.

Mais quelle organisation ! Ignorant l'emplacement du pupitre et des armoires, les « techniciens » ont commandé les câbles en retard. Nous récupérons dans l'usine tous les disponibles, certains spéciaux valent beaucoup plus cher que ceux prévus. Au lieu de travailler méthodiquement, on « bricole », commence une chose, en reprend une autre, pose du provisoire, d'où perte de temps et complications.

C'est une commande arrachée, celle d'un prototype à livrer dans un délai très court, explique notre grand chef électricien. Ex-officier de marine, surnommé « l'Amiral » ; il est brave mais ne travaille qu'avec la tête et sa règle à calcul :

- 1 000 connections plus 500 lignes à passer = 120 journées de travail. Je mets beaucoup de viande, dix bonshommes finiront le 17. Je retiens les camions, embarque la bécane le 18 au matin.

Seulement... Amiral, le boulot n'avance pas comme ça les câbles arrivent au compte-gouttes, des pièces non-conformes sont à modifier, des erreurs sur les schémas sont à retrouver, des problèmes délicats ont été laissés « à voir au montage » Ça prend du temps, Amiral !... Les soudeurs rajoutent des pièces, on doit s'écarter des arcs. Les peintres en retard déplacent ou protègent nos câbles pour barbouiller autour. Avons-nous 50 % d'efficacité ?

Plus que dix jours ; ils doublent les effectifs : ajusteurs, tuyauteurs, électriciens s'agglutinent comme des mouches sur la longue machine. A quatre au m2 avec des gars dessus, dessous, on se gêne, accède mal où l'on veut ; on travaille à tour de rôle. Le boulot, précipité, est moins bien fait. Les barbouilleurs renforcés étalent partout leur camelote ; on en prend plein les mains. Les gars rigolent de ce « planning » mais sans rouspéter entre eux :

- Je t'emmerde, dit le mécano au câbleur à l'étroit ?
- Non, tu m'empêches de travailler, c'est différent !

Ils râlent contre les trop payés des bureaux qui n'ont pas assez pensé le travail et qui débarquent maintenant de partout, ingénieurs, techniciens, dessinateurs :

- Quand je vois tous ces guignols tourner autour et nous dire d'aller plus vite, sans toucher aux manivelles, ça me fait mal au ventre, dit un ancien.

Plus que huit jours. D'autres empruntés nous renforcent. On attaque les heures supplémentaires, jusqu'à vingt-deux heures, les samedis et dimanches compris. Notre Amiral jubile. Si tout allait bien, aurait-on besoin de chefs ? Bien carré dans ses épaulettes rembourrées, il arpente l'atelier, suivi de son état-major. Qu'il aime ces coups de chien, quand le boulot l'assaille !

Il doit être partout à la fois, parer à chaque difficulté, rassembler toute l'équipe sur le pont, jeter les ordres :

- Deux hommes à tirer les câbles !
- Delore, lance les moteurs d'encrage !
- Blain, connecte les relais !
- Legarec, contrôle le pupitre des commandes.

Bien sûr, il tutoie ses matelots qui le vouvoient. Et haut les coeurs ! Il doit se revoir à sa passerelle, les jours de tempête ! Pour lui, famille, loisirs, vie personnelle passent après le travail. Il faudrait venir la nuit, les week-ends, les congés. Comme ceux qui abattaient des vingt-quatre heures de rang sur des prototypes de chars, avec réchauds, poêles et matelas dans un coin.

Enfin, miracle. Grâce à la conscience professionnelle des gars, au sursaut d'activité des chefs, après seize heures par jour, du boulot de nuit, l'atelier rassemblé voit fièrement tourner l'énorme engin et admire les quatre couleurs des journaux qui malheureusement nous bourreront le crâne...

LA CHASSE AUX TEMPS MORTS

Notre clair et vaste atelier est très sonore. Trois ouvriers burinant au pétard l'emplissent d'un vacarme empêchant toute réflexion sur un schéma compliqué. De très bons professionnels s'affairent sur les prototypes en cours de montage : machines à emballer de gros rouleaux de papier, à fabriquer des boîtes en carton ; travaillant à l'unité et difficiles à chronométrer, ils s'entendent et ne font pas trop de boni ; ils roulent toujours leurs cigarettes de gris. Ça fait enrager les lions dans leurs cages vitrées.

Dans la rue centrale, chariots, brouettes, fenwicks, camionnettes circulent, et des élingueurs-lourdes cordes à l'épaule -et des blouses, des bleus vont et viennent, jettent un regard rapide aux informations syndicales et notes de service des panneaux d'affichage.

L'atelier voisin, c'est le monde de l'acier où tout est terne, gris, sans beauté. Près des machines géantes : tours de 20 mètres, maousses aléseuses, raboteuses de grand format, d'énormes blocs bruts de fonderie attendent de se transformer en pièces. Pour ce

travail délicat et à l'unité, les temps sont favorisés pour ne pas louper ces commandes qui vaudront des millions.

Sur ces coûteuses mécaniques, deux cents gars travaillent en équipes de 2 X 9 pendant cinq jours pour avoir leur samedi. Ils sont un peu mieux payés et toujours de matin ou d'après-midi. 10 % s'y plaisent, protestent qu'ils perdent des sous s'ils sont changés. Le syndicat n'est pas contre les équipes ; il s'en fait peu à Nantes. Elles créent des emplois et ne facilitent pas les heures supplémentaires.

Après sa journée de quatre à treize heures, Roger, un bricoleur né qui réalise n'importe quoi de ses mains, s'est bâti avec sa femme une maison très originale, puis une villa au bord de la mer. Il s'est aussi construit seul, un poste de radio, un magnétophone et même une télé... A l'usine, c'est un simple tourneur. Serge, un ajusteur, autre fada du boulot, se barbe au cinéma, ne peut rester si longtemps assis à ne rien faire. Il est malheureux sans un outil dans les mains. Il faut le mettre à la porte pour qu'il prenne ses congés ; il s'y ennuie à mourir et n'a qu'une hâte revenir à l'atelier. Le travail est sa vie et ses voisins l'exploitent sans vergogne pour leurs bricolages.

De chaque côté des bandes jaunes des allées de la mécanique, les tours, étaux-limeurs vert olive sont alignés. Dans une odeur d'huile de coupe, des barres rouillées deviennent pièces brillantes d'usinage d'un côté, copeaux vrillés de l'autre.

Robert est un bon fraiseur ; sa compétence professionnelle, sa maturité lui donnent beaucoup de poids dans les discussions. Il me raconte :

« Sur les machines à manivelles, les planqués des burlingues sabrent nos temps, les uns après les autres. Ils les établissent mathématiquement pour un tour de telle puissance avec tel outil, dans tel acier et tel angle de coupe, vous prenez des passes de x. mm à telle vitesse et ajoutez 10 % d'impondérable ! » Que veux-tu discuter ? Les gars travaillent à l'allure maximum, à la limite de la casse et de l'accident. Certains temps ne sont même pas chronométrés, mais établis en fonction de la résistance des machines.

« Autrefois, l'effort était dur, mais moins soutenu. Nos longues journées se coupaient d'heures de simple présence où l'on soufflait entre les passes, bavardait, roulait nos cigarettes. Ce n'était pas la bousculade d'aujourd'hui. Le tourneur cherchait au parc sa ferraille, la tronçonnait. Il forgeait, trempait ses outils. Le perceur trouvait ses pièces, affûtait ses forets. Maintenant, d'autres font ça pour eux. Grâce aussi aux mèches résistantes et aux outils carbure qui cassent moins souvent, les radiales et tours plus puissants tournent plus vite. Des chronos et techniciens de l'Organisation Scientifique du Travail chassent systématiquement nos temps morts. Les 9 h 15 de travail sont intensément utilisées, sans occasion de quitter sa machine, se détendre. La productivité augmente : cadence, gestes exigés sont plus rapides. L'ouvrier doit suivre l'allure ; le facteur humain passe après la rentabilité.

Des centaines de fois, des gars m'ont dit « le travail moderne est moins pénible physiquement, mais il l'est plus nerveusement, d'une fatigue difficilement mesurable, qui s'installe, s'accumule et ne disparaît pas après deux bonnes nuits. »

LA FATIGUE

On retrouve ce travail intensif dans combien de corporations ! Les gros routiers roulent, roulent jour et nuit, des trois cents heures par mois, et font des milliers de kilomètres avec des camions plus rapides, sur des parcours allongés, dans un trafic accru, aux responsabilités et risques d'accidents redoublés. Condamnés aux steak-frites, salades de tomates et à vivre hors de leur famille, certains se droguent pour tenir quarante-huit heures sans dormir. Ça tourne... jusqu'au coup de barre : 10 secondes d'inconscience, l'accident, le bahut dans le décor, le permis retiré avec le gagne-pain.

Le terrassier avait un métier pénible, mais des compensations : la pioche tranquillement balancée dans le calme de la nature, la pelle bien poussée de tout le corps dans le plaisir du contact avec la terre. La mécanisation réduit-elle sa peine ? Le marteau-piqueur de 15 kg manié, guidé la journée entière, avec la pression, les trépidations qui vous secouent les tripes et le reste, dans le bruit infernal des compresseurs et engins mécaniques ; le bulldozer qui vous ballotte et vous abrutit offrent-ils les mêmes satisfactions, facilitent-ils un bon sommeil ?

Et la fatigue des gars du bâtiment dont les pauses sont contrôlées, les horaires très longs ? cinquante heures l'hiver, soixante l'été « c'est pas du boulot, on sabote le travail ! » se plaignent les maçons. Tant pis, répondent les contremaîtres : le rendement d'abord, foncez, respectez les délais, baissez les prix !

A la S.N.C.F. les 350 000 agents de 1965 abattent le travail de 510 000 en 1938, avec 62 % de voyageurs et de marchandises supplémentaires. Donc productivité augmentée de 160 % et une fatigue accrue. Les roulants font un kilométrage doublé avec 30 % de conducteurs en moins.¹

Autrefois, des bureaux avaient des heures creuses où les femmes lisaient, bavardaient. Des spécialistes ont « réorganisé » leur travail. Le résultat ?

- Nous sommes constamment sur les dents avec toujours plus de courrier qu'on ne peut en faire. Tout est urgent, prioritaire, avec des chefs plus durs et exigeants qui ne nous laissent pas souffler. Seul compte le nombre de lettres tapées par jour, tant pis pour la présentation. Alors, je sors du bureau vidée, saoule, sans pouvoir retrouver mes pensées, la rue m'assomme, j'en ai des maux d'estomac.

Pour les comptables : -Mettre nos factures sous enveloppes était une détente. Une débutante le faisant pour moi, je dois en établir plus. Si j'ai une erreur, j'y pense toute la nuit : mes factures dansent devant mes yeux et je n'en dors plus.

A la Sécurité Sociale, les guichetières ont un nombre de cas à étudier par jour. Comment, débordées, accueillir humainement le public ? Certaines, n'y arrivant pas, cherchent des dossiers dans leur quartier et elles les font chez elles, pour s'avancer.

« Aux chèques postaux de Lyon, c'est pire qu'à la maternelle. Nous sommes surveillées, empêchées de parler. Le rendement s'élève sans cesse. Ne suivant pas, c'est rare si la nouvelle ne pique sa crise. Complètement abrutie après ma journée dans les chiffres, je passe en mobylette au rouge et m'arrête au vert. Je ne trouve plus mes mots pour m'expliquer et ne me rappelle pas du tout mes courses si je ne les ai notées. »

Alors, par les cadences, les heures supplémentaires, les transports, le bruit, les travailleurs sont fatigués. Des jeunes, pour surmonter leur lassitude, dévorent, boivent du café fort, et ont seulement envie de ne rien faire sinon regarder la télé. Des gars écroulés sommeillent dans les bus, sur les sièges de coiffeur, s'endorment dès qu'ils ouvrent un livre, passent leur dimanche au lit, ne trouvent rien à se dire à l'atelier ou chez eux, n'ont aucune vie hors de l'usine... Cette fatigue limite le temps libre, diminue la vitalité, l'esprit d'entreprise, l'intérêt pour les choses sérieuses.

HIÉRARCHIE DES MÉTIERS

¹ Où 33 000 roulants assuraient le service de 290 millions de kms en 1946, 124 000 le réalisent sur 570 millions de kms en 1966.

L'usine nous propose des bus. Pour le mien, départ à 6 h 20, retour 19 heures. Le matin, un tiers des gars parcourent le journal, les autres récupèrent. A midi, quelques bavardages sur le F.C.N. , le Tour, la boxe deux lisent un livre, le reste est amorphe. A quatorze heures ça digère et sommeille. Le soir, tous flapis, c'est le silence et guère de lecture.

Pour gagner quinze minutes par voyage, je prends la mobylette. Même les frisquets matins d'été, il faut se couvrir. Dans les rues presque vides, on fonce à pleine gomme. Vélo garé parmi les 800 deux-roues, je passe aux vestiaires, distribue des tas de poignées de mains et de « bonjour, ça va ? » Déshabillage rapide. La majorité enfle le bleu sur le pantalon. Des anciens portent toujours le caleçon long, la ceinture de flanelle, les inusables chemises à longs pans, fabrication maison. D'autres arborent la casquette bleue de marinier ou le béret et restent fidèles aux brodequins ou aux sabots de bois. On voit peu de salopettes rapiécées et chaussettes très reprises. Un sur cent travaille en cravate et salissant col blanc.

Pour électrifier une machine à fabriquer des boîtes en carton, je passe les câbles puis dénude, connecte les chignons de fils. Mon matelot² sur les boutons de commande est démoralisé ! Au lieu d'avoir la gâche de A à Z, je suis le troisième à défiler sur le même travail. Le premier s'est mis le schéma dans la tête, a prévu son boulot, placé ses repères. Le deuxième a repris tout à zéro, ré-étudié le plan, mis ses marques. Je dois refaire tout ça. Après, ils diront -vous êtes trop lents et s'il y a des erreurs, sur qui retomberont-elles ?

On nous appelle pour aider à descendre le lourd moteur d'une machine. Autour de l'engin, les idées fusent, se complètent

- « Je le décolle ici à la pince ? »
- « Et si on le soulevait par là ? »
- « Prends-le plutôt avec la grosse barre ! »
- « A mon tour d'essayer ! »
- « Il a bougé, ripe-le à gauche, glisse une cale dessous. »
- « En douceur, il est à nous passe-moi l'élingue. »
- « Je vais chercher le pont. »

Chacun apporte dans l'équipe toute son expérience, le meilleur de lui-même On s'entraide, prend tacitement à tour de rôle l'outil le plus lourd, le poste le plus pénible. Pas question de laisser les copains en faire plus que soi !

Profitant de ma place à « l'entretien » j'ai vite exploré toute l'usine. Ce qui frappe dans l'immense et haute chaudronnerie, c'est l'inférieur tintamarre, à la limite du supportable fracas des machines à cisailier, former, couder tôles et tubes, mitraillage des pétards rivant les citernes, rafales des coups de burin à air égalisant les soudures, grincement des meules portatives grattant des gerbes d'étincelles. En criant, on entend à peine sa voix : pas étonnant que les chaudronniers soient durs d'oreille.

Et la rouille ! tout en est couvert, les bleus, le sol, la ferraille, même l'air et la lumière sont rouillés. Les soudeurs aux lunettes fumées traînent derrière la flamme bleue des chalumeaux leurs tuyaux et bouteilles d'acétylène ou se cachent derrière leurs masques des aveuglants arcs bleus. Les traceurs concentrés sur leurs épures ignorent les énormes charges pendues aux ponts qui passent au-dessus de leur tête. Dire que, dans cet univers de choses lourdes, dangereuses, dans cette rouille et ce bruit, des hommes vivent la majeure partie de leur existence ! Parmi leurs bois aux bonnes odeurs, les menuisiers en bleu saupoudrés de poussière de sciure, s'activent avec leurs outils d'autrefois et autour de quelques machines peu bruyantes. Le sol jonché de copeaux ne fait pas sale, l'ambiance reste humaine.

² Collègue de travail à Nantes.

Les électriciens penchés en silence sur des schémas étudient les connexions des armoires de contacts ou des boîtes de commande qu'ils câblent, mains propres près de leurs deux chats nourris de souris.

Les conditions de travail et les traditions dans chaque profession créent des ambiances d'ateliers différentes et une tacite hiérarchie des métiers. Les frappeurs manient leur masse de 5 kg, les chaudronniers leurs lourdes tôles ; habitués à un travail de force dans une pénible et bruyante atmosphère, ils ont en général des plaisanteries, des mains, un comportement de gros durs. Les tourneurs, fraiseurs, ajusteurs, calculent leur vitesse de coupe, œuvrent au 1 /100 de mm et ont une tête, une allure, un langage différents. Les menuisiers et encore plus les électriciens, accoutumés au travail théorique pouvant utiliser les formules et la règle à calcul, se considèrent comme le dessus du panier. Les écoles professionnelles le confirment : les meilleurs deviennent électriciens, modeleurs. Les bons : mécaniciens. Les moyens : chaudronniers. Les autres : dans le bâtiment.

Chacun dans l'usine est aussi plus ou moins apprécié suivant sa personnalité, sa compétence professionnelle. Dans les discussions, les P3 sont plus écoutés que les manœuvres et O.S.

JOURNÉE CONTINUE ?

Mains lavées avant l'heure, dès le cornar on se précipite joyeusement aux pointeuses, puis au vestiaire ; très peu rentrent en bleus.

Les cloches et sirènes de midi donnent le départ : en selle ! Tous les bureaux et usines lâchent leurs milliers de coureurs qui se ruent vers la croûte. De toutes les rues ils déboulent sur les grands axes, et que ça roule ! Les pelotons serrés de vélos escortent le flot des voitures prisonnières rejointes par les mobylettes qui slaloment, se faufilent jusqu'aux feux et sont les premières à repartir, pétaradant, ronflant, fumant. Les très lentes bicyclettes montées par de grisonnantes dames, des petits pères faisant gravement du surplace, sont dépassées par des filles bavardant par paires. D'essoufflés solex écrasés sous des armoires de cent kilos sont lâchés par de jeunes espoirs qui avalent les côtes en danseuse, jouant les Anquetil. Des lycéens, pieds sur les carter de solex, font moins affamés dans cette course. Des grands-mères catapultées par leurs cyclomoteurs sont doublées par d'insouciantes peurs de rien, presque allongées sur l'étroit guidon de leur « mob » ignorant priorité et limitations de vitesse ; ils passent bruyamment à l'orange entre les impatients piétons, spectateurs obligatoires.

Bien sûr, les ouvriers nantais ne vont plus travailler en bleus et sabots, le litre dans la musette, mais en les reconnaît toujours. Roulant en deux roues par tous les temps, dans le froid, le vent, la pluie, comment porteraient-ils des vêtements salissants et fragiles ? Il faut du sombre et fonctionnel, de vieilles fringues qu'on finit d'user sous les impers ou paletots de cuir. Peu de chapeaux, des casquettes ou bérets se rabattant sur les oreilles, les jours de gelée. On ne se sent pas gêné habillé en prolo à Nantes, la majorité l'est.

Les femmes disent : -en solex comment rester coquettes, bien coiffées ? On se couvre de foulards, capuchons, casques et les jeunes d'impers de couleur ou vestes de cuir. Mais on a toujours froid, on est sale ; et les chaînes qui sautent, l'éclairage qui démissionne, les pannes !

Repas vite avalé, mobylettes enfourchées, on replonge dans le flot dangereux, frôlé par les voitures impatientes, tendu pour éviter l'accrochage, arriver à l'heure. On est si vulnérable ! Tous les jours, dix cyclos sont renversés, conduits à l'hôpital : du sang, des fractures, des morts. Malgré ça, économiques, rapides, les deux roues restent le moyen de transport préféré de milliers d'ouvriers nantais.

A la sortie, la fatigue est réelle. On fraye sa trouée dans la quatrième corrida de la journée, parmi des centaines de visages aux traits tirés et grisâtres, sauf ceux tannés du bâtiment, mais tous marqués par leur rude vie de travail.

Les villes se décongestionnent par les logements poussant en banlieue. Les ouvriers habitent plus loin du centre. Leurs déplacements plus longs qu'avant, sur des cyclomoteurs rapides, exigent une attention soutenue. Rouler quotidiennement trente kilomètres en mobylette dans l'intense circulation des heures de pointe, avec priorité, embouteillage, risques d'accidents est sûrement plus pénible nerveusement que les quinze kilomètres en vélo d'il y a trente ans, sans trafic ni feux.

Avec les attentes, les encombrements, les distances, les trajets en autobus sont aussi lassants qu'avec les trains d'autrefois prendre avec une correspondance deux bus surchargés quatre fois par jour est une bien lourde dépense d'énergie !

Pour que tous puissent rentrer manger à midi, nous avons 2 h 15 d'arrêt, les plus dures de la journée pour certaines ouvrières, mères de famille qui doivent faire la route, les courses, le repas crier après les gosses, les servir, recoudre un bouton, vérifier les devoirs, manger debout en vitesse, un œil constamment sur le réveil. Puis, toujours courant, terminer par la vaisselle, un coup de balai et rebondir en mobylette pour arriver au boulot essouffées, vidées par ces deux heures sur les dents.

Mon matelot, levé à 6h 30, rentré à 19 heures est parti 13 heures avec à midi quatre-vingt-dix minutes de transport pour quarante-cinq minutes chez lui. Dîner terminé à 20 h 30, il surveille les leçons de ses quatre gosses, bricole leurs chaussures, un vélo et c'est l'heure de se coucher. Comment avoir une vie personnelle ? Il ne fait que le strict indispensable, ou le prend sur son sommeil ce qui ne dure qu'un temps. Pourquoi s'accrocher à des habitudes liées à d'autres rythmes de vie ? La journée continue est déjà pratiquée par des millions de travailleurs dans de nombreux pays. En Norvège, entré à l'usine à 7 heures avec deux pauses de vingt et vingt-cinq minutes, je sortais à 16 h 15 pour une longue soirée de liberté.

Je sais.. Pour les anciens, le bon déjeuner de midi est sacré, ils digèrent mal un gros repas le soir. Pour les proches de l'entreprise, manger avec la femme et les gosses est plus reposant que d'avaler la gamelle ou la ratatouille de la cantine dans l'ambiance et les odeurs de l'usine. Certaines mères préfèrent passer quatre fois par jour les ponts embouteillés³ pour revoir et nourrir leurs gosses. Des syndicalistes pensent que la réforme permettrait de faire encore plus d'heures supplémentaires.

Ainsi, pour un repas rapide, ces cent vingt minutes de course auxquelles participent 70 % des salariés nantais, dans les transports bondés, le trafic intense sont-elles une détente Si les travailleurs essayaient la journée-bloc, ils l'adopteraient sûrement. Avec deux voyages et la galopade de midi supprimés, ils finiraient plus tôt, rentreraient avant les heures de pointe, moins fatigués et énervés. Ils feraient le soir des courses réservées au samedi. Ils faudrait aussi que les cantines scolaires servent de bons repas.

Sinon, manquant de temps et d'énergie., je ne vois guère avec l'horaire actuel, de possibilités de vie culturelle et sociale active pour le monde ouvrier.

LUTTES OUVRIÈRES

Toute la matinée, les délégués agités se consultent, arpentent l'usine. Soudain, ils font irruption dans les ateliers et crient, couvrant le bruit :

³ Ponts sur la Loire reliant le Sud au Nord de la ville.

« Débrayage les gars, tous dehors à la butte ! »

De partout, d'autres voix font écho :

« Débrayage, tout le monde à la butte⁴ ! »

Les pontonnières quittent leur cabine, les magasiniers leur cage. Les machines se taisent ; les ouvriers rangent leurs outils et, dans le grand silence, se joignent au fleuve qui coule vers la sortie et coupe le trafic.

Grimpé sur une table, au milieu de la rue, face à la masse des travailleurs en bleus, sales de cambouis, de rouille, un virulent cégétiste trapu, tête de lutteur, clame :

« Camarades ! les chantiers en lutte sont lock-outés. »⁵

Ils manifestent en cortège, coupent la circulation des ponts, vont à la préfecture. Tous prolétaires, tous solidaires, nous prévenons les patrons que nous ne laisserons pas les gars de la Construction Navale dehors sans réagir. Que le vieux bonhomme là-haut, allié des banques et des capitalistes sache que ça bouge partout, qu'il n'en a plus pour longtemps.

L'hélicoptère mouchard en rase-mottes est hué, salué de poings levés. Le C.F.D.T. mince, voix fluette, mais forte détermination enchaîne :

« Camarades ! Nous, les hommes du monde du travail, exigeons du pouvoir l'arrêt des licenciements, la réduction des horaires, la généralisation de la pré-retraite à soixante ans pour assurer la vie de nos familles et du boulot à tous. »

Avant de retourner à l'atelier, certains en profitent pour siffler une chopine ; la grève, c'est aussi une détente, une journée moins longue.

La puissance, la discipline syndicale me frappent. Sans distribution de tracts, sans préparation, au seul mot d'ordre de grève, lancé par les délégués, les gars débraient massivement à 98 %.

J'en discute avec des responsables C.G.T. Un vétéran des luttes ouvrières, fier d'être syndiqué depuis 1921, m'explique :

« C'est une vieille tradition. Renforcés par les socialistes révoqués des chemins de fer après la grève de 1920, on a toujours été dans le combat. Il n'y a pas de maillot jaune là-dedans, mais en 36, nous avons lancé les premiers dans la région la grève sur le tas que nous avons tenue neuf jours. D'ici ont démarré les revendications par occupation d'usines. Les ateliers rangés ; astiqués, fleuris n'avaient jamais été si propres. Notre service d'ordre veillait à ce que personne ne casse rien, ne sorte boire. Dans la journée, tous les gars suivaient les réunions d'information. Avec nos orchestres ouvriers, c'étaient des farandoles, des défilés ; on dansait, jouait, chantait et 2 000 bonshommes dormaient dans la paille, par terre et sur les établis.

« Pour la grève générale de 1938, on a réoccupé l'usine vingt-quatre heures et quand les gardes mobiles ont parlé de nous déloger de force, tous les travailleurs les attendaient de pied ferme avec barres de fer, lances à incendie des centaines de gars étaient cachés sur les toits, les ponts roulants avec des caisses de boulons et morceaux de fonte, prêts à leur balancer sur la gueule. »

Un autre ancien reprend :

« Depuis la Libération, on a fait des centaines de grèves. En plus de tous les mouvements nationaux, on a bien débrayé une fois par semaine pour nos revendications propres : salaires, primes, levées de sanctions. Puis des tas de grèves tournantes d'une heure par profession qui désorganisaient la production. On a aussi manifesté par atelier :

⁴ Là où traditionnellement les syndicalistes s'adressent aux travailleurs.

⁵ Suite aux licenciements du 16 avril 1965.

la mécanique défilait à travers les allées de l'usine, avec pancartes et slogans en improvisant des chansons. Puis la chaudronnerie se lançait à son tour. Dans les coups durs, on montait à la direction et combien de fois l'on a emmené les gars en bleus à la Préfecture, la mairie, le syndicat patronal !

« Toujours en mouvement, en 1952 on a occupé l'usine deux nuits -en 1955, on était dans les bons pour les cinquante jours de bagarres avec les C.R.S. -en 1963, un mouvement court mais très violent des chaudronniers. En 1965, on a occupé une demi-journée les grands bureaux. Et le coup où le préfet, « malade », refusait de recevoir la délégation syndicale et l'après-midi inaugurait la foire ! Furieux, les métallos nantais débraient, envahissent l'expo au milieu des discours, du beau monde, des belles toilettes affolées. En bleus sales, ils étaient partout, sur la tribune, dans les stands, entre les drapeaux. Et à nouveau, face à face : les gars pavés en mains, prêts à la bagarre et les C.R.S., s'insultant, se crachant, se frappant déjà aux tibias. S'ils n'avaient pas retiré leurs poulets, c'était la mêlée générale, la ruine de la foire. Les délégués ont obtenu leur entrevue.

« Enfin, l'été 1965, les jeunes de la chaîne des tracteurs ont mené la bataille. Malgré leur C.A.P., employés après leur apprentissage comme O.S. ils sont payés moins que rien et n'ont pas deux secondes à perdre. A force d'être bousculés, de toujours entendre d'aller plus vite, ils sont partis, sur vingt-cinq tracteurs terminés, klaxonner, pétarader, manifester devant la direction.

« Si bien qu'ici, les fortes traditions syndicales, la solidarité de classe des gars créent un rapport de force tacite avec la direction qui ne débauche pas, sauf pour faute grave. Il y a une longue ancienneté parmi l'effectif à 70 % de professionnels. »

LES INSUFFISANCES DU SYNDICAT

Déçu de l'absence de vie syndicale, un vieux militant me conte en tirant sur sa pipe :

« Autrefois plus dévoués, les ouvriers se déplaçaient tous les soirs à la Bourse, on était des centaines aux réunions, des milliers aux meetings ; on passait le samedi aux nouvelles. On avait peu de permanents, les gars se répartissaient les tâches. On prenait la parole dans les vestiaires, les réfectoires, aux sorties. On discutait partout, à pied, en vélo, dans les vieux trams.

« Maintenant, le soir, le samedi, la Bourse est vide. Dans les bus, plus de conversations syndicales. Sur les cinq cents cégétistes de mon usine, on est vingt-cinq aux réunions, toujours les mêmes, qui décident pour deux mille, sont mandatés aux congrès et y apportent leur opinion, pas celle de la vraie base qui n'est pas entendue. Les réunions syndicales sont désertées parce que la démocratie ouvrière n'est plus respectée. Dans le temps, tout le monde s'exprimait ; actuellement, les gars sont lassés de voir décisions, résolutions, mots d'ordre et tout ce qu'on doit faire, venir d'en haut sans qu'ils en discutent. Les communistes ont appris aux gars à être disciplinés et à réfléchir pour eux. Ils s'étonnent après que les ouvriers ne suivent plus, ne viennent plus aux réunions, se déchargent de leurs responsabilités sur les délégués et permanents qui se retrouvent seuls, et sont débordés.

« Face au chloroformage des travailleurs par la télé, radio, grande presse, le syndicat n'a pas de moyens d'expression de masse. Les délégués devraient faire beaucoup plus d'information syndicale, prendre souvent la parole, expliquer la nécessité des mouvements, demander l'avis des gars. »

Jacques, un ajusteur sympathisant F.O. qui a beaucoup lu, ajoute :

« Combien de fois sommes-nous sortis en affirmant « Nous exigeons 30 F., et tiendrons jusqu'au bout ». Finalement, on rentre avec 3 F., présentant ça comme une grande victoire. Les gars obéissent toujours aux mots d'ordre, Ils sortent bien sûr, mais rentrent bêcher leur jardin et ne descendent plus aux meetings. Ils ont moins confiance dans ce que peuvent arracher les syndicats qui ont usé leur combativité avec ces petites actions éparpillées, à tout bout de champ, ces grévettes symboliques d'une heure, ces grèves

tournantes par atelier, entreprises, fédérations. Ces débrayages pour les salaires dans une usine nantaise, sans Paris et le pays, ne paient pas ! Nos interlocuteurs sont le gouvernement et le grand patronat.

« Les communistes ont introduit leurs mots d'ordre dans le syndicat. La C.G.T. inféodée au P.C., courroie de transmission de la politique étrangère soviétique, se soucie trop des intérêts russes au détriment de ceux des ouvriers français. Quand, dans la période stalinienne, l'U.R.S.S. était pour la guerre froide, ils nous envoyaient au massacre dans des grèves politiques contre le Plan Marshall, contre l'O.T.A.N., contre Speidel, contre Rigdway, contre les Américains, pour libérer Duclos, etc... Quand l'U.R.S.S. est contre le réarmement de la Wehrmacht, le Marché Commun, le rapprochement Franco-Allemand, la C.G.T. l'est aussi. Combien de gars ont ainsi été matraqués par les C.R.S. pour des motifs qui n'étaient que de très loin liés à leurs problèmes ! Quand l'U.R.S.S. est pour la coexistence pacifique, le P.C. revendique sa place dans la nation et même si la conjoncture nous est favorable, ils freinent les mouvements de peur qu'ils n'aillent trop loin.

« Comment concilier les volte-face de la politique soviétique et du Parti avec l'action syndicale en France ? Comment tolérer que le mouvement ouvrier français soit ainsi acaparé, que la majorité des permanents, leaders et responsables de la C.G.T. soient communistes ? Il faut dépolitiser les syndicats, ne pas cumuler tâches politiques et syndicales, que des non-communistes puissent prendre des responsabilités à tous les échelons de la C.G.T.

LA RÉPONSE COMMUNISTE

Charles, un copain chaudronnier des chantiers navals, est militant cégétiste depuis vingt ans. Très dévoué, toujours pris, pendant l'O.A.S. il gardait de nuit la permanence du Parti pour éviter les plastiquages. Durant les confits, il donnait ses bons de repas aux plus nécessiteux, quand c'était aussi chez lui la misère. Costaud, larges épaules, grosses mains et cheveux en broussaille, il m'explique, l'air énergique et sûr de lui :

« Par mon père, j'ai toujours vécu dans l'ambiance du Parti, ses meilleurs copains en étaient. A dix ans, je vendais *l'Huma* avec lui, participais aux réunions, kermesses, meetings. Entré à l'usine, je ressentais mon exploitation et trouvais les communistes nos meilleurs défenseurs. Ce qu'ils proposaient m'emballait. J'adhérais tout naturellement aux jeunes⁶ parce que j'étais contre les injustices et pour les solutions radicales. Je n'aurais pu être avec les trop prudents et timorés S. F. I. O., encore moins parmi les courbés et résignés catholiques.

« C'est difficile d'être communiste. Tu dois être vigilant, te dresser contre les autres. Un bon gars buvait, se promenait *l'Huma* en poche ; ça faisait du tort au Parti ; j'en ai eu mal au coeur quand nous l'avons viré ! Puis c'est jamais fini et l'évolution progresse si lentement. Des soirs, j'en ai marre, je voudrais rester au chaud, regarder la télé dans mon fauteuil, mais les copains attendent à la réunion, ils collent des affiches. On regrimpe sur la mobylette, part sous la pluie et rentre comme tous les soirs, à des heures impossibles. On y va parce qu'on doit, vis-à-vis des camarades, de notre classe. A l'atelier, on nous donne les plus sales boulots ; des gens nous boudent, on nous chasse des usines pour nos idées.

« Tiens : Louis, un vieux militant connu pour ses opinions. Après trois ans de déportation, malgré de bons essais, l'enquête patronale lui fermait toutes les portes. Ce n'est qu'après deux ans de chômage et de recherches qu'il s'est embauché à Saint-Nazaire, à 50 kilomètres. Il partait à la gare à 5 h 20, prenait le train ouvrier, alignait ses neuf heures trente debout, rentrait chez lui à 19 h 45, mangeait du tout prêt, plus son ménage et sa lessive le dimanche. Il y a laissé sa peau.

⁶ Jeunes communistes.

« Les gars ne se déplaçant plus jusqu'à la Bourse, on a fixé les réunions à la porte des usines. Sur cinq cents gars, il en vient vingt-cinq. Alors, où les tenir ? Chez eux ? Matériellement, c'est difficile de les consulter, les délégués sont très pris, tu ne peux tenir compte des braillards qui ne connaissent rien aux problèmes.

« La majorité des travailleurs nous fait confiance ; c'est une lourde charge. Responsable d'une action, de sa durée, nous devons éviter les erreurs, patrons et gouvernements n'attendent que ça pour nous mettre dans l'illégalité, licencier les militants, nous fricasser les dents.

« Avant-garde de la classe ouvrière, nous devons progresser, ni trop vite, ni trop lentement, sans nous couper des masses ni les freiner. On pèse les forces de l'adversaire et la combativité des gars d'une boîte à l'autre pour se bagarrer sans les emmener trop loin. Ils seraient encore plus déçus de ne rien obtenir. Quand, après une défaite sanglante, ils rentrent dans la tôle et restent quinze jours sans t'adresser la parole, c'est dur de les reprendre en main !

« Sommes-nous assez forts pour gaspiller nos énergies ? L'arrêt d'un poste vital ou 9 petites grèves d'une heure sont plus efficaces qu'une de vingt-quatre heures. Elles désorganisent la production, reviennent moins chers aux ouvriers qu'au patron.

« Puis, au lieu du sentimental et spectaculaire « tous ensemble, le même jour, à la même heure nous préférons la pression permanente de nos actions échelonnées, répétées, efficaces ! Quand cheminots, P.T.T. -E.D.F., métallos débraient à tour de rôle, des coups plus importants sont portés aux productions et profits patronaux que dans un débrayage d'une journée.

« Certains veulent des grèves de vingt-quatre heures pour bricoler leur maison ; ce n'est pas chez soi, mais à l'usine devant les patrons qu'on lutte ; après un jour d'arrêt, il faudrait continuer mais, on se casserait les dents pour obtenir des clous ! Les militants veulent se battre, mais les autres, échaudés deux ou trois fois, posent le fusil et se démobilisent. Puis les gars avec trop de traites sur le dos ne peuvent se lancer comme avant dans des mouvements de quarante-cinq jours où la nourriture étant une part importante du budget on résistait en mangeant du pain et des patates qu'on ramassait dans les campagnes.

« On dit : le syndicat fait de la politique, mais la lutte pour la paix est inséparable de l'action syndicale et défendre nos salaires ou la sécurité sociale contre le gouvernement, c'est en faire. On reproche aux communistes de distribuer les tracts cégétistes, d'être partout au syndicat et dans les organisations de gauche. Nous sommes prêts à donner nos places mais personne ne se présente. Oui, nous avons fait des erreurs, mais pourquoi nous les reprocher éternellement ? Seuls ceux qui n'agissent pas sont infaillibles.

« Certains râlent dehors, mais ne se syndiquent ni ne militent par crainte de déranger leur petite vie confortable, par peur des dures représailles patronales, pour ne pas ralentir leur éventuel avancement. »

OÙ EN EST LA COMBATIVITÉ SYNDICALE

Puis, j'ai demandé à Guy, ancien chaudronnier des chantiers, permanent F. O. de la métallurgie, son opinion sur l'actuelle combativité syndicale

« En la comparant à quelle période : 1958, 1945 ou 1932 ? En 1945 ont soudainement poussé 6 millions de syndiqués. Il en reste deux millions et demi. Mais en 1930, sur les deux mille ouvriers des Batignolles, une dizaine seulement de mordus de la CG.T.U. débrayaient.., et pas souvent ; ils n'avaient pas de délégués ni d'heures de franchise. Dans

les vieux secteurs à longues traditions, ça se maintient. Les métallos, les dockers continuent de suivre la C.G.T. par gauchisme. Nous gagnons des secteurs neufs, des petites villes redécouvrent le syndicalisme.

« En gros, effectifs stationnaires. Nous avons dix mille cotisants dans le département. C.G.T. et C.F.D.T. en revendiquent 20 000 chacun. En plus des comités d'entreprises, les syndicats ont étendu leur influence en participant à la gestion de nombreux organismes où des bénévoles ne suffiraient pas : sécurité sociale, caisses de chômage, de retraite, etc... Mais les travailleurs s'en remettent trop aux appareils. Nous devons faire tout le boulot et ne sommes que deux permanents. Ils sont sept à la C.F.D.T., huit à la C.G.T. Donc dix-sept contre six en 1938.

« Dans la masse, la poussée syndicale a des hauts et des bas. Nous sommes à un creux de vague. Ça ne s'explique pas seulement par les erreurs de la C.G.T. Avant, logés à l'étroit, les gars n'avaient rien d'autre à faire qu'aller au café, aux meetings. Maintenant, ils veulent s'évader de l'usine après le boulot. Ils ont peu de temps libre et hâte de s'isoler dans leurs maisons où il y a beaucoup à bricoler. Ils sont très sollicités par toutes sortes de distractions faciles, et la mer pendant le week-end les accroche.

« Alors, réunions, assemblées générales sont désertées. Où tu avais vingt mille travailleurs aux meetings intersyndicaux, tu n'as plus que deux mille purs, sauf quand ça barde et que nous rassemblons encore des milliers de camarades.

« Mais cette baisse d'intérêt de la masse ne se retrouve pas chez les militants. Ils sont plus nombreux, mieux préparés qu'avant : tous ceux des comités d'entreprise par exemple.

« Seulement, les militants des trois syndicats sont claqués, usés, vieillissés avant l'âge. Dormant 6 heures par nuit depuis des années, la fatigue s'accumule ; ils ne peuvent pas se lever le matin, leurs repas de sandwiches ont provoqué des ulcères chez certains...

Charles se plaint :

« Toujours parti, je tombe de sommeil et ne fais pas la moitié de ce que je voudrais. Je délaisse la famille, ne vois plus mes gosses, ne fais rien chez moi. Ma bourgeoise, toujours seule, comprend mal et rouspète. Je me sens tendu, pas joyeux. Trop occupés, nous n'avons plus le temps de lire, d'écrire un article, d'aller au spectacle. »

Un militant, épuisé à cinquante ans, reprend :

« Avec ces activités cérébrales trop intenses, le manque de repos, je ne dors plus. Dès que je pense de trop, j'ai des maux de tête, des trous de mémoire et passe des nuits blanches. Tu parles si je suis en forme pour tirer mes journées ! »

Un permanent C.F.D.T. conclut :

« Nous tenons nos réunions dès la fin du boulot, jusqu'à 21 heures. Nous en faisons peu après dîner. Les gars agressifs s'énervaient pour des riens, se comprenaient mal. Ensommeillés, ils regardaient leurs montres, dormaient au bout d'une heure, râlaient : « Dépêchez-vous, je me lève à 5 heures. » Ils habitent loin. Comment rentrer à l'autre bout de Nantes quand leurs bus sont arrêtés à 22 heures ? Alors, les grosses réunions pour les décisions importantes ne se font surtout pas le dimanche, réservé à la détente, mais le samedi. Encore devons-nous tenir compte des programmes de télé, des soirs de matchs du F. C. Nantes, de la mer de mai à octobre.

« Les stages de formation ne se prennent plus sur nos vacances, on a des congés spéciaux mais tous les patrons ne les accordent pas. »

PROLO NANTAIS ET CHEF-COPAIN

En arrosant mon départ, notre contremaître m'explique : « Notre travail est varié : entretenir tout l'équipement électrique de l'entreprise, parfois de nuit, les week-ends, les congés. Avec de la technique et du gingin, découvrir toutes les pannes, même les introuvables, électrifier les machines construites à l'usine. Mais les anciens, ceux qui n'étudient pas, sont dépassés par l'évolution très rapide de la télé-commande. Les meilleurs se déplacent aux quatre coins de France et à l'étranger.

« L'un rentre, après trois ans au Pakistan où il gagnait beaucoup, dépensait largement, jouissait d'un confort de bourgeois. Travaillant à sa manière, sans chef sur le dos, avec beaucoup d'initiative, il se réhabitue mal au pointage, au carcan de l'usine, aux 750,00 F. par mois. Il veut repartir pour payer ses lourdes dettes, voir du pays. Les déplacements bien payés, avec les heures supplémentaires et primes, mais sans horaires fixes ni dimanches, sont plus appréciés des célibataires que des mariés loin de leur foyer.

« Je reviens d'une mise en route de machine à Paris. Je ne voudrais pas y habiter le bruit, la course, le manque d'air, le métro, les embouteillages, le temps perdu en transport. Puis, je n'aime guère les Parisiens plus malins que tout le monde, supérieurs à nous de la « province » !

Jamais les gars ne m'ont refusé un conseil. Leur solidarité m'a étonné ; craignant que je perde mes outils, mon matelot me prêtait les siens, appartenant à la boîte. Ils auraient pu me laisser patauger seul, puis réussir le travail et prouver leur compétence ! Comme dans une usine de réparations navales du port, où, faute d'outillage, les gars se piquent tout boyaux d'air, échelle, marteaux ; obligés constamment de tout ramasser, même pour aller aux W. C. ! Quelle perte de temps... et pas un conseil : débrouille-toi !

J'ai été embauché grâce à leurs tuyaux ; seul dans cette branche nouvelle de la télé-commande, j'aurais eu du mal à m'en sortir. C'étaient de chics copains, naturels, directs. Ça compte dans la vie ouvrière d'être épaulé par cette solidarité inconditionnelle.

A Nantes, les relations entre ouvriers sont franches ; pas de salamalecs bourgeois. On est prolos, donc copains. On est dur, pas très sentimental, l'amitié est rude mais sûre. Le chômage n'attire guère d'étrangers et ruraux, ça forme une classe travailleuse plus homogène qu'ailleurs, avec moins d'O. S. que de professionnels marqués par la métallurgie, la construction navale.

Notre service restait humain grâce au travail très intéressant, à nos supérieurs qui étaient braves et surtout à notre contremaître, un chef-copain peu ordinaire. Le meilleur professionnel de l'équipe, il faisait tout pour nous aider : il expliquait un nouveau schéma, cherchait avec nous nos erreurs, les minimisait pour nous éviter des remontrances. Il ne nous surveillait pas, nous faisait confiance. Quoiqu'un des plus compétents contremaîtres de l'usine, il était le plus mal payé. « On » lui reprochait de ne pas avoir sauté la barrière, d'être trop « pour l'ouvrier ».

L'OPULENCE OUVRIÈRE

Que les baratineurs officiels chantant 1958, l'an 1 de l'expansion dans la vie facile et l'opulence, demandent aux quatre mille huit cents chômeurs et mille licenciés nantais de 1965 leur avis sur le plein-emploi en LoireAtlantique !

Qu'ils parlent de la prospérité nationale et des hauts salaires aux femmes de la confection à 320,00 F par mois, aux hommes des conserveries et biscuiteries à 480,00 F, aux gars du bâtiment à 580,00 F, aux métallos, aristocratie ouvrière à 700,00 F ! Qu'ils n'oublient pas les O. S. des petites villes du département à 450,00 F, les travailleuses des pays de Loire à 390,00 F et les retraités à 150,00 F !

Que ces aveugles optimistes ouvrent les yeux, ils ne verront ni la civilisation des loisirs, ni le standard de vie en voie de doubler en vingt ans, mais des milliers de prolétaires qui font des cinquante-cinq heures par semaine, pour des bas salaires, dans l'insécurité de l'emploi. Si vous doutez des difficultés quotidiennes du monde ouvrier, essayez de vivre avec deux gosses, une femme au foyer et 680,00 F par mois (550,00 F, salaire moyen nantais + 130,00 F d'allocations familiales). Payez : loyer, gaz, électricité, chauffage, nourriture, vêtements, chaussures, assurances. Sortez des billets pour les traites du frigo, de la télé, pour les frais de voiture et d'entretien de la maison. N'oubliez pas les chopines et cigarettes du mari (100,00 F pour certains), l'argent de poche des enfants et puis priez que personne ne soit malade et n'ait besoin de remèdes chers ! Comptez ce qu'il vous reste pour les loisirs !

Alors ? Serez-vous nourris de fines primeurs, bons vins et viandes extra qui coûtent si cher ? Non, vous mangerez à votre faim, c'est tout !

Approfondissons la question du logement ! Disons à Géo, métallo cégétiste : « Regarde la spectaculaire évolution de l'habitat : 45 % des Nantais sont propriétaires de leur maison, 68 % ont l'eau, 61 % le gaz, 32 % les W.C. Les intérieurs sont plus grands et plus confortables. Après avoir acheté leur appartement, des couples de professionnels s'offrent la villa au bord de mer. »

Il répliquera :

« C'est faux de clamer que statistiquement nous avons tout. Retourne tes beaux chiffres : Sur 105 000 logements, 17 700 sont insalubres et à détruire, 28 000 ménages n'ont pas l'eau chez eux, 70 000 restent sans W.C. Comment, en disposant de 680,00 F par mois, se couvrir de dettes avec un appartement de 7 millions ? Alors, bâtir ? Mais cette maladie de la pierre est trop lourde pour un budget ouvrier. Après les déplacements pour la recherche du terrain, les énervantes formalités pour les prêts, tu as le contrôle des entreprises ou la grosse fatigue de la construction, puis les longues finitions intérieures. Pendant cinq ans, en plus du travail, on a passé tous nos week-ends et congés à monter la baraque, des fondations au toit, campant sur place avec nos trois moufflets. C'est une très grande dépense d'énergie ! Et les soucis d'argent ! payer des tas de choses, rembourser les emprunts et les traites, rogner sur tout des années sans sortir, sans acheter de vêtements, de jouets aux gosses, à manger à la margarine. Nos vieux meubles n'allaient plus dans la maison neuve, on s'est à nouveau serré la ceinture pour en acheter des modernes ».

« Puis, mon père a acheté un terrain près de la mer. A nouveau, toutes nos vacances se passent à bâtir notre bicoque. Pour un tourneur, c'est un signe de richesse d'avoir maison et villa à la mer pour ses week-ends. Mais au prix de quels très lourds sacrifices Douze ans à construire, à tirer sur la bouffe pour payer nos deux baraques. Combien de constructions inachevées traînent en longueur, revendues par des copains qui avaient vu trop grand ».

« Nous laver à l'eau chaude et chauffer toutes nos pièces doublent la consommation de gaz. Tu dois bien réduire ton budget par ailleurs. Tu as des appareils ménagers, mais moins d'armoires pleines de linge ».

« C'est vrai, on est mieux logé que les parents. Mais, bâtir nous condamne aux heures supplémentaires, au travail noir. Avec ces millions à rembourser, on est en veilleuse, mains et pieds liés. Comment être actif syndicaliste, faire grève, risquer son salaire, son emploi avec cette épée sur la tête ? Les patrons s'en réjouissent. Et ceux logés par l'entreprise qui doivent évacuer les lieux s'ils changent d'emploi ? Et ceux qui pour construire ont emprunté à leur usine et ne peuvent la quitter ? Quand aux H.L.M. à 280,00 F par

mois, combien y restent grâce à leur allocation-logement, combien y ont des mois de loyer en retard ? »

La voiture

« La voiture est aussi une marque de richesse. Beaucoup se la procurent d'occasion, à crédit, bon marché, achetée aux parents parfois. Ils la réparent avec des copains, grâce aux pièces bricolées à l'usine ou marchandées à la casse. »

« Elle revient au moins à 100,00 F par mois, avec l'achat. Certains économisent l'essence en ne faisant que 20 kilomètres le dimanche. Ils ne s'assurent que pour les week-ends et promenades, ou pour un forfait annuel de kilomètres. »

Ceux qui ne peuvent renouveler cette assurance se contentent de bichonner la voiture le dimanche, ne sortent pas de l'hiver. En majorité, ils ne l'utilisent guère que pour le marché, les courses du samedi, le pique-nique, les visites du dimanche et les congés. En semaine, ils roulent sur 2 roues.

On s'explique difficilement l'incompatibilité entre les salaires et le standing apparent des gens. Les revenus sont un mystère discuté seulement en famille. La paye n'en est qu'une partie. Les hommes d'abord font le maximum d'heures supplémentaires, de déplacements, de travail noir chez des relations, à la campagne, dans des villas au bord de la mer. A l'usine, l'électricien dépanne l'aspirateur du menuisier qui lui fabrique une chaise. Le bricolage est une nécessité vitale, d'une grande économie quand on répare tout chez soi.

Un apport très important est la paye des 40 % de femmes mariées qui sont plus nombreuses à travailler en bureaux ou usines qu'il y a trente ans. Bon nombre des 60 % restant au foyer font des ménages, livraisons de pain, couture, petits travaux ne supprimant pas leur salaire unique. Les allocations familiales aident notablement les mères de plusieurs enfants.

Les parents et beaux-parents, qui ont plus de moyens qu'avant, offrent un frigo, cèdent des choses à bas prix, avancent de l'argent, entretiennent le jardin, gardent les gosses, raccommode les vêtements, laissent même de petits héritages en disparaissant.

Combien aussi, avec 600,00 F par mois, vivent comme s'ils en gagnaient 800,00 grâce au crédit qu'il faut bien payer un jour. Ils achètent dans l'insécurité, exploités par la publicité, par des commerçants peu scrupuleux « Emportez gratuitement ce costume » « 50,00 F et ce téléviseur est à vous ; vous le payerez après sans vous en apercevoir ! » Des démarcheurs peu honnêtes imposent leur camelote au porte-à-porte à des crédules qui se retrouvent couverts de dettes.

Pour cette prospérité apparente, on rogne sur le superflu : les habits, disques, bouquins. On se prive de ciné, de sorties du soir, on n'achète le journal qu'une fois par semaine, on sacrifie même les vacances.

Alors comptent beaucoup les qualités de la ménagère qui sait limiter les projets du mari, organiser son budget, tirer le maximum de ce qu'elle a en argent, vêtements, nourriture. Ce n'est, hélas, pas toujours le cas !

Pour payer les traites, on économise sur les repas, emporte la gamelle à l'usine, élimine les primeurs, se rabat sur le poulet, le foie de génisse, les mamelles, les artichauts de saison, le vin à 1,10 F. Quand la bonne viande est inabordable, d'autres achètent un demi-porc font pâtés, boudins, rillettes et salent le reste. Les plus rationnés se contentent de patates, nouilles et haricots. Puis il y a ceux qui l'été mangent uniquement les récoltes de leur jardin, n'achètent que le pain ou vendent au marché leurs surplus de fruits et lé-

gumes ; les malins qui se débrouillent et ramassent, mangent, cèdent pissenlits, escargots, champignons ; ceux qui après leurs 2 x 8 pêchent de nuit et bazardent leurs civelles et poissons de Loire ; ceux qui en week-end au bord de l'océan, se nourrissent des fruits de mer qu'ils trouvent..

Disons qu'à Nantes, la condition ouvrière subsiste. Elle est différente, moins difficile matériellement, mais toujours pénible, les salaires ne sont pas en rapport avec ce qui est offert par notre époque. Certains salariés vivent bien, la majorité vit mal.

J'ai deux cousins

J'ai deux cousins, l'un technicien à Lyon, l'autre O.S. à Saint-Malo. Leur caractère et surtout leurs revenus se révèlent par leur attitude.

Le sans-enfant et bien payé lyonnais jette chaussettes trouées, vaisselle ébréchée, verres dépareillés et toutes les vieilleries.

Le pauvre père de famille malouin vit comme autrefois cultive son jardin, élève poules et lapins. Il achète d'occasion, récupère ce qu'il trouve, bricole tout à la maison. Il use les vêtements jusqu'au bout ; la mère les retaille pour les gosses, retourne cols et poignets, fait les robes de ses filles, tire torchons et mouchoirs des vieux draps.

Celui d'aujourd'hui donne tout à réparer, a du temps libre, lit, sort beaucoup, fait du ski, du tennis. Il est à l'affût de toutes les nouveautés en plastique et qui tournent, barbecues, couteau électrique, grille-pain automatique. Il prend tout au supermarché, en tubes, bombes, sachets.

Celui d'hier use les bassines en fer des parents, le moulin à café manuel, l'écrase-purée à main. Il reste fidèle à la laine, au coton, au cuir, se méfie du tergal, du nylon... L'autre n'admet que les tissus synthétiques, fume des blondes, utilise tout ce que l'époque offre. Le Breton roule son gris, se méfie du moderne et ne peut se le payer.

ALBUM DE FAMILLE

Chaque soir, rentrant à la maison où mes parents ne sont plus, comment ne pas penser à leur vie difficile ? Elle passe souvent devant mes yeux, comme jaillie d'un album de photos.

Du côté paternel, ils étaient de fiers compagnons couvreurs zingueurs, durs au boulot, circulant beaucoup et buvant bien. Ma grand-mère morte, mon père est mis à quatre ans à l'orphelinat d'Angers. Trois communions et trop de sermons des religieuses n'en font qu'un athée farouchement opposé à l'Église. Mis en apprentissage à treize ans chez mi forgeron de campagne, il répare du matériel agricole. Il fait une dizaine de boîtes avant d'en prendre pour cinq ans aux pompiers de Paris où il devient moniteur de gymnastique. Il roule encore sa bosse puis s'installe à Nantes. Profession : docker comme les copains, démarche chaloupée, foulard rouge, pattes avantageuses et casquette sur l'oeil. Le dimanche, ils font la loi dans les guinches de durs où l'on se bat autant qu'on danse.

Il y connaît ma mère, placée bonne à tout faire en ville. Ma grand-mère Adélaïde qui travaille 10 hectares de muscadet à Vallet⁷ voit son gendre d'un mauvais œil, ce caïd sans terre n'a même pas de sous pour payer son costume de marié !

A trois dans un petit garni, les débuts ne sont pas roses. Treize mois après, j'hérite d'un frère. La famille occupe un nouveau meublé d'une pièce sous les toits. Mon père, toujours docker, part tous les jours en vélo sur les quais, le litre de rouge et le casse-croûte dans la musette. Il en revient souvent les mains vides ; pas de bateaux, donc pas de sous !

⁷ Loire-Atlantique.

Quand il y a tant de travail dans la chambre, ma mère nous sort du petit lit où nous couchons tête-bêche pour nous coller à la maternelle et courir chez les autres faire leur ménage. Comme elle finit tard, on l'attend sur un banc d'école, l'hiver chez l'épicière. On n'a qu'un sarreau chacun. Elle les lave en arrivant, les sèche derrière la cuisinière, les repasse le lendemain matin. Sans bruit, pendant qu'on dort, elle reprise sous la lampe à pétrole les chaussettes et culottes qu'on s'obstine à trouer. Les grosses lessives se font dans la cour, même en décembre les vêtements mouillés, les mains gelées, dans les courants d'air et l'eau glacée.

Vers 1930, après des semaines de chômage, mon père brouette dans une savonnerie des os venus des abattoirs. On loge dans les deux pièces où je suis toujours : une cuisine éclairée au gaz et la chambre au pétrole. Bien qu'on soit au vingtième siècle, pas d'eau, pas d'électricité, pas de W. C. Les commodités sont dans la cour où l'on joue au père et à la mère avec la marmaille de la maison.

Mon père a des dadas. Celui de l'époque, les courses de bicyclette. Pendant qu'il bichonne amoureusement son vélo, mon frère et moi à cheval sur des balais, menons une ronde infernale entre le lit et le buffet, au désespoir de ma mère qui trouve qu'un coureur dans la famille, ça suffit bien ! Les dimanches où il court, on l'attend des heures à l'arrivée. Parfois en vain..., il rentre en train ! Les six concurrents gagnent une pédale, un guidon !

Puis, nouveau dada ! Tous les samedis et dimanches, il coinche et belote interminablement dans les cafés du quartier. Quand c'est un concours, à chaque carte abattue le sort du monde semble en jeu. Autour du tapis vert, ils s'enguirlandent. « T'aurais dû faire une tournée d'atouts ! » « J'avais le manillon sec et le roi de coeur 3ème », « Tu revenais à pique, on faisait les 10 de der ». Ça n'emballe pas les femmes qui papotent et regardent sans trop comprendre. Certaines préfèrent rester chez elles, à laver, repasser. Nous, énervés de nous tortiller sur nos chaises, nous cavalcions bruyamment dans le café jusqu'à la paire de claques qui nous envoie pleurnicher sur la banquette où l'on finit par s'endormir.

L'été, les familles sur leur 31 partent vers les tonnelles des cafés de banlieue. Les hommes tapent des belotes, arrosées de muscadet ; nous, guindés dans nos habits du dimanche, on essaie de jouer sans se salir.

Mon père ne tolère pas qu'on lui marche sur les pieds, ni qu'on touche un cheveu de nos têtes. Un jour à la foire, un autre papa nous enlève d'un manège pour y mettre ses gosses. Le sang du mien ne fait qu'un tour, ils se disputent, se battent, roulent dans la poussière. Nous, effrayés, on pleure. Les mères s'époumonent, tentent de les séparer : « Il va te faire mal » , « Et ton beau costume » , « A ton âge »

Le temps passe, maman trime toujours chez les autres. Mon père, revenu à son métier d'origine après divers emplois et du chômage, est ajusteur à la construction de locomotives. Son nouveau dada, la pêche à la ligne, nous vaut de passer tous les dimanches au bord de l'eau. On rentre le soir le long de la Loire mêlés à la longue file des pêcheurs. Dada suivant : le jardinage : toute la famille bêche, arrose, désherbe. Les week-ends d'été on mange sous la tonnelle, couche dans la cabane. Mon père qui élève aussi des lapins nous expédie au marché pour la paille, les épluchures de légumes et le crottin ramassé dans les rues.

Les jeudis pendant que les parents sont au travail nous, libres comme l'air, on fabrique des champs de bataille avec tranchées et forteresses de matelas, tables, chaises, couvertures. Là se déroulent avec des petits voisins, d'acharnés combats à l'épée de bois, au corps à corps. Avant le retour des parents, on remet fébrilement tout en place. Des fois, ils arrivent en pleine bagarre, la guerre pas encore finie. Quelles roustées...

Après la classe, on se bat aussi à coups de cailloux avec des bandes d'autres quartiers et les gars de l'école libre. A plat ventre sur les trottoirs, on lance des bateaux en papier dans les caniveaux. Sur les traîneaux bricolés avec les roulements récupérés dans les garages, on dévale les rues en pente, à la grande frousse des passants. Avec des sous gagnés en faisant les courses des voisins, on achète du vieux cuit⁸ dans les pâtisseries.

Après les acharnées parties de foot avec des balles de tennis, un massacre pour nos galoches, nous, les Speicher, Vietto, Lapébie, courons d'interminables tours de France avec des jantes de vélo en guise de cerceaux.

Gosses de la rue, élevés dans la rue, on devient de petits pirates. Bien sûr, les sonnettes tirées, les fruits chapardés, les mégots ramassés, roulés avec de l'armoise et fumés dans du papier journal, les expéditions à travers la ville accrochés au derrière de charrettes à chevaux, l'escalade des échafaudages de grands immeubles en construction, les ivrognes affalés sous les arbres qu'on empêche de cuver leur vin, les cirques qu'on aide à décharger pour des places gratis, les barques mal attachées qu'on emprunte pour faire un tour sur l'Erdre, les bagarres dans les péniches de sable, sur les quais, les chahuts au ciné du quartier â cinq sous la place !

Les vacances se passent évidemment à Nantes, à la garderie, dans la grande cour d'une école, ombragée mais sans un brin d'herbe. Les calmes soirées d'été, les boissons rafraîchissant dans un seau d'eau, on est bien autour du repas familial avec la gaie musique des hirondelles se poursuivant en longues glissades dans le ciel bleu. Pendant qu'on joue sur la place, les adultes prennent le frais sur le pas des portes ou bavardent d'une fenêtre à l'autre.

Nous étions une famille heureuse. Nos parents nous aimaient beaucoup. Ils nous battaient souvent, mais nous le méritions. Ils n'avaient lu aucun bouquin sur la psychologie de l'enfance, ils ignoraient ces mots ; ils ne nous ont jamais rien dit sur les mystères de l'enfantement. Ils nous élevaient d'instinct, avec leur cœur.

LE STANDING DE PAPA

Quant à notre maison, frappée d'alignement, c'est une pièce de musée. Les escaliers aux marches de bois branlantes intercalées de barres de fer à claire-voie pour laisser filtrer une chiche lumière en guise d'électricité, grimpent entre des encadrements de mardriers bourrés de briques liées par un mortier qui tombe en poussière. Sous un plafond de solives disparates, le couloir d'entrée se tortille entre un mur de moellons dont l'enduit part en grosses plaques et une cloison de planches verticales mal jointes, où sans ordre sont clouées les boîtes aux lettres déglinguées. Il conduit à la cour aux dalles irrégulières serties de poussière noirâtre, bordée de vieux caveaux aux portes vermoulues et de deux W.C. collectifs. Poussettes, vélos y traînent, ainsi qu'une grosse pierre arrondie par le bois cassé dessus par des générations de locataires. Une pompe très fatiguée achève de mourir de rouille. Des draps sèchent en permanence, quoique le soleil descende difficilement entre les hauts murs dont le crépi dégringole après tous les orages. Chaque fenêtre s'orne d'un séchoir abondamment pavoisé. L'ensemble fait miteux. On est si habitué qu'on ne le remarque pas.

Toute notre rue ouvrière est comme ça. On se connaît tous dans la maison, on sait l'histoire de chacun. Par les fenêtres on entend les scènes de ménage ; on se dispute parfois mais s'entraide et voisine beaucoup.

⁸ Gâteaux peu vendables.

Les logements sont clairs et mieux entretenus que l'extérieur. Le nôtre est équipé de choses venant des grands-parents, achetées d'occasion, gagnées en loteries, primes commerciales, etc... On mange dans de la faïence dépareillée datant de trois générations ; le service est sorti seulement dans les grandes occasions. On ne joue pas dans la chambre cirée, bien rangée où l'on marche avec des patins et reçoit les visites.

L'électricité date de 36, installée aux premiers congés payés de mon père. Quant à l'eau pour boire, cuisiner, nous laver, on la monte de la cour au deuxième étage. Combien ça représente de milliers de lourds seaux d'eau ! En semaine, on se décrasse dans une cuvette ; le dimanche, ma mère nous lave en grand » dans une large bassine. J'ai pris ma première douche à douze ans, après deux heures de queue aux bains municipaux. Je n'ai découvert l'usage de la baignoire qu'à dix-huit ans.

Dès sept ans, ma mère nous a embauchés pour essuyer la vaisselle, mettre le couvert, faire les lits, le ménage. Vingt fois par jour on descend en courant les escaliers pour les commissions, l'épicerie achetée à crédit et marquée sur un carnet.

En 1936, mon père fait la grève sur le tas. Sans argent pour le tram, on fait avec ma mère et mon frère de neuf ans dix kilomètres à pied pour aller le ravitailler. Les usines lock-outées, d'interminables cortèges de grévistes en casquette défilent dans les rues. Ils brandissent poings serrés et drapeaux rouges, chantent leur espoir : *Debout les damnés de la terre - Tant pis si notre sang arrose les pavés - c'est la révolution qui s'avance. Nous ne sommes rien, soyons tout.*

L'immense espoir du Front Populaire entraîne toute la classe ouvrière dans la lutte. Au Champ-de-Mars qui tremble sous les tonnerres d'applaudissements, des heures durant une foule vibrante écoute debout les leaders. Jamais on n'a été aussi heureux, disent les anciens.

Mais les réfugiés anti-fascistes allemands et italiens arrivent. En Espagne, les miliciens partent au front, scandant « No pasaran ». On accompagne au train les volontaires des brigades internationales. Des camions collectent lait et nourriture pour les assiégés de Madrid. On accueille les petits Espagnols.

Après le jardinage, mon père se lance dans la politique. Il milite au syndicat, au parti. Les armoires sont bourrées de tracts, de brochures, revues et journaux ; on ne le voit plus à la maison. Avec un zèle infatigable, il vend l'Huma le dimanche à la criée, discute politique avec tout le monde, tient les stands de diffusion dans les assemblées, court tous les soirs aux réunions de cellules, de sections, du syndicat. Comme il tient à faire notre éducation politique, il nous mène à des tas de meetings. On n'y comprend rien et trouve ça long !

Aux congés de 37, vivant à 50 kilomètres de l'Atlantique, on y va pour la première fois. Papa repeint la villa d'une patronne de ma mère qui nous loge. En dix-huit ans, je suis allé deux fois à l'Océan.

LES CHOPINES ET LES POINGS

A deux cents mètres de chez nous, dans le Marchix, un des quartiers mal famés de Nantes, tout un sous-prolétariat de durs, ivrognes, manœuvres, chômeurs, vit entassé, avec de la marmaille à revendre dans des taudis insalubres et l'eau dans la rue. On a le sang chaud ; le pinard aidant, on se bat facilement, parfois même au couteau :

« T'as fini de me regarder, tu veux ma photo ? »

- Elle est trop moche. Sors dehors si t'es un homme ! » Impossible de reculer, ça finit en bagarre sur le trottoir. Les spectateurs marquent les points, se joignent parfois aux combattants. Ça se termine en mêlée générale.

Au bal, quand la viande est soûle, les poings valsent tout seuls, c'est leur distraction du dimanche. Un voisin m'explique :

« Deux baraqués de vingt-deux piges me poussent en dansant. J'emmanche une pêche en pleine gueule à l'un, j'attrape l'autre aux revers du veston, le sonne d'un coup de boule en pleine poire ; le résiné pissait. Le panier à salade nous emmène au bloc. Bouche cousue, on a tous dit qu'il était tombé. Avec mon passé, j'en ai eu pour une pige. Donner un mec aux flics est la pire des vacheries. On règle ses comptes entre hommes. Pour être accepté comme « dur », pour gagner et garder l'estime de la bande, il faut être costaud, ne pas se dégonfler ; provoqué, on rend deux coups pour un. On se bagarre pour soutenir un copain, on n'indique absolument rien aux poulets. On est fier d'avoir été en tôle et fait ses preuves. On cache son infériorité sous un complexe de supériorité. On est contre les riches, les curés, la société, les flics, les mouchards, le travail !

Avec sur 800 mètres quarante bistrots fermant à minuit, les boit-sans-soif ne/ chôment pas. Certains partent en java de café en café, deux jours sans dessoûler. Ils ne rentrent que la paye bue. Le plus triste, ce sont les femmes vieillies avant l'âge, la peau grise, les cheveux clairsemés, le regard vague, un air de déchéance !... Bien sûr, c'est facile de les blâmer, mais le taudis, le dur travail, l'avenir bouché, le présent trop difficile, un jour le ressort casse, ils se laissent aller... « Pendant vingt ans, mon mari est rentré saoul et m'a rossée tous les soirs. Je suis restée pour donner une famille à mes quatre gosses. A la fin, il n'avait plus de forces pour me taper. Il s'endormait sur les quais de l'Erdre ; j'allais le chercher pour qu'il ne tombe pas dans l'eau. »

D'une fille de mon quartier :

« Ma mère n'a même pas eu un mois de bon. Mon père la battait déjà, tapait dessus quand elle était enceinte ; la frappait quand elle était malade « Va donc travailler, fainéante ». Le plus affreux c'était le dimanche, on était sûr de la scène du midi. Terrorisés, on ne parlait pas... et ça recommençait avec des injures, en cognant dur ma mère et ma grande sœur qui essayait de la défendre. Maman avait souvent des traces de coups mais ne se plaignait pas. Les voisins s'apitoyaient sur nous mais n'intervenaient pas. Pour ma mère, ses meilleurs moments étaient à l'usine. Elle pleurait de lassitude quand il fallait rentrer. Il lui prenait sa paye, lui redonnait de l'argent au compte-gouttes. Tous les soirs au bistro, buvant à jeun des vingt pernod purs, il rentrait difficilement mais jamais on n'allait le chercher. On ne l'aimait pas, il nous terrorisait et nous faisait honte. Pas de tendresse, de gâteries, même pas de jeux à Noël, nos rares jouets venaient des tantes. Grâce à notre mère, la famille n'était pas complètement démolie. Quand il n'était pas là, on avait quelques moments de bon mais lui rentré, c'était fini, on ne parlait plus. A l'école je n'ai pu apprendre normalement. Après les scènes, je pleurais tout le temps. On ne recevait jamais d'amis ; on n'avait pas de vêtements du dimanche. On ne sortait pas, même le soir, sauf un peu l'été dans la cour. Mon père, bon ouvrier, a fini comme le dernier des manœuvres. Ma mère acceptait tout pensant que, buvant tellement, il partirait le premier et qu'elle profiterait de ses enfants. Elle est morte avant lui, usée ; j'avais treize ans. Moribonde, il la frappait encore. Pour rien au monde je ne revivrais ma jeunesse... »

Et des cas plus graves encore, Un soir dans notre rue, un père tue sa fille à coups de planche parce qu'elle n'a pu trouver de vin dans les épiceries fermées. Dans la maison voisine, un rouquin ne dessoûlait guère ; fatiguées d'être battues par lui, sa belle-mère et sa femme le suppriment à la hache, alors qu'il était ivre-mort.

VINGT ANS APRÈS

Dans l'ensemble, les gars de ma rue ont bien tourné. Ils sont ouvriers et bons pères. Quant aux révoltés du quartier, ils se sont retrouvés après leur crise de jeunesse avec des gosses à élever. Plutôt que de rester des caïds à vie, passer la moitié du temps en

prison, ils se sont en général assagis, ont repris le harnais et font sensiblement le même travail que les parents.

C... changeait son demi-frère, lavait les couches, nourrissait ses trois sœurs pendant que sa mère, « en ménage » avec un homme de dix ans plus jeune qu'elle et huit ans de plus que lui, était au café. Il n'avait qu'un bleu pour sortir le dimanche. Devenu un dur, après un mauvais coup et de la prison, il s'est rangé des voitures, il est monteur en navires.

D... après une sale histoire a dû s'engager pour cinq ans en Indochine... Il s'est bien « récupéré » : il soude aux Chantiers Navals.

S... jugé pour vol, est retombé sur ses pieds : entraîneur sportif et bon chaudronnier.

P..., le père déjà fauchait. Lui, flemmard, de coups en prison a très mal tourné. Il est interdit de séjour.

Q... était bon serrurier. Ses parents après la ribouldingue de la paye mettaient la famille au pain sec et à l'eau. Devenu clochard, irrécupérable, il campe dehors avec sa mère de soixante-quinze ans et se ravitaille en demi-litres au fur et à mesure qu'il vend ses chiffons et papiers.

G..., aîné de quatre enfants, cherchait tous les soirs son père dans les cafés. Ancien marin, celui-ci buvait comme une éponge. Le ramener sans qu'il n'entre dans un nouveau bistro et le grimper dans l'escalier n'était pas chose facile. Les quatre gosses en sont bien sortis.

C... ! quand je vois passer cette amie d'enfance derrière son landau, cinq gosses accrochés à ses jupes, criant après dans le même langage, avec la même allure que sa mère et habitant dans la même maison, avec un mari pareillement manœuvre à vie, je me dis que trente ans ont passé sans améliorer beaucoup sa condition !

Pour un policier, l'évolution est nette :

« Le sale bistro où poivrots et poissardes titubaient ivres-morts du matin au soir disparaît. L'ancienne génération y meurt vite ; les jeunes en sortent, boivent moins. Nous faisons peu d'interventions dans les cafés. Les règlements de comptes, bagarres à coups de couteaux et bouteilles cassées, fréquents autrefois, se raréfient. On a peur du sang. Sur quatre cents prostituées en 45, il en reste quinze connues.

« Par contre, dans les cités de dépannage, des sous-prolétaires recréent des taudis dans leurs logements. Quelques uns vendent toute la plomberie des sanitaires, se battent comme des chiffonniers. Des pères de quinze enfants, au chômage, achètent des voitures d'occasion et attendent les allocations pour payer leurs dettes.

Pour certains médecins, avec les chopines de muscadet 50 % des ouvriers des Chantiers seraient imprégnés d'alcool, cet alcool responsable d'accidents du travail et de la circulation, de qualifications et de salaires moindres. A cause de lui les gestes sont moins rapides, les intelligences en veilleuse, sans parler des maladies mentales, cirrhoses du foie... Chômeurs à vie, individus tarés ne manquent pas en Loire-Atlantique. Disons tout de même qu'il se construit peu de cafés dans les quartiers neufs et qu'ils sont moins fréquentés. Ainsi leur nombre est passé en France de 206 000 en 1954 à 160 000 en 1960⁹. C'est un gros progrès pour le budget, l'harmonie des foyers ; le confort est préférable à l'alcoolisme !

⁹ Vers une civilisation des loisirs, J. Dumazedier

PREMIÈRES SUEURS

A quatorze ans, me voilà commis-épicier. Affublé d'une blouse grise, dès six heures du matin je pousse la remorque jusqu'au grand marché. J'en reviens chargé comme un bourricot de fruits et de légumes. Seulement, pour deux côtes très dures, j'ai beau prendre de l'élan, rassembler toutes mes jeunes forces, je cale et dois attendre qu'un passant charitable me donne un coup de main.

J'arrive en nage pour débarquer mes cageots, faire l'étalage, servir le lait. Et je repars en courses, toujours à pied. Certaines expéditions à l'autre bout de la ville, avec le retour remorque pleine, me prennent une demi-journée.

Comme c'était le rationnement, on se débattait avec des milliers de tickets multicolores de chocolat, café, patates, à découper, classer, compter, coller ; de quoi en prendre des indigestions ! Un jour, je pars au beurre en tram avec un sac de jute. Malheur, il faisait chaud ; les gens me regardaient avec de ces yeux ! En pleines restrictions, je me promenais avec sur le dos 20 kilos de beurre qui fondaient goutte à goutte, s'épalaient sur mes vêtements, tombaient à terre ; quel gâchis. Quel savon j'ai pris...

En plus des courses, je nettoiais, rangeais, servais. J'aimais bien le contact avec les clients, les fournisseurs. Mais ces interminables journées de 6 à 20 heures me coupaient les jambes.

J'entre alors dans une petite robinetterie, mais en guise d'apprentissage, je balaie l'atelier où les courroies plongent dans tous les sens. Je brouette des bacs aux fosses les copeaux de cuivre et de laiton qui s'incrument partout et piquent terriblement. Je nettoie les tours, décharge des camions de lavabos, barres d'acier, caisses de matériel... J'assemble des séries de centaines de robinets... Je recompte et vérifie un à un des caisses de... 20 000 écrous, 10 000 boulons. De quoi attraper de solides migraines.

Les seules fois où je prends les manivelles, c'est pour décoller d'interminables milliers de pièces semblables. Je me console par des fractions à 2 000 j'en suis au cinquième, à 5 000 je penche du bon côté. Pareil pour la journée, au dixième je me demande comment j'arriverai au bout. Au quart je respire un peu, au cinq-sixième, je compte les minutes.

En fait d'apprentissage, je suis un manoeuvre, moins payé que les autres. Pour un gamin, ces neuf heures trente dans le vacarme sont d'un long, jamais elles ne m'ont tant duré ! Chaque matin, ça n'est pas gai de penser à la journée, de se dire toute la vie, ce sera comme ça ! Quant à mon métier de tourneur, au rythme où je l'apprends, je serai tout juste ouvrier spécialisé ! Pour me reconforter, je lis avec passion tous les Alexandre Dumas, les Pardaillan, les histoires d'Indiens de G. Aymard.

Par la seule place d'apprenti que j'ai trouvée, je deviens électricien dans une usine de construction de moteurs. Monté sur une caisse pour que j'atteigne l'étau, avec des bleus retailés dans ceux du père, je pousse de bon cœur la grosse lime sur le petit bout de ferraille. Mais l'acier est dur et je n'en gratte qu'un peu de limaille. Oui., je suis un homme, mais à quinze ans, ma première ardeur passée, je trouve ça monotone d'être fixé huit heures tous les jours au même étau à pousser la même lime sur le même morceau de fer. Je voudrais toujours jouer, courir, mais finies les récréations, l'insouciance de l'école. Heureusement que le contremaître parti, on s'amuse avec les deux arpètes, on se graisse les manches d'outils, les pointes à l'établi.

Quand enfin on lime droit et d'équerre, on attaque le burinage et manie à bout de bras le lourd marteau dur à contrôler. Au lieu de frapper le burin, je me donne de ces coups sur

les doigts ! J'ai des ampoules et les mains en sang. A brandir ce poids à longueur de journée, je souffre dans l'épaule, n'arrive plus à plier mes doigts ; j'en suis réveillé la nuit.

Le métier vous entre dans le corps, nous consolent les compagnons. Ils nous envoient bien chercher la masse à enfoncer les piquets d'incendie, l'échelle de paveur, la lime à épaissir... mais ils sont braves. Patiemment, ils répondent à nos incessantes questions. Nous pénétrons dans un monde si extraordinaire ! Que de machines miraculeuses effectuant des travaux prodigieux, que de termes, d'outils nouveaux, que d'appareils, de cadrans indiquant des signaux secrets ! Et ceux qui bobinent les moteurs, comment s'y retrouvent-ils dans ces kilomètres de fils, ces dizaines de sorties de câbles ? L'électricité nous paraît bien mystérieuse.

Après six mois d'ajustage, j'aide divers ouvriers. Encore lent, peu adroit de mes mains, j'admire la précision de leurs gestes, la rapidité d'exécution, les trucs de métier, le fini du travail, la somme de leurs connaissances. Ils semblent tout savoir, ils ont une solution à chaque problème, surtout notre bon vieux contremaître, aucune difficulté ne l'embarasse, il a toujours la réponse.

En troisième année, nous ne balayons pas l'atelier, mais, payés comme apprentis, nous enroulons des séries de transformateurs jusqu'à l'approche du C.A.P. où nous obtenons de torsader, épissurer, souder des câbles, bobiner des petits induits, stators et rotors.

On se plaignait ! Mais mon père, placé chez son charron de campagne y était la bonne à tout faire. A cinq heures, il allumait la forge, tirait le grand soufflet, nettoyait l'atelier, faisait la vaisselle, arrosait le jardin. Sans cours théoriques ni préparation à un C.A.P., avec des interminables journées à peine payées ! On lui mesurait sa nourriture, comptait ses bougies !

JEUNE OUVRIER EN 48

A la dernière minute, je saute d'un bond hors du lit, m'habille précipitamment, glisse les pieds dans les chaussures, attrape le veston, du pain dans un journal, colle un baret sur mes cheveux en broussaille. Rien oublié ? Je dévale les étages noirs comme un four, fonce pour attraper le tram. Dans les rues mal éclairées, je croise des ombres rapides, mains au fond des poches.

Des gars grimpent encore ! Un sprint final et le cœur en tambour, je m'engouffre dans la baladeuse en marche. Avec les habitués retardataires de l'usine s'échangent poignées de main et souhaits de chaque matin : « Ça va ? », « Ça gaze ! », « Ça boum ? », « Ça ira ! ». Rapides regards et brefs commentaires des manchettes. A chaque arrêt, nouvelles salutations, coup d'œil aux montres :

- On est bon pour le quart d'heure ?
- C'est juste, il faudra foncer !

A nous ! Massés derrière la porte, tout le tram encore en marche se vide. Les fiérots se pressent, mais ne s'abaissent pas à courir pour aller au boulot. Le peloton des sprinters dépassé par les cyclistes en danseuse, les dernières mobylettes à plein gaz s'engouffrent sous le grand portail, les gars cavalent au vestiaire, se cognent contre ceux qui en sortent. Paletot jeté dans la vieille armoire, bleu sale et froid enfilé sur le pantalon, veste passée en courant, on pointe à 7 h 02. Ouf ! une minute de plus et toute la cavalcade était pour rien. Des malins pointent et se changent après. D'autres, pendent à l'atelier leurs vêtements et gagnent trois minutes.

Chaque matin, les derniers venus serrent toutes les mains ; à l'arrivée du contremaître, les journaux disparaissent. On se rend tranquillement à sa place.

Je suis maintenant depuis quatre ans jeune ouvrier ; confiance et sûreté sont venues. On ne mesure plus trois fois une cote, on n'hésite plus dans la suite des opérations. Notre travail, peu salissant, est distribué suivant la compétence de chacun. Avec une élingue et le pont, je soulève mon induit de 300 kg, un copain le guide sur mes tréteaux. Sur l'établi, j'étales mes cales, tournevis, pinces, ciseaux polis par des milliers d'heures au contact de mes doigts, mon marteau bien en main, au manche patiné par des années de travail commun. Bien qu'ils soient vieux, insuffisants, l'attachement à nos outils est réel.

Mains lavées, je glisse délicatement dans les encoches d'acier bien isolées les bobines de cuivre enrubannées et vernies qui ne doivent avoir aucun contact ni entre conducteurs, ni avec la tôlerie. Dans la mise au collecteur, pour que le courant circule, je connecte toutes les entrées aux sorties voisines ; des centaines de fils à redresser, former, couper, dénuder, souder. Ces innombrables coups de pince nous développent une poigne... très énergique.

Le matin, dans l'atelier presque silencieux, chacun est concentré, travaille efficacement. Le jour éclaircit les vitres dépolies quand arrivent les minuscules arpêtes de première, si gosses dans leurs bleus. Sur leur machine, nos six femmes bobinent les milliers de spires rangées des inducteurs. Les jeunes se répètent les déclarations de leur dernier béguin ; elles rient plus qu'elles ne rougissent des histoires cochonnes que des gars leur racontent.

Pour rebobiner son stator, Roger glisse à la force du pouce des kilomètres de conducteurs dans le plus petit volume possible. Joseph refait un petit moteur de pompe et doit dire vous à ses fils fins comme des cheveux. Les jours de gel, nos deux poêles sont très insuffisants. Comment poser nos bobinages délicats avec nos doigts gourds ? On va se griller cinq minutes, puis on travaille vite en soufflant dans nos mains.

Quand j'ai de l'avance, je pars prendre l'air. Si des casaniers ne connaissent que leur secteur, j'ai parcouru toute l'usine et sais où travaille la majorité des huit cents ouvriers. A l'entrée, les vestiaires jamais chauffés, puis l'immense chaudronnerie, encombrée de tas de tôle, où se réparent des locomotives et se construisent des appareils frigorifiques et de lavage. La mécanique mieux rangée, tourne, perce, fraise, ajuste. L'électricité fabrique de A à Z des moteurs pour locomotives, bateaux, treuils. Plus loin, le magasin où l'on attend ses pièces dehors et les très modernes grands bureaux où mes bleus ne me permettent pas de circuler librement. La cour, entre les murs d'atelier, couverte d'un enduit gris sale, sans un arbre ni un brin d'herbe, fait triste et nue !

Lorsque le chef d'atelier s'absente, c'est la détente. Le contremaître, ancien compagnon, ferme les yeux. On roule une cigarette, casse la croûte, chahute, bavarde. Pierrot raconte :

- Mon môme qu'avait mal aux crocs a chialé toute la nuit. J'ai pas ronflé non plus. La journée va être dure à tirer !

Pendant que Nicolas parle de ses salades qui en prennent un coup avec la gelée blanche, je parcours le journal assis sur le ciment des W.C. En sortant, je le passe à Joseph pour les sports. Andrée y cherche les bals et spectacles, Marie étudie l'état-civil, les faits divers. Nicolas s'intéresse à la page nantaise.

LES COMPAGNONS DU BOBINAGE

Pierrot l'impulsif fonce une heure comme une brute, puis roule une cigarette, va raconter des blagues à ses voisins. Il cherche ses courts-circuits hargneusement, par intuition et tâtonnement, en jurant et râlant. Joseph ne stoppe pas d'une journée, puis traîne le lendemain mais découvre calmement, méthodiquement ses pépins par déductions, éliminations successives. Le fier Roger, lui, vend son travail, non sa dignité. Il n'arrête pas une

conversation pour courir à sa place comme d'autres font quand l'ingénieur arrive. Il refuse de donner l'impression qu'il se foule pour le patron, mais son apparente lenteur cache une grande productivité ; sans en avoir l'air, il abat plus de boulot que certains toujours pressés. Le contremaître le sait et ne lui dit rien, sachant qu'indépendant, il pourrait demander son compte sur une réflexion.

De même, notre doyen Lemarchand semble travailler doucement. En fait, il donne un seul coup de marteau au bon endroit ; chaque geste est très efficace, pas un mouvement perdu pour prendre ses outils bien rangés. Il a des centaines de trucs pour gagner des minutes, épargner ses forces. Sans précipitation, des heures durant, il n'arrête pas et nous enterre tous ! Son travail, très important dans sa vie, n'est pas une rigolade. Il ne bricole ni ne lit le journal pendant le boulot, il économise scrupuleusement le matériel. On lui confie les prototypes et commandes délicates ; après quarante ans de boîte, sans absence ni retard, il arrive toujours régulièrement dix minutes avant l'heure, et travaille jusqu'au cornar.

Grand dans ses sabots de bois, l'échine droite, bien rasé avec ses longues moustaches, c'est l'ancien de Verdun, le bon ouvrier discipliné d'autrefois qui ne boit ni ne fume. D'origine rurale, il en garde la mentalité : catholique, patriote, il vote à droite. Les syndicats sont des démolisseurs, on ne peut en discuter avec lui. Il ne nous montre pas ses bulletins de paye, ne fait pas grève, défend les chefs, le patron qui nous donne du pain. Il ne demande jamais d'augmentation : « Si la direction ne m'en offre pas, c'est qu'elle ne peut pas. Avant de revendiquer, vous feriez mieux de produire plus. »

Gérard aussi a le goût du travail bien fait. Ses bobines seront vernies, calfeutrées hermétiquement dans le moteur, Peu importe, elles sont parfaites. Ce n'est pas seulement d'exécuter le travail, mais de bien le faire qui est important.

Par contre, notre manœuvre tire-au-flanc se cache, fait semblant de travailler. Toutes les occasions sont bonnes pour s'arrêter, regarder, se moucher, se gratter. Il passe des demi-heures mains dans les poches, bénissant le tailleur qui les a inventées ! Même en ne faisant rien, c'est encore trop pour ce qu'il est payé, puisqu'il doit être présent. L'O.S. fauche des chutes de cuivre pour payer ses chopines ; il n'est pas approuvé mais personne ne le dénoncerait. Les autres ne resquillent que des bricoles, admises comme compensation à notre exploitation.

Le chef d'atelier veille à ce que chacun soit actif, sans trop bavarder. Il se plante parfois devant l'un de nous, donne un conseil, mais n'intervient que pour faute grave. Nos temps larges permettent de sortir du travail soigné. Nous remettons nos bons en fin de mois, j'ai parfois cinq jours d'avance ou de retard. Les plans sont établis grosso modo ; à nous de nous débrouiller, mais sans prendre d'initiatives importantes, c'est le boulot des bureaucrates, ils sont payés pour ça ! Il n'y a ni joie ni j'm'en foutisme dans le travail ; on le soigne par fierté professionnelle, pour qu'il soit accepté aux essais, qu'il ne revienne pas des Antilles en réparation, ce qui la fiche mal devant les copains et les chefs.

On forme une équipe de dix compagnons très solidaires. Jamais conseils, coups de main ne sont refusés. Passant depuis des années plus de la moitié de notre vie consciente ensemble, on connaît opinions, goûts et préférences de chacun. On se raconte ses week-ends et ce qui nous arrive, mais hors du travail, chacun rejoint ses amis.

Après le repas, à la cantine où les bleus rouillés des chaudronniers côtoient les graisseurs des mécaniciens, poussiéreux des menuisiers, on se groupe par âge, métier, affinités. Au lieu de jouer aux palets, dormir, prendre une chopine ou voir passer le train de Paris, les militants se retrouvent, discutent passionnément syndicat, politique, événements du jour.

Si, en forme certains matins, on abat un gros boulot sans voir le temps passer, l'après-midi les paupières tombent. Surtout l'été, il faut un courage de lion pour ne pas s'endormir on boit l'eau tiédasse des robinets, on se met la tête dessous pour se réveiller et, sans aucune envie de travailler, les heures s'éternisent !

Et les sombres jours où rien ne va, les pépins s'accumulent, on n'avance pas mais le temps court ! Et les mortels lundis, ces jours les plus longs, six cents minutes à tirer avec une interminable semaine devant soi et les congés si loin ! c'est là qu'on réalise le plus amèrement sa difficile condition.

Debout pendant des années à piétiner dix heures par jour au même endroit, la fatigue s'accumule. Durant les derniers quarts d'heure, on ne tient plus sur ses jambes, surtout les vieux, les très jeunes, les militants. La pendule est aussi couvée que la plus belle des filles... On se traîne, se cache pour souffler ; l'horloge du patron fait du surplace ! On remplit ses bons, bavarde aux W.C. Les machines tournent à vide, les aiguilles semblent arrêtées. On range ses outils, se lave les mains. Encore trois minutes ; les anciens quittent leurs bleus. Au cornar, toute lassitude oubliée, c'est la ruée vers la sortie, la fuite comme des voleurs pour le premier tram, la place assise.

Après une rapide toilette, je pars dans les derniers. Beaucoup de vélos sont entassés à la porte des cafés. Les bons buveurs s'arrêtent le matin, à la sortie et l'embauche de midi, plus le soir en partant ; avec le litre dans l'usine, ce qu'ils boivent au déjeuner et chez eux, ils arrivent à quatre et même six litres. Certains mangent très salé pour se donner soif. Quel trou dans le budget ! A part quelques vieux électriciens, aucun de notre équipe ne s'arrête, sauf pour arroser C.A.P., naissance, mariage.

En tram, je prends le plus long chemin et finis à pied. Après toutes ces heures cloîtrées, j'ai envie de voir des têtes ; je ne suis pas malheureux, mais insatisfait. Quant à l'avenir, je n'ai qu'à regarder les vieux compagnons gris et courbés pour voir ce qui m'attend ; durant quarante-cinq ans, me lever au petit jour, retrouver les mêmes gars dans le même tram et devant le même établi, au milieu des mêmes têtes, m'atteler sensiblement au même travail...

L'AUTODIDACTE

Emmené par un camarade aux Auberges de jeunesse, j'ai pour la première fois de ma vie parlé en copain avec des étudiants, instituteurs, employés. A leur contact, j'ai vite compris mes lacunes. Je me taisais pour ne pas étaler mon ignorance. C'est déplaisant de se sentir inférieur, de ne pas saisir tout ce qu'ils discutaient impressions de lectures, commentaires de spectacles où je ne trouvais rien à dire.

Ils avaient des opinions sur tout un vêtement, une vitrine, une statue, une chanson, un paysage où je ne saisisais aucune différence. Ils utilisaient des mots : dantesque, cartésien, cornélien, parlaient de Vénus, de Cupidon. Ils citaient des phrases :

- *Heureux qui comme Ulysse...*

Mignonne, allons voir si la rose...

qui étaient de l'hébreu pour moi.

Puis, mon français n'était pas le leur. L'école primaire nous apprend très peu notre langue, ce merveilleux moyen d'expression. Ainsi, toute notre vie, dans nos contacts nous n'exprimons - et mal - qu'une partie de ce que nous avons sur le cœur.

Comment mes parents m'auraient-ils communiqué ce qu'ils n'avaient pas reçu ? Mes distractions étaient les leurs : jardin, pêche, films sentimentaux, opérettes vues du poulailler. Mes lectures, tout ce qui me tombait sous les yeux *La Porteuse de Pain*, les romans à quatre sous de ma mère, de vieux prix d'école.

La mer me semblait beaucoup d'eau et pas un truc pour les ouvriers. J'y appréciais surtout le sable. La forêt en automne ne m'emballait pas. C'était des arbres qui perdaient leurs feuilles. Du feu ? Je voyais du bois qui brûlait. La campagne me paraissait des champs, des haies, des chemins boueux où je m'ennuyais. Dans un coucher de soleil, je regardais le jour qui partait.

Les monuments anciens ou châteaux étaient de vieilles pierres qui ne me passionnaient pas. Les églises avaient l'air de coins mortellement tristes où l'on parle bas dans le noir. Jamais je n'aurais eu l'idée d'aller au Musée des Beaux-Arts parcourir ces immenses salles vides, meublées seulement de sombres toiles pendues. Et tous les quartiers de Nantes se ressemblaient. J'y voyais des rues, des maisons, des voitures, des gens.

Je décidai alors d'être à leur niveau, de ne plus être pris pour un imbécile ; et j'ai précipité ma tête de Breton dans la lecture pour connaître l'essentiel des pensées des grands cerveaux passés et présents.

Quand, à la bibliothèque, j'ai demandé des livres à une employée desséchée, aux yeux éteints, elle a marmotté d'une voix sans vie :

- Choisissez au fichier, remplissez cette demande.
- C'est que je suis ouvrier, je ne sais pas quoi prendre, si je ne peux les feuilleter. Pourriez-vous me signaler des bouquins instructifs ?

Indifférente, elle m'a chuchoté :

- Conseiller chacun ! Nous avons autre chose à faire. Ici, nous respectons la liberté du lecteur ; tout est indiqué dans le catalogue, consultez-le, notez la référence de l'ouvrage !

J'ai trouvé des dizaines de tiroirs pleins d'une multitude de fiches avec nombre de pages, éditeur, format. Quand on ne connaît ni titre ni auteur, ça m'aidait en quoi ? Dire que dans ces mètres carrés de carton j'avais toute la connaissance humaine sous la main ! Mais comment y accéder ? Rien qu'en philosophie, je trouvais des centaines de bouquins. J'en ai ingurgité trois sans sauter un mot. Je devais être idiot car je n'ai pas compris grand-chose. J'avalais des pages entières d'expressions abstraites, sans comprendre le sens !

C'est beau la liberté du choix, mais par quel bout commencer ? Quel est l'essentiel ? La philo, la littérature, l'économie, la politique ? J'ai alors pris au hasard de Bergson à la biologie, du Mythe de Sisyphe au Manifeste du Surréalisme, sans personne pour me conseiller, sans plan ni méthode, sans ordre ni choix, j'avalais tout ce dont j'entendais parler. Je sautais d'une époque à l'autre, voulais tout apprendre à la fois, mais je trouvais des expressions que le dictionnaire ne révélait pas ; je manquais de solides connaissances de base pour assimiler à leur place mes nouvelles acquisitions. Je n'avais que de vagues notions sur l'histoire mondiale, de l'antiquité à nos jours et peu d'idées sur l'époque où se déroulait l'action. J'ignorais la Bible, les bouquins de Marx, Lénine, Proudhon.

J'arrivais à connaître certains domaines avec des trous énormes à côté. Je me jetai du simple *Comte de Monte-Cristo* aux sévères *Pensées* de Pascal, des hommes qui se dépassent de Saint-Exupéry aux "*Maximes*" ciselées de La Bruyère, de la grande époque des *Thibaud* au sentimental Jean-Jacques Rousseau, de l'antimilitariste Barbusse au consciencieux Flaubert, du sceptique Docteur A. Carrel au puissant Zola, de l'enthousiasmante *Condition Humaine* aux paysages plus beaux que nature de Chateaubriand. Et de Gorki à London, de Balzac à Giono, de Koestler à Mauriac, d'Anatole France à Colette, sans parler de tout un fatras de bouquins vieillots et inutiles.

Puis, j'ai essayé des listes alphabétiques où je bondissais de Dante à Darwin, de Daudet à Descartes, de Dickens à Diderot, de Dostoïevsky à Dumas. Ça faisait de ces salades !

LES BARBELÉS DE LA CULTURE

Malgré la fatigue de l'usine, la difficulté de me concentrer, je luttais contre le sommeil, grignotais un chapitre par là, cinq pages ici, j'avais toujours un livre en poche et le nez dedans dès que j'avais deux minutes : à la cantine, dans le tram, au lit où je m'endormais souvent dessus. Je dévorais ainsi mon bouquin par semaine : je comptais que j'en avale-rais 2 000 dans ma vie. Qu'était-ce par rapport aux 13 000 sortant chaque année et aux montagnes de livres imprimés dans le passé ? J'étais furieux de gaspiller des heures à lire 10 bouquins sur un sujet alors qu'un seul les résumant aurait suffi.

Au lieu de s'égarer parmi ces montagnes de bouquins, n'y aurait-il pas intérêt à ce que l'autodidacte lise les meilleurs pour exploiter au maximum son temps limité ! Si de consciencieux conseillers de bibliothèques m'avaient donné une simple liste de bons ouvrages, j'aurais économisé et mieux utilisé des centaines d'heures.

J'ai aussi visité des tas de musées, parcouru des kilomètres de salles, jeté des regards scrupuleux sur des hectares de croûtes. Sans connaître leurs liens avec l'histoire, la littérature, la vie religieuse, qu'ai-je retenu de la peinture ?

Des copains à l'usine se moquaient de moi : Seras-tu mieux considéré et augmenté par nos chefs après tes lectures ? Tu gâches tes loisirs, tes plus belles années ; moi, je profite de la vie avec des gueuletons, Fernandel et les filles... Toi tu réaliseras trop tard qu'il n'y a rien à comprendre, que leur baratin c'est du vent, que de toute façon, nous brouterons tous les pissenlits par leurs racines. Alors, pourquoi se casser la tête ? Ma mère aussi me suivait mal : tu gagnes ta vie, tu as la santé, alors pourquoi ne pas t'en contenter comme les voisins au lieu de chercher midi à 14 heures ?

Pourtant, je mettais les bouchées doubles, vivais deux journées dans une après mes dix heures à l'atelier ; comme d'autres copains, je suivais des cours du soir, militais dans les Mouvements de Jeunesse ; je courais les réunions, ingurgitais pêle-mêle toutes sortes de spectacles, sans compter les meetings politiques ou syndicaux. Je rentrais tous les soirs vers minuit et repartais dès 6 heures à l'usine. Je ne sais où je trouvais le reste d'énergie nécessaire pour aller camper à pied chaque week-end.

Et le temps perdu en démarches inutiles ! A l'UNESCO ne développe-t-on pas la culture ? A Paris, j'y suis allé tout un samedi matin leur demander où des gars comme moi pouvaient apprendre, suivre des stages, des cours en universités populaires. Après m'être expliqué avec le portier, le réceptionniste ils m'ont expédié vers un M. Truc qui m'a subi avec une froideur polie, avant de me repasser à un M. Chose qui sur une vague formule m'a renvoyé à M. Chouette. De bureau en bureau, je répétais ma pauvre histoire avec l'impression de parler à des murs, d'être reçu entre deux portes, jusqu'à ce que le 15e me ré-adresse... au 1er. J'ai compris que ce n'était pas à cette trop belle maison que je devais frapper, qu'ils avaient d'énormes crédits pour subventionner des fonctionnaires et des parlotes internationales, mais qu'ils n'avaient rien pour les travailleurs autodidactes.

J'ai aussi tenté les bourses ; puisqu'il y en a tant, il devait bien y en avoir quelques-unes pour les ouvriers. Sur les 36 000 accordées à des étrangers, alignées dans un énorme bouquin du consulat américain, toutes sont pour des étudiants. Sur 74 000 offertes par les Nations-Unies, rien encore pour les autodidactes. Les étudiants n'ont-ils pas déjà bénéficié de beaucoup d'avantages, pourquoi tout leur est-il réservé et rien à ceux qui luttent seuls, sans aide, avec beaucoup de retard ?

Et ce bureaucrate de l'Éducation Populaire qui m'a fait revenir cinq fois pour une liste de bouquins..., qu'il ne m'a jamais donnée. Traverser Paris en vélo sous une pluie battante, arriver vêtements ruisselants pour s'entendre dire :

M. D... ne peut vous recevoir comme prévu. Il est en conférence, repassez... samedi prochain !

Enfin, après des années d'éducation à tâtons, j'ai attaqué la littérature méthodiquement, siècle par siècle, auteur par auteur, complétée de bouquins sur l'histoire correspondante, de visites au Louvre pour les arts et de soirées au théâtre pour les classiques.

Avant, à l'échelle de mon usine, le monde était simple, les choses noires et blanches : les cruels capitalistes, buveurs de sang exploitaient les braves ouvriers. Il suffisait d'instaurer le socialisme et les prolétaires libérés travailleraient joyeusement dans un paradis sans problème. Maintenant, tout est très complexe et plus nuancé.

Disons encore que l'autodidacte d'aujourd'hui lutte moins isolé qu'il y a vingt ans. Il bénéficie de congés culturels, stages divers. Les Maisons des jeunes, C.C.O, TT, etc... lui proposent des activités guidées par des animateurs. Mais c'est toujours bien loin d'être suffisant.

L'AGONIE DES BONS SENTIMENTS

Revenons à cette usine où j'ai passé six ans de ma jeunesse. C'était une boîte paternaliste à personnel très stable les anciens travaillaient aussi longtemps qu'ils voulaient, les convalescents étaient réintégrés à des tâches moins pénibles. Les contremaîtres étaient braves et le rythme de travail normal. On s'absentait assez facilement et bricolait tranquillement. Le règlement n'était guère appliqué. On ne renvoyait que pour une faute grave. Aujourd'hui, cette période est regrettée.

Les anciens copains m'expliquent :

- « B., dix-sept ans après, est devenue en 1966 une des plus dures usines de Nantes avec une direction de combat voulant mater la classe ouvrière et un chef du personnel spécialiste de la répression syndicale, qui interprète les lois et connaît toutes les ficelles pour coincer les gars.

- « Ils licencient en premier les vieux qui ne tiennent plus le rythme, pour ne pas leur payer d'ancienneté. Ils ne reprennent pas les « longues maladies » et « accidentés du travail ». Ils déclassent les chefs d'équipe pris à boire. Ils congédient sur-le-champ ceux qu'ils pincent à faucher une bricole, ils appliquent littéralement le nouveau règlement intérieur draconien : trois retards d'un quart d'heure dans le mois, c'est la lettre recommandée. Trois lettres, c'est la porte. Ils virent ainsi de bons compagnons et d'excellents techniciens, pour l'exemple. Ceux qu'un unique train amène quotidiennement cinq minutes en retard sont remerciés et en premier les militants.

- « Pour gérer une entreprise rentablement, il ne faut pas être philanthrope ». C'est pourquoi deux cents « improductifs » : contrôleurs, magasiniers, manœuvres sont renvoyés en dix-huit mois par petits groupes et avant les vacances pour éviter les mouvements. A Nantes, où le travail est rare, surtout pour les plus de quarante-cinq ans, c'est un drame.

- « Le boni au rendement est remplacé par une grille appréciant : travail, ponctualité, sociabilité, soins aux outils. Cette cote d'amour donnée par le chef à la tête du client « soigne » les militants, les fiers qui regrettent le boni plus équitable dépendant du boulot de chacun. Bien sûr, il est formellement interdit de circuler dans les autres ateliers, et l'on ne bricole plus.

- « Chaque retard ou absence diminue aussi la prime d'assiduité. Pour elle, des gars ne débraient plus. Les prêts et augmentations ne sont pas accordés aux grévistes, pas plus que des dérogations aux syndicalistes pour les congés payés. Tant pis si ceux-ci tombent à une autre période que les vacances de leur femme. Le critère n'est plus la profession, mais l'obéissance. On vit dans la crainte de la brimade et du licenciement. D'ex-officiers de carrière sont recrutés pour introduire le bon esprit.

- « Si, en 55, le patron a redouté les travailleurs, il prend sa revanche. Il nous tient dans un étau, ne nous fait aucun cadeau, tous les moyens sont bons. Le sentiment n'existe pas. Pour démanteler la section syndicale, en plus de toutes les persécutions classiques utilisées contre délégués et militants : licenciements abusifs, changement de postes, sa-les boulots... Pour avoir la peau du secrétaire de la C.G.T. ils déplacent son atelier hors de l'usine. Ne pouvant plus remplir son mandat, celui-ci refuse. Il est viré et son équipe revient à son ancien emplacement Coût de l'opération : 10 millions ! Un autre délégué est isolé : il trie de vieux plans dans une cave, puis il est renvoyé. Un troisième, ayant enfreint l'interdiction de participer au jury du C.A.P., doit quitter sa grosse machine, et se trouve mis sur un vieux moulin, pour le décourager. Des accords acquis sont remis en cause, en particulier la participation aux obsèques d'un ouvrier de l'usine, ou le temps des délégués qui, surveillés, ne peuvent circuler d'un service à l'autre. L'action syndicale devient très difficile.

L'ouvrier de chez B. travaillant ainsi toute sa vie pour 650,00 F par mois avec de telles chaînes, dans un tel climat, n'est-il pas toujours un exploité ?

AVEC LES CONSTRUCTEURS DE NAVIRES

Chacun réagit sur un même fait suivant sa nature, autant de gars, autant de sons de cloche. Roger, un tourneur amer me donne son avis :

« Aux Chantiers Navals, nous devons toujours aller plus vite, concurrencer l'étranger sans en avoir les moyens. Il y a quelques années, le directeur nous dit : --Des spécialistes vont réorganiser les ateliers, établir scientifiquement les temps, déterminés jusqu'ici approximativement. Ça solutionnera tous les conflits. Vous avez tout à y gagner.

« Toujours autour de nous, ils fouinent partout. Ils nous chronomètrent. Mon matelot et moi nous travaillons normalement, sans arrêter. Ils nous sortent : vous avez passé deux heures de trop ! A tous, ils augmentèrent les cadences. On a réagi durement ! Dès qu'une blouse chronométrait un gars il se croisait les bras. Les cent ouvriers autour débrayaient. Dès qu'un organisateur contrôlait un atelier, toutes les machines s'arrêtaient ; elles ne reprenaient que s'il partait. Des dizaines de gars bordaient l'allée. Il passait dans un silence méprisant on sous des insultes.

« Qu'ils rationalisent leurs bureaux, planifient la production, renvoient aux manivelles les nombreux improductifs trop payés, mais qu'ils ne touchent ni à nos payes ni à nos temps ! Ils n'y ont renoncé qu'après des mois de luttes. Si nous les laissions faire, ils nous suceraient le sang ! Qu'ils tiennent donc à longueur d'année ces cadences qu'ils nous imposent, quand on est sur de vieilles machines aux dispositifs de sécurité enlevés, aux disjoncteurs court-circuités pour aller plus vite. Il faut toujours se battre pour des temps courts, qu'ils raccourcissent encore. Des chefs honnêtes sont même gênés de nous les donner. Je ne peux plus souffler ni rouler mes cigarettes. Je ne souhaite pas que des copains me parlent, il faudra foncer toute la journée pour rattraper ces minutes perdues !

« Un bon tourneur rate un filetage. Le nouveau chef décide de retenir une amende pour toute pièce loupée. Immédiatement, nous débrayons tous pour ne reprendre que trois heures après, les sanctions supprimées. Un autre veut me faire ébavurer mes angles

pendant mes courtes passes. Travaille-t-il un crayon dans chaque main ? Et si je bousille ma pièce pendant ce temps ?

« A la mécanique, nous ne sommes que des professionnels ; nous nous tenons les coudes. Quand un bureaucrate nous ennuie, nous lui sortons : « Prenez les manivelles, si vous faites le boulot, nous le réaliserons ! » Ce n'est pas mon métier, s'esquive le technicien. « Alors, gardez vos théories fumeuses. » Pendant qu'on règle avec difficulté une machine, le grand ingénieur passe et nous donne comme conseil une bourde ! Elle fait le tour de l'usine. Si je ne peux faire son travail, lui non plus ne connaît pas le mien. Le premier venu ne nous remplace pas. Mais ils n'apprécient pas notre rôle indispensable dans la production. Ils veulent faire de nous des exécutants sans initiative.

Charlot, un grand costaud monteur en navire, ajoute :

« Dans l'évolution de la construction navale, des métiers très pénibles ont disparu chauffeurs de rivets, teneurs de tas, riveurs, mousses... La soudure a éliminé ces gros durs à foulard rouge qui buvaient sec et pour qui seul comptait l'argument du coup de poing. Aux « coques », maintenant ils exigent de la productivité sans apport technique et ne veulent pas voir qu'on attend des heures le Titan,¹⁰ le gros outillage, la place que d'autres occupent. On est à dix dans un coin, avec en plus trois gars dessus, cinq dessous. Un vrai boulot de sauvage. Les soudeurs doivent passer leurs baguettes et leur chalumeau partout, même là où on accède à plat ventre. Tu bosses par 42° dans la cale l'été et par -10° l'hiver, avec des courants d'air .

« Avant, c'était la fauche, la gabegie. Un gars ivre était payé à cuver son vin. En équipe, travail terminé, on dormait ; d'autres, avec de la ferraille des chantiers, bricolaient des heures pour eux. Des ouvriers pointés coinchaient ou écoutaient les résultats du Tour, au café du coin.

« Ces abus n'existent plus, mais des méthodes modernes instaurées dans un vieux truc, c'est la pagaïe organisée. Pour un boulon de 50 centimes, il faut un bon signé de cinq chefs et le faire venir de l'autre bout des chantiers. Il revient vingt fois plus cher, Avant, le travail était bien fait, on prenait son temps ; maintenant on sabote le boulot. Ils ne s'occupent pas de nous, mais de la productivité. Des jeunes chefs, francs comme des planches pourries, tueraient père et mère pour monter ; s'ils ne font pas l'affaire, ils reprendront les clous, alors ils sont toujours après nous. ».

« Sur les cales où l'on travaille dehors par tous les temps, tu présentes, pendus au Titan, des blocs d'éléments soudés de 15 à 45 tonnes. Debout sur une poutre de 10 cm, un gars te balance la masse ; tu dois la bloquer et frapper à 15 m en l'air, en équilibre sur un pied. Avec les vérins de 80 kg que tu montes à l'épaule sur les échelles, aux barres de 2 m et aux palans, tu forces les tôles, elles viennent ! Mais quel ajustage, c'est minable, tout gondolé, à tuer notre conscience professionnelle. La peinture arrondira les angles et cachera tout racontent les chefs, l'essentiel c'est la machinerie, des cales bien faites, la beauté coûte trop cher. ».

« Alors, quand à longueur d'années on est talonné par des contremaîtres que les chefs poussent à restaurer la discipline quand des patrons, hargneux des défaites subies, créent du chômage pour nous faire taire ; quand il y a antagonisme continu entre les employeurs et les travailleurs quand, fiers de nos luttes passées, on ne craint pas les C.R.S. ; quand on essuie toujours des refus pour nos revendications, alors la rancœur s'accumule, Après des périodes de calme, pour un rien les gars se mettent en pétard, vont tout casser à la direction. C'est trop tard pour les arrêter, celui qui crie le plus fort entraîne les autres. »

¹⁰ Titan : grue.

LA PORTE ET RIEN...

Lorsque après les cent trente licenciements de 1964, quatre cent quatre-vingts nouveaux noms sont affichés le 16 avril 1965, tous très anxieux courent au tableau. Les « désignés » s'écartent, pincés au cour. La colère succède à la stupeur. La grève est immédiate. Ensemble, les non renvoyés, solidaires des copains traquent dans l'usine les chefs responsables. Le compétent ingénieur de fabrication qui voudrait mener les gars à la cravache est « corrigé ». D'autres bêtes noires sont houspillées. Celui qui se vante d'avoir viré huit boulets financiers et prétend qu'il en reste trois fois trop dans son équipe est couvert de crachats.

Pour éviter le sang, les délégués emmènent les gars en bleus bloquer les ponts. Certains voudraient se battre, qu'on parle de leur situation dans la presse. Prudent, le préfet garde ses poulets en cage. L'après-midi, toujours en bleus et très remontés, cortège en ville au siège des employeurs où le trop connu secrétaire patronal est frappé à coups de pancartes.

La direction, rusée, annonce les licenciements le vendredi de Pâques, trois jours de congé, calment un peu les gars. Ils interprètent la consigne syndicale de reprendre le boulot « sans casser les manches de marteaux », en restant à leur poste, sans travailler. Ils jouent au palet, bavardent, attendent les mots d'ordre pour les deux sorties en ville ou meetings quotidiens.

Après deux semaines de mouvement, les licenciés sont toujours dans l'usine. Les travailleurs n'ont pas touché leurs manches d'outils. La discipline est totale : écrivez à 15 heures tous au blockhaus¹¹ signez les trois syndicats et sûr qu'à 100 %, contents ou pas, tous sortiront.

Réunion habituelle d'information à l'entrée des Chantiers, à l'ombre des grues du port, dans ce triste quartier industriel, aux rues mal pavées, coupées de gros rails et bordées de noirs murs de parpaings, de laides usines et dépôts de charbon. Les seules couleurs vives sont les affiches syndicales.

Par centaines, les constructeurs de navires sont là, mains dans les poches de leurs bleus rouillés, tête rentrée sous le vent de l'estuaire chaudronniers, formeurs, tuyauteurs, soudeurs entourent le blockhaus pour écouter un délégué faire, du haut de l'escalier, le bilan de l'action :

- Camarades ! en 1955 nous étions 6 800 aux Chantiers. Malgré les promesses officielles, en 1965 nous ne sommes plus que 2 970. Les apprentis sont virés en fin de contrat, les jeunes ne sont pas repris après leur service. A combien descendrons-nous ?

« Sans notre action, les licenciés n'auraient que leurs yeux pour pleurer. Nous avons obtenu un à deux ans de salaire garantis à 90 % suivant l'âge, un préavis de renvoi, la préretraite pour tous les plus de soixante ans de la navale. Nous luttons pour l'étendre à toute la métallurgie nantaise, ce qui libérerait 1 500 emplois pour les jeunes. !

« Nos discussions avec l'inspecteur du travail sans pouvoir, chez le préfet lié au gouvernement, à la direction attendant ses instructions de Paris n'avancent guère. Ces beaux messieurs trouvent excessive notre solidarité. Ils ne comprennent pas que les licenciements des uns entraînent la réaction immédiate de tous. Ils sont furieux de ne pouvoir sanctionner à leur guise. Notre fraternité les exaspère, cette valeur n'est pas cotée à leur Bourse !

¹¹ Abri de la dernière guerre d'où les syndicalistes s'adressent aux grévistes.

Meeting terminé, les gars se dispersent lentement vers les ateliers. Tous les gardiens ayant été virés, remplacés par des « prêtés », j'entre sans difficulté dans les immenses halls ouverts à tous les vents où les éléments des futures coques sont formés, assemblés, soudés. Un copain me pilote sur le futur chalutier-conserveur soviétique. On dévale des échelles, visite les cales, les machines.

Que discuter avec les gars, sinon licenciements ?

« J'ai cinquante-cinq ans, quarante années de travail dont vingt-cinq aux chantiers, que faire après mes deux ans d'indemnité ? Où découvrir du boulot à mon âge quand les jeunes n'en trouvent pas ? Je serai chômeur à vie. La fin de mon existence ne sera pas belle. Voilà comment les patrons nous remercient ! Ils auraient pu garder leur médaille du travail. »

Ce dur chaudronnier, au béret en pointe, avait une larme au coin de l'œil.

Un chef d'équipe, quarante années de Chantiers, jamais un retard, une faute professionnelle, pas syndicaliste pour deux sous : viré ! Combien, après vingt-cinq, trente-cinq ans de boîte, ayant donné le meilleur de leur vie à la construction navale, sont chassés comme des malpropres ? Une veuve avec quatre enfants à charge, des pères de cinq, huit et même dix gosses, mis à la rue, leur renvoi « humainement » décidé par une machine électronique ! Un autre en est comme fou ! tous les soirs en rentrant, il trouve la femme et les quatre gosses à pleurer. Ça l'obsède tellement, qu'il a voulu se jeter dans la Loire ; des copains l'ont retenu. Des nerveux n'en dorment plus, maigrissent de plusieurs kilos, d'autres frisent la dépression. Certains renvoyés se mettent à boire, se transforment en épaves.

Des mensuels et des contremaîtres qui faisaient honnêtement leur travail et refusèrent d'indiquer les licenciés de leur équipe sont aussi dans la charrette.

- Avant, entré apprenti, on pouvait rester jusqu'à la retraite. Maintenant, la menace de renvoi crée un climat d'insécurité. La quarantaine passée, avec leurs dettes et les gosses derrière, certains hésitent à faire toutes les grèves de crainte d'être repérés, virés, dans la prochaine fournée. Un ajusteur quitte les Chantiers pour une place « stable » Trois mois après, il est au chômage, ayant perdu tous ses « avantages » de licencié.

- Où s'embaucher, quand il y a 4 800 chômeurs nantais et que le nombre augmente sans cesse ? Les congédiés sont pessimistes. Si une centaine est recasée, certains dans des emplois précaires, avec les 134 de plus de soixante ans en préretraite, que feront les 250 autres ? Quelques emplois dans la nouveauté ne reclasseront pas ces durs monteurs dont 50 licenciés de 1964 sont encore sur la touche.¹² Pour tous, c'est une baisse de salaire, la perte de l'ancienneté et des avantages acquis .

Des militants ajoutent :

- Ils veulent qu'on aille où sont les usines. La main-d'œuvre doit être mobile. Savoir se reconverter ! Tu nous vois partir à quarante ans, avec deux gosses ? Et la maison à moitié payée, la voiture, la télé à finir de régler ? Déménager coûte très cher Pour s'en aller où ? En démarrant à zéro dans une ville inconnue, il faudra trouver logement, relations. Les enfants seront retardés à l'école. De plus, spécialisés dans la construction navale, dans quoi nous reconvertirons-nous ? Et qui nous assure que, dernier embauché, on ne sera pas six mois plus tard, licencié par une nouvelle récession, rejeté encore plus loin sur les routes, comme dans les *Raisins de la Colère*¹³ ?

¹² En juin 1966, 25 de 1964 et 101 de 1965 sont encore sans emploi.

¹³ De Steinbeck.

- C'est trop dur pour une famille ; c'est bon pour les jeunes couples, les célibataires sans attaches qui partent déjà. Nous, on reste, soutenus par nos amis. On se battra ici avec les copains pour notre droit à la vie et pour nos gosses. C'est aux usines de venir à nous, non le contraire. Mais, lourdement endettés avec nos maisons, on hésite à se lancer dans des achats importants. Comment être certain de payer les 200,00 F de traites mensuelles si demain on est chômeur, comment vivre détendu sans être assuré du lendemain ?

Au cornar, tous déplacent leur marron¹⁴ et foncent vers la sortie. Bien que moitié moins de gars s'arrêtent qu'il y a quinze ans, tous les cafés du coin sont pleins, signalés par des tas de vélos.

SOLIDARITÉ OUVRIÈRE

Au dix-neuvième jour du conflit, manifestation de solidarité de tous les travailleurs nantais. En tête, partis du port, les gars des Chantiers, précédés du groupe des quatre cent quatre-vingts congédiés, poitrines barrées de LICENCIÉ » en très grosses lettres rouges. C'est émouvant de voir avancer lentement en silence, cette masse d'ouvriers marqués par le dur travail de la construction navale, mains rudes, démarche pesante, visage grave sous le béret ou la casquette.

Mené par les permanents syndicaux, le cortège se grossit en ville des métallos, du bâtiment, des dockers, de la conserverie, des cheminots, etc... Quand un navire est lancé, toutes les plus hautes autorités civiles, militaires, religieuses paraissent en grande tenue, avec tout le tralala. Aujourd'hui que sont balancés à la rue, avec femmes et gosses, 15 % des constructeurs de bateaux, seuls leurs frangins ouvriers sont là. Pour les huiles, les choses comptent donc plus que les hommes !

Sur la chaussée, les murs, de grandes inscriptions rappellent : « Nantes, capitale du chômage » -« Non aux licenciements » -« la pré-retraite à soixante ans ». Précédé de banderoles, le défilé parcourt les principales rues du centre, de la Préfecture à la Mairie, du Syndicat Patronal à l'Inspection du Travail. Des manifestants portent des pancartes « l'Ouest veut vivre » -« Non à la déportation ». Les vieux chants révolutionnaires « l'Internationale », « la Jeune Garde », « la Carmagnole », alternent avec : « Charlot du boulot » -« au SMIG. Pompidou ! » Des mères de famille s'époumonent à crier « Du travail pour nos jeunes. » Des couplets improvisés sont lancés contre le préfet, les patrons. Beaucoup traînent leurs deux roues. Quelques cols blancs tranchent dans cette foule ouvrière aux vêtements ternes. Que demandons-nous, me disent les gars : « Le respect de notre dignité, travailler quarante heures, gagner 20 % de plus, avoir la sécurité de l'emploi... Est-ce trop, face au formidable accroissement de la productivité ? »

Nouveau rebondissement, après les entrevues absolument négatives avec la direction, refusant catégoriquement toute discussion des problèmes en suspens « Je vous ai dit non hier. C'est encore non aujourd'hui, et pour tout ! », une cinquantaine de durs charpentiers en fer, qui en ont assez des parloles, vont demander au patron « si c'est oui ou merde » ! Face aux refus habituels, un mot en appelant un autre, ils se mettent en colère, saccagent le bureau, brûlent des papiers.

Le soir même, un communiqué riposte :

« Des excités ont envahi la direction, détruit des plans importants, molesté le directeur, bafoué son autorité. Ces incendiaires doivent être châtiés. Les Chantiers sont lock-outés. Vingt-deux meneurs sont renvoyés pour faute grave. »

¹⁴ Marron : jeton de pointage.

Tous militants, certains absents de l'usine durant les incidents, ces vingt-deux « otages » perdent toutes leurs indemnités et sont poursuivis en justice. A nouveau, cortèges et manifestations contre le lock-out et les sanctions. Lassés de revendiquer dehors, quinze cents ouvriers envahissent l'usine et lèvent le lock-out en rangeant leurs ateliers.

Finalement, après sept semaines de lutte, les gars essouffés, sans ressources financières, sont rentrés, délégués en tête. L'un d'eux me dit :

« Notre caisse de solidarité assure leur salaire aux « 22 ». Dans ce mouvement plus long et intensif qu'en 1964, nous avons tout tenté défilés, délégations, entrevues aux ministères, réunions quotidiennes avec la direction. Si nous avions élargi le conflit, les patrons auraient-ils cédé ? Comment lutter contre les licenciements, quand ils racontent « Nous n'avons pas de travail, c'est la compression de personnel ou la fermeture des Chantiers. » Tu ne peux faire qu'un baroud d'honneur. »

PERMANENCE RÉVOLUTIONNAIRE

Après leur exclusion de la C.G.T. les trotskistes, militants ouvriers très combattifs, anti-staliniens et anti-catholiques virulents, ont rejoint F. O. dont la tendance anar. influence le syndicalisme nantais.

En roulant du gris devant une bouteille de muscadet, j'écoute un cercle de ces révolutionnaires.

Jean, des Chantiers, mince, nerveux, agressif :

- Ça m'hérisse le poil d'entendre que patrons et ouvriers sont associés, que si la production augmente, le gâteau sera plus gros à partager, que la lutte de classe est dépassée, qu'on est tous frères. Seulement, dès qu'ils sont en crise, ils refusent la discussion, décident seuls et nous imposent : licenciement, chômage, perte de salaire.

« Comment marier l'eau et le feu ? Ils n'ont qu'un but nous faire rendre le maximum de production et de profits. Ils veulent briser notre combativité, ne pas seulement nous mettre à genoux, mais à plat ventre. Plus ça va, pire c'est. La discipline se resserre, répressions, brimades nous tombent sur le crâne. On est toujours des prolos exploités. Cette société pourrie où gendarmes et armée nous encadrent, chrono et maîtrise nous contrôlent, curés et pasteurs nous conditionnent, n'est pas la nôtre et nous la combattons.

« C'est aux patrons que je cherche le meilleur moyen de porter des coups. Je n'ai pas d'ennemis dans la classe ouvrière. Il faut reconnaître les tendances. Si l'on a droit dans la C.G.T. d'être communiste, pourquoi n'y serions nous pas comme trotskistes ? Mais les staliniens nous accusent dans leurs tracts d'entraîner les travailleurs à la destruction, un service d'ordre cégétiste nous surveille dans les manifs. Leurs permanents disent aux gars de nous tabasser si nous distribuons nos tracts devant les usines. Ils nous retirent le micro en réunion et refusent la discussion.

« Il n'y a guère eu de mouvement d'ensemble pour soutenir l'action des Chantiers qui regardait toute la classe ouvrière. Ils emmenaient les gars en bateau, les conviaient à des réunions d'information, les promenaient chaque jour sans rien faire de peur de gêner les tractations en cours.

« Leur pré-retraite, c'est du chômage amélioré. La manif de solidarité avec beaucoup de monde avait l'allure d'un enterrement. On a repris le travail « tête haute » sans aucune revendication satisfaite. Cinq cents copains sont restés dehors, dont vingt-deux « incendiaires » à qui la justice bourgeoise ne fera pas de cadeaux.

« Les travailleurs veulent se battre, ils en ont marre des manifs dans le calme, de répondre à la provocation par la dignité, de rester vigilants et d'attendre les mots d'ordre. Ils sont déçus de toutes ces occasions manquées où l'on rentre sans rien obtenir. Les

appareils syndicaux les freinent, refusent les conflits. On se bagarre isolément, usine après usine, sans lier les luttes ni profiter des situations favorables.

« Nous, révolutionnaires, disons dans nos tracts : « Ne subissons pas sans réagir » Il fallait étendre le conflit à tous les salariés nantais, descendre à 40 000 dans la rue, se battre tous ensemble, en même temps, tout de suite, lier notre action à Sochaux, Berliet ; déclencher de grands mouvements nationaux, front unique ouvrier, classe contre classe par l'action directe, la grève générale pour forcer patrons et gouvernement à la discussion !

Quand on parle des disciples de Trotsky aux communistes ils voient aussitôt rouge et s'enflamment « Le Parti » dénonce les provocations de cette tourbe gauchisante hitléro-trotskiste traître à la classe ouvrière. Ils affichent une phraséologie révolutionnaire, mais glissés dans nos rangs par la bourgeoisie, ce sont des agents avérés des oligarchies capitalistes et de l'avant-garde de la contre-révolution. Ces provocateurs incendiaires n'ont pas leur place dans les syndicats, la justice devrait s'occuper d'eux !

Pour Charles, le communiste plus nuancé des chantiers :

« La poignée de trotskars nantais, soi-disant pour la démocratie, veut imposer ses théories à 50 000 travailleurs. Ces quelques anti-tout sont suivis par qui ? Sans voir le déséquilibre des forces, sans réalisme politique, ces révolutionnaires inconscients, irresponsables et dangereux jettent de l'huile sur le feu, cultivent le mécontentement. Avec leurs positions extrémistes, et beaucoup de baratin, ils emmèneraient les travailleurs dans des actions sans issue. Ils ne parlent que de descendre dans la rue. Ils sont déçus s'ils n'ont une grève insurrectionnelle ou une révolte quelque part dans le monde à se mettre chaque matin sous la dent,

« Lorsqu'ils étaient responsables cégétistes, ils lançaient des directives contraires à nos mots d'ordre et qui jetaient la confusion parmi les gars, mais nous les laissions distribuer leurs tracts anti-syndicaux.

NANTES EN PANNE

Chassé de certains chantiers avec des chiens, un permanent C.F.D.T., dynamique en diable, toujours par monts et par vaux, paquets de tracts d'une main, haut-parleur de l'autre, m'expose la situation nantaise :

« Tu veux des cas de brimades, j'en ai plein mes tiroirs ! Des entreprises pirates s'implantent grâce aux finances publiques ; profitent du chômage et se croient tout permis.

« Chez T..., la formule d'embauche -à remplir rapidement pour ne pas réfléchir -interroge les filles : citez des faits positifs et négatifs de votre vie. Quelle est votre religion, la pratiquez-vous ? Sortez-vous accompagnée de garçons ou de filles ? Si vous étiez animal, lequel voudriez vous être ?... Pour 2,20 F de l'heure, achètent-ils aussi leur vie privée ?

« Pour deux heures de dactylo par jour, après un essai professionnel, tests de réflexes, d'intelligence, étude graphologique, ils enquêtent à coup de questions indiscretes sur les problèmes intimes de la candidate : les difficultés affectives de son enfance ? Où travaille sa famille ? S'entend-elle avec son mari, etc...

« Encore chez T... suivant l'importance de leur rendement, les ouvrières gagnent des bouchées au cherry, aux pralines, au chocolat. Nouvelle carotte un peu dure à digérer !

« Chaque matin, les petites annonces recherchent des condamnées à ces bagnes modernes comme celui de B. où à vingt ans, bavarder est puni d'une heure au piquet le long du mur, avec la prime hebdomadaire annulée. Ne pas nettoyer sa table, mal ranger son tiroir est pénalisé : huit heures de prime en bas. Celles qui refusent d'enlever leurs allian-

ces et bagues pour ne pas déchirer les tissus sont chassées. Celles qui ne courbent pas l'échine sont sanctionnées trois jours à pied pour impolitesse envers un chef. Celles qu'on veut renvoyer sont mises à un poste difficile et congédiées huit jours après pour rendement insuffisant.

« Les lamentables conditions de travail de ces filles exploitées, payées à coups de fourche, balancées pour un oui ou un non, ne se répercutent-elles pas sur leur vie personnelle et familiale ? Mais c'est difficile d'organiser ces boîtes, à 95 % de femmes. Elles se marient, restent peu militantes.

« Dans le département, le syndicat est présenté comme traître aux travailleurs, c'est la chaudière à Satan qui allume la guerre des classes, transforme les ateliers en foyers de discorde d'où la haine souffle en permanence.

« De paternalistes employeurs prêchent le syndicat est néfaste. Discutez directement avec moi, soyez tous délégués, j'embaucherai vos enfants. Mais tous les travailleurs n'acceptent pas d'être parrain du fils du patron, de s'arranger en famille et finalement d'avoir un salaire misérable, arrondi d'un flot de bonnes paroles. Ils deviennent militants, seulement ils héritent des plus sales boulots ou sont licenciés. Quel drame dans une petite ville dépendant à 100 % de l'unique usine : toutes les portes se ferment, ils perdent des mois à retrouver un emploi.

« A Nantes, les patrons profitent de la conjoncture pour alléger leur personnel ». Ces licenciements seraient même pour notre bien en se débarrassant des irrécupérables, improductifs et fortes-têtes, ils rendent leurs usines plus compétitives et assurent du travail aux « bons ouvriers ». Seulement, ils ont congédié 6 263 salariés de 1954 à 1964, suivant des critères dont ils sont seuls juges, sans aucun contrôle syndical. Quatre usines ayant accru leur personnel de 2530 travailleurs, il en résulte 3528 emplois supprimés en 10 ans dans la seule grosse métallurgie de Loire-Atlantique. En 1964-1965, nous relevons 1000 licenciements dans la Navale, 180 chez Brissonneau et Lotz, 22 chez Sudry, 54 aux Nantaisdes de fonderie, 280 chez Oter, 220 à la fermeture des Fonderies de St-Nazaire, 250 dans l'habillement, la biscuiterie, etc, etc..."

« de 1954 à 1962, la population rurale active du département a baissé de 25% pour venir en ville. Les 15 à 19 ans ont augmenté de 70% ; les demandeurs d'emploi sont montés de 2818 en 1964 à 4870 en 1965 et 5951 en 1966. Ça rend l'avenir très sombre. Il faudrait créer 35 000 emplois en Loire-Atlantique

Denis un copain de Force-Ouvrière continue : « Mais les nouvelles entreprises préfèrent s'installer dans les petits bleds, recruter des ruraux sans combativité ni traditions syndicales, masse d'inorganisés facile à manœuvrer, qui travaillent comme des noirs, les chronos toujours sur le dos et dont le salaire complète le revenu de la ferme. On est surpris que Bull et Thomson à Angers, Citroën, Fourschild, Eternit, Ganton, Antar à Rennes, Chausson, Salmon, Thomson-Houston à Lavai, fournissent des milliers d'emplois dans ces villes bourgeoises quand, à Nantes, malgré la grande compétence de nombreux professionnels sous-utilisés, aucune usine importante ne s'est implantée depuis 1936 !

« Cela justifie nos affirmations selon lesquelles suivant un plan concerté, patronat et pouvoir ne tolèrent plus d'opposition chez les travailleurs. Ils cultivent un chômage artificiel en ne créant pas de nouvelles entreprises pour abattre ce « bastion rouge » longtemps à la tête du mouvement ouvrier français, puis vider l'abcès en nous déportant aux quatre coins de France.

« Les patrons nantais pratiquant une politique d'autruche ont repoussé les implantations de nouvelles usines et ont peu industrialisé la région ; ils sont ainsi contre l'installation de Renault-mécanique en Loire-Atlantique qui prendrait leur main-d'œuvre, aggrave-

rait les difficultés d'entreprises marginales. Ils ont besoin de ce sous-emploi pour freiner les luttes syndicales, mater notre combativité et faire accepter les bas salaires en disant aux remuants vous n'êtes pas contents chez moi, pourquoi y restez-vous ? dix attendent dehors votre place. Comme ça débauche ailleurs, que ça n'embauche nulle part, il faut s'écraser.

Un délégué C. F. D. T. m'explique les nombreuses causes de cette stagnation :

« On a toujours construit des bateaux à Nantes. Les chantiers sont vieillots, équipés d'anciennes machines. Malgré le répit des réparations d'après 1944, les commandes de l'État en navires de guerre, celles, subventionnées, de pétroliers... qu'a fait la bourgeoisie nantaise, qu'ont fait les députés et patrons conservateurs devant la prévisible crise internationale de la construction navale ? Ils ont peu modernisé leur équipement et ne sont pas compétitifs face à la concurrence étrangère. Les grands chantiers du Ve plan sont concentrés dans cinq ports dont Nantes est exclu. Malgré les crédits du fond de l'emploi et de l'État les essais de reconversion en machines à papier ou à fabriquer le fromage ont été des échecs. La productivité accrue, à commandes égales, exige partout moins de personnel. La ville, gérée par des partisans du laisser-faire, a manqué d'administrateurs dynamiques et compétents. Vingt ans de retard, un siècle de dégradation ne se redresseront pas du jour au lendemain. Nantes est loin du fer et du charbon de l'Est, loin de l'axe du Marché Commun où se concentrent les industries ; avec la disparition des colonies, le trafic portuaire stagne. La Loire n'est guère navigable ; les moyens de communication rail-route sont pauvres. Les promesses officielles de De Gaulle « qu'il ne fallait pas s'inquiéter, la solidarité nationale fera ce qu'elle doit faire », et celles de Debré « Nantais, cessez d'être inquiets, » n'ont guère été tenues

« Nantes, sans Université, n'a pas de professeurs, d'étudiants, donc moins de recherches et de vie intellectuelle. Au tiers détruite en 1943, la ville dut d'abord se reconstruire. Pour de doctes philosophes non touchés par le conflit, c'est un cercle vicieux ! Les trop fortes pressions syndicales sont suivies de répressions patronales qui entraînent de violentes réactions ouvrières. Ils invoquent le climat social détérioré, responsable de ce qu'entreprises nouvelles et commandes importantes sont chassées par un syndicalisme actif. Que font les industriels pour le calmer ? Ils pleurent : nos prix sont grevés de salaires trop lourds. Mais comment font les employeurs parisiens avec des payes 40 % plus élevées ?

« Et Nantes n'est pas la seule région menacée par les déplacements de population, les fusions et concentrations d'entreprises entraînant des licenciements. Bien d'autres départements sont touchés.

Les syndicalistes sont unanimes. Ainsi, un permanent C.F.D.T. me dit :

« La tendance est au durcissement. On a devant nous un des patronats les plus durs de France, des directions de combat ; des chefs du personnel coriaces (anciens de chez Simca !) ont été mis en place, changés en cas d'échec. Il y a dix ans, on se réunissait, cherchait des compromis, obtenait des majorations. Maintenant, nous avons peu de relations et elles sont tendues. On ne négocie plus les salaires et les conditions de travail ; ils refusent le dialogue, accordent quelques avantages aux gars sans les concéder en discussions paritaires, ou alors signifient un ultimatum : Nous vous donnons 2 % d'augmentation. Faites 8, 15 jours de grève, c'est ça ou rien.

« Sans discussion permanente, on ne peut plus mettre à jour les conventions collectives. Des militants ouvriers des Chantiers de Saint-Mars-La Jaille sont traînés devant les tribunaux ; les patrons le sont-ils pour leurs entraves aux élections de délégués ; eux qui ne respectent ni la loi sur les comités d'entreprise, ni le droit syndical dans l'usine ? Les grosses boîtes sont rachetées par des banques ou deviennent filiales de trusts plus importants. En cas de conflit prolongé, ceux-ci déplacent les commandes d'une ville dans l'autre. Les directeurs que nous trouvons en face de nous ne dirigent plus ; les décisions

sont prises à Paris par d'anonymes conseils d'administration ne connaissant rien aux réalités nantaises.

Même son de cloche à F. O. avec l'anar. Alexandre ancien cheminot, permanent carré dans ses positions : « Dans le département, nos contacts avec le gouvernement et les patrons se raidissent. Le choix du nouveau préfet, du directeur de la main-d'œuvre, des inspecteurs du travail, accentue le durcissement. Tout s'en ressent, même sur le plan juridique. Nous n'avons pas plus de dialogue avec les employeurs catholiques qui nous entortillent bien chrétiennement, qu'avec les jeunes patrons prodigues en bonnes paroles.

« Nous n'en sommes pas à Nantes aux usines à plantes vertes et musique douce. Dans nos boîtes, c'est la répression permanente, bientôt le syndicalisme clandestin. Les patrons profitent des difficultés de l'emploi pour liquider nos militants. Des sections syndicales entières sont décapitées par des licenciements collectifs.

« Chez S... ils saquent dix gars pour éliminer un délégué gênant. Aux licenciements des Chantiers navals, combien ont-ils viré de collecteurs¹⁵ et syndicalistes ? Attaqués aux prud'hommes, les industriels préfèrent payer deux millions d'amende par délégué, mais s'en débarrasser. Alors, comment recaser nos militants, ces brebis galeuses marquées à l'encre rouge ?

« Les patrons se vengent. Sans être suivis, Nantes et Saint-Nazaire ont mené des années la bagarre en France. Mais en ce moment, on dérouille : brimades professionnelles, discipline draconienne, mise à pied pour des futilités, arrogance des chefs, augmentation des cadences, bas salaires, syndicats humiliés, droit de grève réglementé. Les travailleurs en prennent plein la gueule. Ils en ont marre des vexations, des chronos, des dettes, de l'insécurité. Ils courbent la tête, mais un capital de haine s'accumule. C'est une situation explosive, à force d'encaisser, les gars vont se rebiffer ; un jour, ça bardera, les inorganisés seront avec nous. On s'étonnera de la flambée de colère nantaise, comme en 1955. »

« 1955 »

Quand les militants nantais discutent de « 55 », ils s'enflamment. Parlant tous à la fois, des copains me rappellent cette période héroïque :

- Sept semaines, on a tenu la rue, avec tous les jours 15 000 ouvriers dehors qui se battaient comme des lions. L'entente était formidable, la combativité énorme. Le conflit couvait depuis des années, les salaires des métaux étaient très en retard, nos nombreuses revendications n'aboutissaient pas.

- A 9 heures le 17 août 1955, les employeurs proposent 10 F de l'heure, les syndicats 40 ! Toutes les usines débraient en masse pour appuyer leur délégation. Après 10 kilomètres à pied, les 2 000 prolos de Sud-Aviation arrivent, acclamés par toute la métallurgie nantaise. Scandant « Nos 40 balles » des cortèges de milliers de métallos résolus serpentent à travers la ville. Ils encerclent l'immeuble du syndicat patronal où la commission siège sans discontinuer. De grandes pancartes annoncent au dehors les augmentations successives que la foule, unanime, repousse.

- A 14 heures les patrons sont à 25 F quand, lassés de crier, jouer aux cartes et attendre sans résultats, les travailleurs font irruption dans la salle des conversations, insultent leurs employeurs. Les délégués s'interposent, la commission se replie au premier. Les gars énervés balancent alors tout par les fenêtres : fauteuils, tables, dossiers, classeurs. Lustres, vitres et glaces volent en éclats. Des troupes fraîches mettent à sac les étages. Les offres patronales de 30, 35 F sont ponctuées par l'écrasement au sol du gros mobi-

¹⁵ Celui qui ramasse les cotisations et distribue les timbres syndicaux.

lier. Comment dans une ambiance de lutte, empêcher des milliers de gars en colère de tout casser ? A 16 heures les patrons signent les 40 F dans leur maison vidée.

- Dans un enthousiasme plus grand qu'aux mi-carêmes dans la rue couverte de débris et monceaux de papiers, les délégués sont happés par la foule en liesse, portés en triomphe jusqu'à la Bourse du Travail. Allégresse de courte durée. Le patronat dénonce l'accord « arraché sous la contrainte », lock-out ses entreprises. Des milliers de C.R.S. arrivent occuper les usines, tous les cafés sont fermés pour cinq jours.

- La déception est rude le 18 août. Un long cortège marche de la Bourse à la Préfecture, gardée par d'épais barrages de gendarmes. Les rues sont noires de travailleurs. Soudain, une grenade éclate parmi les C.R.S., les blessant aux jambes. Le préfet matraqueur ordonne aux flics de charger dans toutes les directions,

- C'est la bagarre générale. Aux grenades lacrymogènes, les métallos -mouchoirs aux yeux -ripostent à coups de cailloux et de bouteilles. Ils arrachent bitume et pavés qui pleuvent sur les policiers. A la chaîne, ils élèvent une barricade, renvoient les grenades prises aux flics. On se bat partout, parfois au corps à corps. Dans une rue coupe-gorge une compagnie de C.R.S. tombe sous un déluge de pavés, s'enfuit en déroute. Un hélicoptère surveille constamment le champ de bataille, jonché de projectiles les plus hétéroclites.

- Des heures durant, au flux des matraques répond le reflux des pavés, laissant chacun des blessés qu'emporte un va-et-vient d'ambulance. A 22 heures, les pompiers en avaient ramassé 75, les ouvriers d'abord, les C.R.S. ensuite : 300 étaient hors de combat.

- 19 août, les magasins, cafés, salles de spectacles fermées, les bus en grève tous les travailleurs appelés au Champ-de-Mars par les syndicats marchent en foule sur la prison pour libérer les ouvriers arrêtés. L'hélicoptère au-dessus de nous, on enfonce la première porte. Les grilles résistent. Les C.R.S. arrivent en masse. Comme la veille, c'est la mêlée générale, les combats de rue jusqu'à 23 heures. Ces sombres brutes chargent la bave à la bouche. Allée des 50 otages, l'un d'eux perd la tête et tire : un maçon de vingt-quatre ans, Jean Rigollet est tué. F. O. sort un tract : « Nantes en état de siège est entre les mains des policiers déchaînés, le sang ouvrier coule ! ! !

- Pour enterrer Rigollet, tous les magasins grands et petits ferment, toutes les boîtes débraient à cent pour cent. Le Tout Nantes ouvrier est là : les gars des forges de Basse-Indre, des tas de délégations du département, un monde fou, des centaines de couronnes portées par des travailleurs, des monceaux de gerbes, des masses de fleurs comme rarement on en voit. Ça prenait aux tripes, des gars en chialaient. Dans le cortège, un silence de mort, sauf une longue plainte, sourde, scandée par des milliers d'ouvriers : C.R.S. as-sas-sins ! C.R.S. as-sas-sins ! »

« Le 23 août, après un accord spécifiant : levée du lock-out, libération des prisonniers, retrait des C.R.S., le travail reprend. Sans aucune revendication satisfaite, le mouvement continue : nombreux débrayages, grèves perlées, réunions dans les ateliers, délégations fréquentes aux directions. Toujours très montés, voulant leurs 40 balles, les gars vont tous des usines aux meetings, en bleus avec pancartes et slogans, occupant les rues, criant leur mécontentement.

« Le 9 septembre, le bâtiment en conflit et toute la métallurgie sont lock-outés. Le 12, grève générale de 24 heures ; sous une pluie diluvienne, un défilé monstre réclame à la Préfecture la reprise du travail et des pourparlers. Les lock-outés s'installent dans le conflit. Chaque matin, meeting devant les usines, distribution des vivres expédiés de partout par les travailleurs solidaires. Puis, descente en cortège à la Bourse, aux nouvelles de 10 heures, scandant : « nos 40 francs ! » lançant les chants de lutte.

« L'après-midi, prise de parole puis « opération limace » vers la Préfecture, la Mairie. Le défilé allait à petits pas, s'asseyait dix minutes aux carrefours, repartant tout doucement occuper une autre place. Les rues étaient couvertes de manifestants assis sur les pavés, jouant aux cartes, bloquant tout le trafic. Il faisait très chaud : 36 ° à l'ombre, la boisson ne réduisait pas la tension. Presque chaque jour, après le meeting et jusqu'au dîner, c'était la bagarre. Des milliers d'ouvriers en colère voulaient se battre, des milliers de C.R.S. les attendaient. Des paquets de gars se formaient, grossissaient, allaient vers les flics et les poulets vers les métallos.

« On se spécialisait ; le premier rang insultait les C.R.S. d'autres, entre leurs jambes, tiraient aux lance-pierres cailloux et boulons ; derrière, armés de crochets, les copains déterraient les petits pavés qu'ils balançaient aux flics, assaisonnés de morceaux de fonte. Une fois, chassés par des gardes mobiles, on se replie dans une bâtisse en construction. Armés d'inépuisables stocks de munitions, qu'est-ce qu'ils ont mangé !

« Les C.R.S. n'étaient pas tendres ! En plus des grenades, ils nous frappaient avec des matraques, des gourdins ou les crosses de leurs mousquetons. En hélicoptère, en camion, formant des barrages, ils étaient partout. Le soir, après les batailles rangées, leurs patrouilles piétinaient les vélos, balançaient les mobylettes dans la Loire, arrêtaient n'importe qui habillé en prolo et le passait à tabac. En revanche, des estafettes ouvrières en motos repéraient les flics en petits paquets pour leur filer une volée. Des commandos de boxeurs se payaient leurs C.R.S.

« Les responsables, en permanence sur la brèche, dormaient très peu, distribuaient les vivres de la « solidarité », faisaient libérer les gars arrêtés, s'occupaient des blessés. Le 19, un cortège virulent, scandant énergiquement les slogans habituels, partit vers la Préfecture exiger la levée de 80 licenciements et occupa trois heures la route de Rennes. Des policiers arrivèrent pour dégager un convoi américain et nous disperser. Ils fonçaient dans la foule en camions, débarquaient, couraient, tapaient ; d'autres les dépassaient, sautaient, chargeaient. Arrivant de partout, ils balançaient des grenades au plâtre. Je ne voyais plus rien, ne savais où ils étaient. J'ai reçu une grenade lacrymogène sur mon blouson ; j'ai chialé toutes mes larmes. Malgré qu'on ait mis le blouson dans l'eau, on a longtemps tous pleuré à la maison !

« Un jour, Brissonneau-&Lotz occupe Doulon, Batignolles et Brand la route de Paris, les Chantiers navals et Sud-Aviation barrent les ponts, Dubigeon s'installe quai de la Fosse. Alertés par hélicoptère, les gardes mobiles dégagent les ponts. En refoulant les gars, ils passent devant l'hôpital en construction où les portraits des patrons sont pendus. Du haut des échafaudages, les maçons solidaires bombardent les flics ; tous les projectiles sont bons : moellons, sacs de ciment, bouteilles d'acétylène. Un motard reçoit un parpaing entre les bras et file dans le décor. Les charges repoussent les ouvriers place de la Petite-Hollande. Sur la voie les séparant des C.R.S. les trains passent sous une voûte de pierres et de grenades. On s'accroche vers le port où treize barricades sont élevées.

« A nouveau le 30 un lent défilé vers la Préfecture barre la route de Rennes que les mobiles déblaient à coups de grenades, avec des bagarres jusqu'à 23 h 30.

« Enfin, le 4 octobre l'accord est rédigé : remboursement des dégâts par les C.R.S., aucune sanction ni licenciement pour tous les événements.

Quand, dans un meeting houleux, après cinquante jours de lutte et de batailles de rues, après avoir refusé 35 F il fallut expliquer à 15 000 gars en colère la nécessité de reprendre le travail avec 25 F et qu'on devait savoir terminer une grève, les meilleurs militants se firent siffler au micro. 45 % étaient contre la reprise, les autres pour. Malgré tout,

le 5 octobre les gars sont rentrés dans les usines, délégués en tête, conscients que la lutte n'était pas terminée.

COMBATTRE POUR VIVRE

Les militants parlent toujours avec nostalgie de « 55 » les souvenirs de bagarres avec les flics -leurs bêtes noires -sont inépuisables. On sent à Nantes une hostilité contre les C.R.S. payés pour cette besogne de répression et avec qui la classe ouvrière s'est si souvent battue. Il y eut des blessés parmi eux ; ce n'était que des accidents du travail Un ancien métallo, reconnu en C.R.S. dans une manif., s'est fait insulter, couvrir de crachats pour sa désertion. Même entre des gosses jouant aux combats de rues, aucun ne veut être C.R.S., tous veulent battre les flics.

Depuis 1955, les luttes ouvrières ont continué les deux mois de conflit en 57 avec un mort à Saint-Nazaire, les quarante jours de grève totale des traminots en 63, les 70 000 au meeting contre le chômage en 64 les semaines de lutte aux Chantiers navals contre les licenciements en 64 et 65, les 3 000 montés à Paris en 65 pour le plein emploi en Bretagne, etc...

Les difficultés économiques actuelles, le retard des salaires¹⁶ enveniment les luttes, mais la combativité ouvrière nantaise vient de vieilles traditions anarcho-syndicalistes d'action directe, de l'influence du nantais Pelloutier fondateur des Bourses du Travail, de l'active minorité anarcho-trotskiste, de la force des syndicats qui se tirent quotidiennement dans les pattes mais dont l'unité d'action est totale en cas de conflits, des nombreux professionnels héritiers d'une très vieille conscience de classe et de la grande tradition des batailles syndicales, enfin des métiers pénibles de la construction navale qui endurcissent les gars et les font manifester énergiquement. Beaucoup, le muscadet et le soleil aidant, ils ne craignent pas la bagarre ; au contraire, elle brise la routine quotidienne.

Charles, le copain communiste des Chantiers déplore que cette ardeur soit davantage syndicale que politique :

« En 55 la minorité anarcho-trotskiste nous a débordés, entraînés dans ce conflit où l'on s'est battu aux côtés des gars, mais leur combativité se dépensait contre les flics, non contre nos exploiters et pour nos revendications. On luttait pour rouvrir les usines lock-outées, libérer les copains emprisonnés. Et finalement, tant de courage dépensé pour retirer quoi ?

« Combien de fois j'ai vu les camarades déchaînés partir en flèche, envahir la direction, arracher le téléphone, balancer tout par les fenêtres. Puis, bureaux saccagés, colère passée, reprendre tranquillement le travail le lendemain.

« Les gars réagissent violemment sur les problèmes qui leur sont sensibles : beefsteack, chômage, mais non sur les aspects politiques de fond. Leurs actes de révolte ne sont pas suivis de mouvements d'envergure. C'est de l'action directe anarchiste pour le grand soir, mais sans le préparer, avec beaucoup de solidarité, de gros bon sens de classe, mais peu de formation politique.

La grève ne suffit pas ; il faut une suite. Pourquoi à Nantes, ville ouvrière, vote-t-on bourgeois à l'encontre des intérêts prolétariens ? On a eu 40 000 travailleurs dans la rue contre les C.R.S. Les mêmes gars, trois mois après « 55 », laissent élire comme maire un patron de droite. A part aux présidentielles où Mitterrand a recueilli 38 460 voix au premier tour, pourquoi aux municipales de 65 la gauche avec 18 890 bulletins et 44 000 abstentions ne progresse-t-elle toujours pas et pourquoi sur huit députés, sept sont U.N.R. ?

¹⁶ Les salaires nantais, troisièmes de France en 1945 sont maintenant trentièmes.

« Disons qu'à Nantes, indépendamment de l'influence cléricale, la tendance est plus syndicale que communiste avec des traditions anars de méfiance vis-à-vis du pouvoir, des élections et des partis politiques.

Pour la C.F.D.T., les Nantais sont lassés de se battre seuls : -On est une avant-garde de fantassins ni suivis ni soutenus. On s'épuise dans des mouvements isolés. Comment garder mobilisés nos gars, pourquoi les 600 000 métallos parisiens ne bougent-ils pas ?

La scission de 1948, le tenace conflit laïque-chrétien créent à Nantes une tension entre F. O. et les deux centrales. Écoutons des anarcho-trotskistes de Force-Ouvrière :

« C'est l'Église machiavélique qui est l'instigatrice de la C.F.T.C. Autrefois, un travailleur conscient aurait eu honte d'en être ; s'il n'y avait que leur syndicat dans une usine, il préférerait ne pas se syndiquer. Depuis la C.F.D.T. monte parce qu'elle adopte des positions, une phraséologie gauchistes, mais elle n'est pas une organisation ouvrière. Elle est pour la collaboration des classes dans une société bien huilée où chacun restera à sa place. Elle a changé d'étiquette mais le contenu du flacon reste le même.

Très anticommunistes, certains vont aussi jusqu'à dire : C'est impossible de citer une seule chose bien faite par les cocos.

L'unité est réelle entre C.G.T. et C.F.D.T. Leurs forces égales créent une stimulante concurrence. Pour des cégétistes, F. O. est un organisme de collaboration, d'un anti-communisme viscéral. Pour des C.F.D.T., F. O. met de l'huile sur le feu en bouffant du curé à toutes les sauces et en toute occasion.

Écoutons Alexandre, secrétaire F. O. qui ne mâche pas ses mots :

« Je ne crois pas à la planification démocratique de la C.F.D.T. : Est-il possible de faire investir à perte les capitalistes dans les régions sous-développées, de décider où ils planteront leurs usines, en fonction des besoins humains ? Nous ne voulons pas de ce rôle du prétendu syndicalisme moderne qui aboutirait au corporatisme ; pas de collaboration ni d'intégration du syndicat dans les rouages de l'économie et de l'État ; pas question de partir en colloques, séminaires, tables rondes et autres discussions gentilles où l'on est réduit à dire amen aux décisions officielles.

- Contre le régime bourgeois, nous sommes pour la lutte des classes ; notre ennemi, c'est notre maître ; le patron défend son beefsteack, nous le nôtre ! Aussi longtemps qu'il y aura le capitalisme, nous aurons un rapport de forces. Les ouvriers ne pourront défendre leurs intérêts qu'organisés en classe. Seule l'action directe paie ! On ne veut pas élaborer la politique capitaliste, mais foutre le régime en l'air pour essayer d'en reconstruire un meilleur !

LES JEUNES EN SURPLUS

Revenons à la montée des jeunes en Loire-Atlantique, passés de 47 745 en 1959 à 80 051 en 1965. Où les placer ? Sur 740 candidats au centre des Industries Mécaniques et Navales, 170 sont recrutés. 70 sur 800 sont pris à la S.N.C.F, 7 sur 200 dans l'imprimerie, 40 sur 720 à Sud-Aviation. Partout c'est pareil.

Un copain vieilli par le constant souci de caser ses trois grands fils me confie :

« Tu mets tes gosses où tu peux, pas question de choisir un métier suivant leurs goûts ou l'orientation professionnelle. L'essentiel est qu'ils ne vadrouillent pas, désœuvrés, tous les jours dans les rues. Ils changeront après, s'ils peuvent L'un voulait être ajusteur, on l'a casé charcutier par relation. L'autre pensait être électricien, il est O.S. Encore heureux qu'il travaille ! Un voisin, après sa journée, a présenté son gars dans les 25 imprime-

ries de Nantes. Un autre a mis trois mois pour caser sa fille qui, déprimée, n'en dormait plus. Depuis qu'elle est vendeuse, elle est gaie, méconnaissable.

Et les pas trop malins sans C. E. P. dont personne ne veut ! Sans allocation chômage s'ils n'ont déjà travaillé, ils restent à la charge des parents. Un voisin de dix-neuf ans, chômeur depuis trente mois, demande : -Maman, je tourne en rond, je m'ennuie trop ; dis-moi quoi faire.

En 1964, parmi les 1039 jeunes qui n'avaient pu entrer en apprentissage, 470 étaient chômeurs, 137 manœuvres, courants¹⁷, 432 prolongeaient leur scolarité. Quand leurs pères, professionnels, ont si peu de travail, où les 1 500 qui passent leur C.A.P. de métallurgiste iront-ils s'embaucher ? Certaines usines les prennent comme O.S.

A la F.P.A.¹⁸ de Nantes, où tous veulent être dans la mécanique, on forme des condamnés au chômage. Sur dix stagiaires métallos, les quatre meilleurs s'embauchent à 2,80 F de l'heure. Les six autres sans emploi s'exilent ou reprennent leur ancienne profession. Certains jeunes devancent l'appel, cherchent un métier dans l'armée. Les sortants des E. N. P. prolongent leurs études ou fuient la région. De nombreuses filles qui restent chez elles se présenteraient s'il y avait du travail.

L'avenir de ces jeunes est compromis par l'absence de métier ou le fait d'en avoir un non désiré. Sur eux, sans connaissances pratiques, et sur les travailleurs âgés pèsent le plus lourdement les difficultés de l'emploi, les patrons préférant embaucher des ouvriers formés, en pleine force de l'âge.

Le Foyer de jeunes Travailleurs accueille des gars de la région, travaillant à Nantes. Toujours plein depuis cinq ans, avec 50 demandes en instance, pour la première fois en 1965, 17 places se sont trouvées libres. Comme les techniciens célibataires lassés par la menace du chômage, ces jeunes sont partis vers la sécurité de l'emploi, les hauts salaires parisiens.

D'autres s'en vont naviguer à bord des pétroliers dans le Golfe Persique. Quelle vie d'être épouse de ces marins ! « Quand les autres femmes voient leur mari tous les jours, se promènent avec lui le dimanche, moi je suis toujours seule, je ne sors jamais, je reçois des lettres toutes les deux ou trois semaines, et j'ai peur : il traverse peut-être des tempêtes, il peut tomber malade à l'autre bout du monde ! Quand il débarque au Havre ou à Marseille, je cours le voir pour 24 ou 36 heures. »

Quelle est la vie ouvrière dans une petite ville¹⁹ de la région ? A l'usine fabriquant des caisses, les hommes font de 340,00 F à 500,00 F par mois. Aux machines agricoles, une majorité d'O.S. arrivent à 500,00 F avec leurs heures supplémentaires et malgré de longs déplacements. Certains se crèvent et atteignent 940 00 F pour soixante-dix-huit heures par semaine.

Pour les femmes, très peu d'emplois. Prisunic embauche les moins de dix-huit ans pour 280,00 F par mois. La lingerie fine ... donne 1 F de l'heure aux couturières débutantes avec C.A.P., les autres font 320,00 F. Certains employeurs paient leurs petites ouvrières 260,00 F parce que la pension au Foyer de jeunes Filles est de 210,00 F ; comment, même à vingt ans, peut-on décemment vivre avec de tels salaires ?

¹⁷ Coursier.

¹⁸ Formation Professionnelle des Adultes.

¹⁹ en 1965

Quand il y a si peu de travail, on se cramponne au sien. Comment progresser, essayer ailleurs ? On entre et reste où l'on est. Le métier est fonction de l'usine qui embauche et donne une formation sur le tas. Pas de cours du soir, donc peu de promotion. Les paysans, arrivés sans profession, resteront sans profession jusqu'au bout, mais, s'ils se souviennent des interminables journées et de leur vie misérable dans la ferme, toucher 450,00 F par mois, c'est le Pérou « Ils gagnent ben ! » disent les voisins. Dame ! avec leur exploitation travaillée après l'usine, les bêtes dont la femme s'occupe, ils préfèrent l'atelier avec l'argent liquide.

Donc, dans ces petites villes offrant peu de travail et de bas salaires, les gens s'installent le moins mal possible ; que pourraient-ils faire d'autre ? Partir ? La région offre peu de débouchés ; il reste l'exode sur Paris. Par exemple à Saint-Malo, cul-de-sac sans boulot où les P3 mécaniciens font 2,80 F de l'heure et où le tourisme n'est que saisonnier, seul le bâtiment travaille. Avec C.A.P. métallurgistes et professionnels doivent quitter leur famille pour Paris.

C'est dommage ! Avec du travail, Nantes et Rennes joueraient leur rôle de capitale régionale. Les ruraux y trouveraient près de chez eux une ville humaine où ils s'adaptent plus facilement que perdus dans la course et l'anonymat de Paris. De plus, cette grave hémorragie risque de rendre plus difficile encore le futur redressement de l'Ouest.

CARAVELLES EN SÉRIE

Dans les prairies du sud de la Loire, à 15 kilomètres en aval de Nantes, 2 500 ouvriers de Sud-Aviation travaillent sur les Caravelles, les Alouettes, les Mystères-20, les Mirages-4, le Concorde, des frigos, etc...

Des copains (dont l'un solide comme un roc est mort d'une maladie de cœur un mois après, à 42 ans) me dépeignent leur usine :

« Je suis sur les boîtes d'hélicoptères Alouette, dans l'impalpable poussière d'aluminium qui pénètre partout. Certains y travaillent masqués.

« Moi, je bosse au rivetage des ailes de Caravelle, à des cadences qui tiennent du numéro de cirque, ce n'est pas du baratin de cégétiste ! A longueur (la journée, les pétards se répondent tatatiti, tititata et retatatiti et retititata. Dans ce bruit à devenir dingue, nous nous bouchons les oreilles avec des boules et vivons dans du coton.

« Au début des Caravelles, on avait des bons temps. Depuis sept ans, ils les réduisent en disant que plus on sort d'appareils, plus on peut les diminuer ; mais où est la limite ? C'est toujours plus dur et plus fatigant. Les fractions de minute de repos qu'ils nous octroient doivent être passées à nos bécanes, sans bavarder ouvertement.

« Ils virent les P3 pour réaliser le travail avec des P1 sur des machines plus perfectionnées.²⁰ S'ils peuvent, ils renvoient les P1 pour mettre des O.S. payés moins cher, de bons paysans du coin, solides au boulot, pas râleurs pour un sou. Certains chronométrés foncent pour être bien vus. Leurs bons²¹ exécutés sont intouchables. Pour prouver qu'ils sont bons travailleurs, des lèche-bottes se plaignent que leurs temps sont trop longs. Des équipes meilleures que d'autres en provoquent encore la réduction.

Sur l'organigramme, tout est prévu. En pratique, leur planification c'est de la douce pagaie : nous suivons les pièces et les cherchons sur notre temps. Certaines prennent

²⁰ En 1965.

²¹ Délai accordé pour l'exécution d'un travail.

deux mois de retard ; attaquées en urgente priorité en 2 X 9 ou heures supplémentaires, tu les vois, terminées, rester quinze jours sur place !

« Avec la productivité accrue, on avale beaucoup plus de boulot qu'avant, tellement qu'ils n'ont plus rien à nous donner. Pour tuer ces heures économisées, ne pas nous laisser à rien faire, on range, peint, nettoie...

« Pour démontrer à un tourneur qu'un temps n'est pas trop court, un contremaître prend les manivelles et sous tous les regards de l'atelier qui le chronomètrent en coulisse, il joue les fiers-à-bras, mais.., il échoue et passe pour un cornichon ! On comprend l'interdiction formelle aux chefs de se mettre aux bécanes ! Ils sont là pour... conseiller, non pour donner l'exemple...

« Les vieux contremaîtres sont remplacés par des jeunes qui, pour monter, doivent ramper. Un contrecoup²² exige d'un nouveau qui ménage la chèvre et le chou : « Ou tu sabres les gars et gardes ta blouse, ou tu retournes aux manivelles ». S'il perd sa prime dépendant du rendement de son équipe, il voit qui beurre sa tartine ! Ce n'est pas le compagnon qui le paye. Et ils ne se mouillent pas, ils ont tous un parapluie. Plus tu montes, plus il est grand !

« C'est loin pourtant d'être la mauvaise boîte. Ils ne débauchent pas, on a toujours du travail assez bien payé ; on prend de l'avance sur les bons temps. Où certains en bavent, les rapides y arrivent, puis feuilletent romans d'amour et de cow-boys, aux W.C., sur des pliants fabrication maison ou sommeillent sur des chiffons,

« Je fais neuf heures soixante²³ plus 30 kilomètres en bus. Les trois quarts alignent cinquante-six heures par semaine. Sur le Concorde en retard, une équipe s'active quatre-vingts heures. Quelques-uns ont même célébré le 1er Mai à l'usine qui payait à cent pour cent. Un ouvrier a fait ainsi deux cent quinze heures dans une quinzaine ; il est mort d'ailleurs, tombé dans une cuve d'acide après dix-huit heures de rang. Ces fadas du rendement se crèvent pour beaucoup de production et quelques sous de super-boni.

« En général, les gars s'intéressent à peu de choses : du facile, des sports. C'est triste de voir des hommes sains d'esprit, pères de famille, avaler du Zorro au kilo. Certains de ces grands gosses couvrent nos modernes W.C. de graffiti, genre « Les syndicats nous emmènent en bateau ; oui, mais c'est toi qui rames ! ». D'autres, critiqués par la majorité, y fauchent chaînes et targettes ou piquent tasses et couverts au réfectoire.

« Autrefois, la cantine vendait tous les alcools et des litres de Pernod. Aux bonbonnes de quarante litres de vin cachées sous les établis, les gars à même le siphon arrosaient fêtes, anniversaires, achats, tout était prétexte... C'était courant de voir deux ouvriers sortir un troisième titubant. 4 litres par jour était une honnête moyenne. L'actuel directeur de combat a déclaré la guerre à la chopine. Les contremaîtres ont de ces nez pour sentir où du vin se boit ! On nous offre des boissons non alcoolisées. Les traditions se perdent...

« Syndicalement, les ouvriers en ont marre de la désunion des syndicats, de leurs querelles et surenchères. Qu'ils se mettent d'accord et l'on sortira à 100 %, mensuels compris, pour de grandes actions d'envergure, des grèves générales de 24 heures, seules capables de faire reculer gouvernement et patronat. Actuellement, les grèves du vendredi soir sont les plus suivies... Beaucoup viennent avec leur moyen de transport pour rentrer plus vite culbuter les mottes de leur jardin. D'autres vont au bistro, où tables dehors, c'est le grand jour. Sur 2 500 on se retrouve 250 au meeting.

²² Contremaître.

²³ Compté en centième de minute.

« Ils ne voient pas d'issue. Le syndicat ne leur apporte pas de perspectives nouvelles. Ils n'ont guère confiance dans les partis et choisissent la solution individuelle. Ils veulent toujours plus, ne savent pas limiter leurs besoins à leurs moyens et font des heures pour payer leurs traites. Ils sont comme des bernicles sur leur rocher, pas moyen d'en partir.

« Certains s'évadent ; pour épater les copains, ils viennent travailler en chemise blanche et en reluisante Opel Cadette mais prennent 3F d'essence, juste pour rentrer. Dans mon quartier, une obsédée du standing, couverte de dettes, fait passer pour professeur son mari ajusteur. Seulement, le splendide porte-documents ne renferme qu'un casse-croûte et même les gosses comprennent que, s'il part à 6 heures le matin, il ne doit pas avoir une brillante situation.

Pierre, un ancien ajusteur devenu dessinateur, conclut :

« On s'est fait avoir par le confort. On est esclave d'une société qui nous impose plus de besoins qu'on ne peut en satisfaire. Vivent-ils mieux parce qu'ils ont maison et frigo ? Fondamentalement, rien n'est changé, ils vendent toujours leur travail, sont à la merci d'une crise ; quinze jours de grève ou la maladie du père et ils mettent des mois à rééquilibrer leur budget !

« Ce syndicalisme du beefsteack meuble les logements des gars, non leurs cerveaux. Ils végètent culturellement. Je ne joue pas au tiercé, n'ai pas de frigo, de télé, de voiture. Pour mes voisins qui ont tout ça, je suis un arriéré. J'achète des disques classiques, des livres, j'apprends la guitare, l'espagnol. A quoi ça te sert, qu'ils me sortent. Je vais camper à pied, sans transistor ; tu dois t'ennuyer, disent-ils. Eux avalent des kilomètres de bandes illustrées, écoutent Luxembourg, se gavent de télé, connaissent les idoles, ils sont « dans le vent ! »

PACIFISME OUVRIER

La mer se trouvant à 50 kilomètres, les camarades des *Amis de la Nature* se retrouvent souvent au très joli terrain de camping de Préfaillies où les discussions vont bon train au bord de l'eau.

Traditionnellement, les militants ouvriers sont antimilitaristes. Roger le tourneur anar des chantiers, toujours en anorak, pantalon de velours et cheveux en bataille, attaque très acide :

« L'école bourgeoise ne libère pas les enfants qu'elle éduque ; elle les conditionne avec l'histoire de France, le culte de la Patrie, pour fabriquer des citoyens bien pensants au service de l'État. Ainsi, l'on a marché sans remords dans les guerres d'Indochine et d'Algérie. Les travailleurs ont-ils demandé des comptes aux responsables ? Ils n'étaient pas touchés. Ils ont fichu la paix aux capitalistes et aux politiciens, à l'armée et à l'église. Quand le colonialisme ratonnait, incendiait, que les plastiqueurs s'en donnaient à cœur joie, ils ont appelé le Grand Charles pour arranger ça et ont repris la lecture de leur France-Soir.

« On est assez bête pour payer les impôts militaires, fabriquer les fusils, apprendre à les manier et partir en chantant les utiliser contre nos camarades étrangers ou colonisés. Il faudrait tous mettre la crosse en l'air, ça finirait, faute de combattants. Car, il n'y a pas de guerres justes. Sommes-nous des animaux bons à conduire tous les vingt ans à l'abattoir ? Pourquoi se battre ? Pour la mobylette, les quelques meubles et vêtements que je possède, pour cette grande culture française que je ne connais pas ou pour la civilisation chrétienne qui nous offre les licenciements, les bas salaires, la matraque des C.R.S. dès qu'on relève la tête ? Que les bourgeois aillent défendre leurs usines et leurs privilèges, mais qu'ils ne comptent pas sur moi pour ça !

Petit barbu à lunettes, Pierre le dessinateur de Sud Aviation reprend en se concentrant :

« Je suis aussi contre toute guerre, pour le refus du service militaire, l'objection de conscience et pas un sou à l'armée. Quand on pense que des soi-disant savants ont créé, fabriqué des stocks de bombes mille fois plus meurtrières que celle d'Hiroshima ! Ces soi-disant chrétiens qui préparent le massacre de millions d'innocents sont des millions de fois plus barbares que nos plus sauvages ancêtres qui ne tuaient péniblement qu'un homme à la fois.

« Jamais, dans l'histoire, on n'a développé l'assassinat sur une telle échelle. C'est avec trois mille millions de vies humaines, avec la disparition de notre race que ces ministres inconscients sont en train de jouer. C'est pire que de la démence. Quel mot inventer pour qualifier leur crime ? C'est une camisole de force qu'il faudrait à ces monstres. Jamais l'humanité entière n'a couru un tel danger. Déjà, sans que nous réagissions, leurs bombes volent sur nos têtes, s'écrasent en Espagne. Ne sommes nous pas responsables vis-à-vis des générations passées, présentes et futures ? »

Le communiste Charles répond d'un ton supérieur, sûr de ses arguments :

« Vous manquez de réalisme comme ces pacifistes bêtards qui tendent l'autre joue quand on les frappe. Le capitalisme engendre la guerre comme la nuée porte l'orage. C'est lui qu'il faut balayer. Seulement, quand le monde entier sera socialiste, il n'y aura plus de conflit. Les marchands de canons ont besoin des guerres pour s'enrichir dans leur préparation, s'approprier des marchés, détruire leur surproduction. Ils en profitent pour se débarrasser des plus actifs militants, éteindre les luttes syndicales, faire reculer le mouvement ouvrier.

« Comme les gros qui ne se mangent pas entre eux, les prolétaires ne doivent pas reconnaître les frontières car les travailleurs étrangers sont pareillement exploités, menés par les mêmes officiers bourgeois. Pour le grand jour, pour battre l'ennemi sur son propre terrain, nous devons aller à l'armée, répandre nos idées parmi les soldats, apprendre le maniement des armes, devenir gradés même.

« Distinguons aussi, des guerres capitalistes, les causes justes : la révolution du Vietcong, celle de Fidel Castro, la lutte contre le fascisme hitlérien, la défense du camp socialiste face à l'impérialisme américain, à laquelle nous participons.

Plus nuancé, Henri, du P.S.U., reprend :

« Disons qu'il reste, dans le monde ouvrier, des traditions d'internationalisme surtout chez les militants. Mais la majorité n'est pas à ce stade ! Pour beaucoup de jeunes travailleurs, le service militaire est l'occasion de voir du pays, de quitter la routine de l'usine, de se payer du bon temps loin des jupes maternelles. Ils sont déçus s'ils sont réformés. Influencés par l'école, le régiment, les grands moyens d'information, ils restent marqués par les clichés traditionnels. Il est plus naturel d'être nationaliste que pacifiste ; ça demande de réfléchir, d'aller à contre-courant !

« L'ouvrier se sent dépassé. Trois fois, en trois générations, les partis de gauche n'ont pas arrêté la guerre. Les réunions contre l'armement atomique ne sont suivies que par une poignée de convertis. Les événements d'Indochine et d'Algérie ont montré que tant qu'on ne touche pas à sa petite existence, il se réfugie dans une passive résignation, disant « Comment empêcher la guerre quand on ne s'entend pas entre voisins ? Il y en a toujours eu, il y en aura toujours. On ne peut se laisser marcher sur les pieds. Il faut se défendre quand on est attaqué.

« Il ne réalise pas qu'un conflit est créé par une suite de différends mal réglés. Quand les propagandes ont surchauffé les esprits, que les militaires jusqu'au-boutistes se sont

armés jusqu'aux dents, il est trop tard alors pour prévenir l'étincelle qui embrase tout. C'est en temps de paix que nous devons lutter contre la guerre !

LA CALOTTE ET LES BLEUS

Puis, la conversation s'est embarquée sur le traditionnel conflit des laïcs et de l'église qui tout au long des générations se poursuit, ici plus aigu qu'ailleurs.

Aline la comptable nous a lancé, venant du plus profond d'elle-même d'une voix passionnée ne souffrant aucune contradiction :

« Pendant dix-huit siècles, les chrétiens maîtres de l'Occident ont dominé les cerveaux, le Pape marchait devant les rois. Forts de ce pouvoir, ont-ils pratiqué leur religion, affranchi l'humanité ? Au contraire. Nos ancêtres paysans étaient exploités sans vergogne, vendus avec la terre. Les rois les affamaient pour se divertir dans leurs châteaux de Versailles et d'ailleurs. Les riches monastères imposaient dîmes et corvées. Le haut clergé baignait dans le luxe, sans parler des Saint-Barthélemy et dragonnades, des hérétiques torturés et de Jeanne d'Arc brûlée vive.

« 1789 la Liberté, l'Égalité, le Suffrage universel, la déclaration des droits de l'homme sont-ils d'inspiration chrétienne ? Le clergé royaliste, rangé avec les nobles privilégiés fomentait les guerres vendéennes. Pendant la révolution industrielle, enfants, hommes et femmes réduits en esclavage peinaient sans dimanche, dès six ans, des quinze heures par jour pour un misérable grabat et la pitance juste nécessaire pour ne pas mourir de faim. Tacitement, la toute-puissante Église qui regorgeait de richesses accepta leur atroce enfer sur terre.

« L'évolution n'est venue ni des générosités patronales, ni des charités chrétiennes. Si nous n'avions attendu qu'elles, où serions-nous aujourd'hui ? Les luttes ouvrières du XIXe siècle furent menées sans les catholiques, et contre les gouvernements bourgeois et chrétiens qui ont écrasé dans le sang chaque timide revendication pour un mieux être et plus de liberté.

« Au cours de la 111e République, les religieux se sont-ils battus pour les syndicats, les Bourses du Travail, le droit de grève ? L'Église utilisait son pouvoir pour freiner notre émancipation, démobiliser les travailleurs, prêcher la résignation, réduire les croyants au rôle de briseurs de grève.

« En 1936, était-elle pour le Front Populaire ou pour l'ordre établi ? Les congés payés, les assurances sociales, les allocations, les quarante heures n'ont-ils pas été arrachés aux très croyants patrons par les luttes incessantes du mouvement ouvrier et des partis de gauche ?

« Dans quel pays l'idéale société chrétienne est-elle réalisée : est-ce en Espagne ? au Portugal ? en Amérique du Sud ? Dans ces pays à très forte majorité catholique, la hiérarchie détient tous les pouvoirs. Y soutient-elle le peuple, ou Franco, Salazar, les privilégiés et grands propriétaires ? Dans ces pays arriérés, plongés dans l'obscurantisme et l'ignorance, où les masses paysannes et ouvrières sont féroceusement exploitées, où syndicats et partis de gauche sont persécutés, où Julian Grimau est fusillé, elle perpétue des régimes indéfendables d'injustices et de misère.

« Comment ne pas être sceptique sur l'efficacité d'un tel idéal ? Car si l'émancipation des « pauvres » n'en est que là après deux mille ans, combien de siècles les travailleurs attendront-ils encore qu'eux -et non pas uniquement les évêques aient une vie décente ? Prouvent-ils leurs intentions par des réalisations ? S'ils avaient vraiment voulu mettre leurs théories en pratique l'exemple des pays de l'Est confirme que si l'on est fermement décidé, un changement rapide est possible. Les soviétiques ont davantage progressé en

cinquante ans que certaines nations chrétiennes en deux mille ans. Comme par hasard, l'Église est contre eux. »

La mécanographe Hélène reprend de sa lente voix :

« Loin de libérer les hommes, l'Église retarde leur évolution, ne cède que contrainte devant les forces de progrès non catholique. Pendant longtemps, le clergé contre l'émancipation féminine a condamné l'accouchement sans douleur, l'éducation sexuelle, le droit au divorce, le planning familial, la limitation des naissances, pour nous proposer quoi ? L'abstinence,, la soumission. N'ont-ils pas été des années contre l'école mixte, démarrée par nous laïcs et maintenant admise même par eux ?

« Et s'ils avaient réellement voulu arrêter les guerres, n'auraient-ils pas réussi ? A part prier, que font-ils concrètement ? Ils sont contre l'objection de conscience, bénissent les armes, ont leurs aumôniers jusque dans les paras. N'envisagent-ils pas un prochain conflit pour défendre leur civilisation chrétienne ?

L'ajusteur Marcel, farouche militant laïque ajoute :

« Je ne suis pas baptisé ; jamais je ne suis entré dans une église de ma vie ; je ne commencerai pas aujourd'hui ! Leurs belles chapelles ne sont pas seulement des lieux de culte, c'est là qu'on donne aux gens leur drogue pour éteindre et non développer leur esprit. J'interdis à mes gars de jouer au foot chez le curé. Qu'ils trouvent un terrain laïque ! Je n'irais ni au ciné ni écouter une conférence dans leurs salles car je sais qu'ils récupèrent les gens par tous les moyens.

« Si le niveau culturel des Bretons et Vendéens est si bas et s'ils votent à droite, c'est parce que les prêtres les dominent. Dans leurs patros de campagne, ils amusent et disciplinent les gars sans leur donner le sens de leurs responsabilités. Pas d'engagement politique ou syndical ; pour réussir il faut être contre la grève, pour le dur travail, les heures supplémentaires, les cours du soir, l'obéissance envers les patrons, le pouvoir ; chacun faisant de son mieux à son poste, avec le paradis au bout !

« Si nous sommes laïcs de combat, c'est qu'en face nous avons des curés de choc et des ouailles rétrogrades. Dans des coins arriérés, l'ouvrier a du travail s'il retire ses enfants de l'école du diable ; de bonnes œuvres fournissent un logement,, si les gosses sont mis à l'école libre. Jusqu'où va-t-on céder ? Sous prétexte de ne pas effrayer les Chrétiens de gauche, on ne lutte plus contre l'Église et les curés de droite qui s'infiltrent partout.

Henri, le P.S.U., glisse à son tour :

« Avec ses prêtres ouvriers, le clergé à espéré ramener les pauvres brebis égarées sous la houlette de ses bons pasteurs. Mais les prêtres ouvriers ont vécu, compris la misère des travailleurs, senti la différence entre vivre dans son corps, de l'intérieur, les difficultés d'autrui et les voir de l'extérieur, de la douillette existence d'un cardinal !

« Alors, ils ont crié à leurs évêques : « C'est monstrueux, les patrons, l'Église, les catholiques doivent réagir contre cette injustice Mais là encore, l'Église a pris parti pour les bourgeois. Pensez, des prêtres défendre les pauvres contre les riches ! Comment les gros patrons pouvaient-ils tolérer ça ? Ils se sont plaints et le pape a cédé,

« C'est dommage, on aurait pu s'entendre avec eux ; s'il y en avait plus, on boufferait moins du curé ! D'ailleurs, certains, écœurés, ont milité à la C.G.T., adhéré au P. C.

Marcel reprend :

« Toutes les prières, toutes les chapelles, toutes les statues du Christ, toutes les si tièdes et nuancées déclarations papales et épiscopales changent-elles beaucoup le travail en usine ? Des prêtres dénoncent : les cadences, les maladies nerveuses, les difficultés

du logement, le racisme. Mais après leurs pathétiques tirades sentimentales, exigent-ils l'excommunication des voraces patrons chrétiens surexploitant leurs ouvriers ? Ils nous offrent des initiatives privées, individuelles, dévouées, mais peu efficaces.

« A part la soumission à notre sort, quel espoir d'une vie nouvelle, quelles solutions à l'ensemble de nos problèmes nous proposent-ils ? Alors ils s'étonnent que les ouvriers déchristianisés désertent leurs chapelles. Ils sonnent leurs cloches, brandissent le spectre de Satan, ça ne prend plus. Leur baratin mièvre n'accroche pas. On doit être mal à l'aise dans leur église. Tu me vois à confesse près de mon singe, m'agenouiller humblement et prier le doux Jésus de m'accorder son pardon pour mes offenses !

« Comment pourrions-nous être catholiques ? L'Église applique-t-elle ce qu'elle prêche, partage-t-elle ses richesses fabuleuses avec les pauvres, vit-elle simplement ? Nos patrons de combat ne sont-ils pas pratiquants, les prêtres issus de la bourgeoisie nous défendent-ils, leurs idées bien gentilles changent-elles notre existence ?

« Bien sûr, des ordres religieux et des bonnes œuvres dispensent depuis longtemps charité, pitié, aumônes. Ils s'apitoient sur les pauvres, les soignent, les aident. Ça leur donne peut-être bonne conscience, mais quel emplâtre sur une jambe de bois ! Ils s'attaquent aux effets du mal, non aux causes, laissées à l'efficacité de leurs prières. Alors, ça durera encore des siècles, car, tant qu'ils ne supprimeront pas le capitalisme et ses conséquences : guerres, récessions, chômage, bas salaires, crise du logement, absence d'éducation, de métier, il y aura toujours des malheureux à secourir et des très riches privilégiés.

« Avec son clergé, ses institutions, ses mouvements spécialisés, ses fidèles obéissants, l'Église conservatrice, complice traditionnelle du pouvoir, de la bourgeoisie, est une énorme puissance nationale et internationale. Rempart du capitalisme, elle veut maintenir la société actuelle pour mieux contrôler les peuples. Le Mouvement Ouvrier peut-il progresser, établir le socialisme sans lutter contre elle ?

« De plus, l'Église décourage les travailleurs de se battre contre le capitalisme, les pousse à voter au M. R. P. Qu'ont-ils à gagner dans le même parti que leurs patrons, prend-il énergiquement en main leur défense ? Nous conserverons éternellement nos chaînes dans ce régime.

Lucien, sympathisant communiste rappelle :

« S'il y a des marxistes, c'est parce que les chrétiens n'ont pas fait ce qu'ils devaient. Nous voulons réaliser ce qu'ils auraient dû être les premiers à instaurer : la fin de l'exploitation ouvrière, la société socialiste. Car, comment comprendre qu'avec toutes leurs théories, les catholiques soutiennent un capitalisme basé sur l'injustice ? Ils devraient tous être socialistes, pape en tête, pour amener sur terre plus d'égalité, d'amour, de bonheur pour le peuple, les humbles, les petits.

« Le langage des communistes qui ont fait leur religion de défendre les travailleurs, la bagarre qu'ils proposent sont autrement plus accrochants.

« Ils veulent que les usines appartiennent aux travailleurs, que nous ne soyons plus méprisés par nos chefs et la collectivité, que, chômage écarté, horaires réduits, nous accédions aux sports, à l'éducation, à la culture ; que des hôpitaux, logements, stades, piscines, écoles soient construits, que les femmes soient émancipées, que dans la société sans classes tout soit mis au service des producteurs pour qu'ils vivent comme des hommes.

« Comment l'ouvrier peut-il être contre ces solutions radicales à ses problèmes ? Le choix est vite fait... Nous n'attendons rien du ciel et refusons la charité, nous voulons nos droits d'hommes libres pour vivre debout et non à genoux.

Le conflit est permanent. Ceux qui jettent des ponts sont accusés par les laïcs de flirt avec les curés : « Méfiez-vous de ces jésuites ; ils vont encore vous rouler ! ». Les catholiques de gauche et la C.F.D.T. sont baptisés communistes par les intégristes. Rares sont les laïcs admettant la nécessité d'un rapprochement, plus nombreux sont les catholiques le cherchant et l'on n'entend pas chez eux les virulentes attaques fréquentes parmi les laïcs bretons.

CHRÉTIENS DE GAUCHE

J'ai répété ces arguments à un groupe de militants catholiques. Ils ne les ont pas étonnés.

L'électricien Michel est un extraordinaire petit délégué C.F.D.T. toujours disponible pour déménager, héberger un copain, lui chercher un logement, du boulot. Au premier rang de toutes les manifestations pour la Paix et de toutes les activités du P. S. U., il s'embauche en usine, y implante des sections syndicales, construit encore sa maison avec des castors et élève quatre gosses.

Rentré à minuit six soirs par semaine, il dort cinq heures par jour depuis quinze ans. Voilà des mois que le docteur veut qu'il se repose. Ne pouvant abandonner ses nombreuses responsabilités, il continue et traîne sa fatigue nerveuse. Les gars le prennent pour un chrétien spécial, genre anarchiste, mais un authentique militant ouvrier. Il commence :

« Sans revenir sur un passé difficilement défendable et que je condamne aussi, ces critiques sont inexactes aujourd'hui. Presque partout en France des catholiques évoluent très vite, mettent leur foi en pratique, militent comme doit le faire tout vrai chrétien.

« La J.O.C. éveille les jeunes à leurs responsabilités, l'A.C.O.²⁴ regroupe des couples qui discutent leurs problèmes et trouvent en commun des solutions chrétiennes. Les A.S.F.²⁵ sont le syndicat des familles du quartier. La C.F.D.T. en continuelle progression est pour l'unité d'action avec la C.G.T. Elle défend énergiquement les revendications des salariés, forme des milliers de militants, prône la gestion ouvrière, le C.C.O.²⁶ « cultive » les travailleurs. 600 F.J.T.²⁷ logent, épaulent les jeunes ouvriers déplacés. Les Maisons Familiales de vacances permettent aux mères de réellement se reposer. Des catholiques militent activement à la C.G.T.

« Beaucoup d'intellectuels laïcs sont-ils prêts à rejoindre en usine des prêtres ouvriers comme Louis, un copain qui a le don du contact ? Il atteint immédiatement les gars. épa-noui, toujours de bonne humeur, sa seule présence remonte le moral. Il est face aux marxistes la vivante réalisation de l'idéal chrétien. Il me racontait : « Je veux finir parmi les plus pauvres, les plus humbles, les balayeurs. On est là parce qu'on les aime c'est tout. Je suis émerveillé par le naturel, la spontanéité du milieu ouvrier. Ils font tout simplement des choses pour lesquelles je dois énergiquement me prendre par la main. »

« Mille petits Frères et Sœurs de Foucault mènent une vie de travail, de prières et d'ab-négation, ne cherchant pas l'efficacité de leur action mais seulement à vivre pauvrement

²⁴ Action catholique ouvrière.

²⁵ Association syndicale des Familles.

²⁶ Centre de Culture ouvrière.

²⁷ Foyers de jeunes Travailleurs.

parmi les plus déshérités. Et tu as de nombreuses petites équipes travaillant volontairement en usine, partageant les difficultés ouvrières, assurant une présence chrétienne dans les quartiers populaires, les bidonvilles, parmi les Algériens, Africains, Gitans, etc.,

« La J.A.C. a formé des cadres qui animent les villages et organisations rurales où les laïcs se manifestent peu. Les J.E.C. s'activent au sein de l'U.N.E.F. Vie Nouvelle regroupe des couples qui approfondissent leurs problèmes familiaux, développent leur sens civique, organisent des voyages d'étude. Les chiffonniers de l'abbé Pierre construisent des maisons pour les mal logés. Leurs centres d'accueil hébergent ceux qui sont à la rue.

« Même à Nantes, se dessine une timide évolution ; des communistes et des laïcs invités par un prêtre ont dit aux fidèles, sans leur faire de cadeaux, ce qu'ils pensaient des catholiques. Le pays n'est plus cassé en deux : chrétiens conservateurs d'un côté et laïcs de l'autre, mais en intégristes face aux catholiques progressistes, alliés aux socialistes ouverts.

Henri travaille en permanence pour tous ceux qui souffrent ; dans les communautés de l'abbé Pierre, les chantiers du Service Civil International, les centres d'ex-alcooliques et de prostituées. Antimilitariste convaincu, il s'est enchaîné avec des objecteurs refusant la guerre d'Algérie, a suivi des jeûnes pour la négociation, distribué des masses d'encycliques du Pape, participé à des foules de manifestations pacifistes et silencieuses. C'est le militant disponible en permanence, toujours en bicyclette par monts et par vaux. Il continue :

« D'énergiques curés des banlieues ouvrières de Paris et Lyon sabrent dans les vieux préjugés. Ils sont contre l'école libre et les patronages ; ils conseillent à leurs militants de sortir des organisations confessionnelles spécialisées, d'aller dans les mouvements où se trouve la masse pour y apporter une présence chrétienne. Ils critiquent durement les structures actuelles écrasant les salariés et sont ouvertement pour une société socialiste, pour le travail des prêtres. Déjà de nombreux chrétiens militent activement au P. S. U., désavouent l'école libre. Certains ont fait signer des pétitions contre la loi Baranger.

« Les Chrétiens se soucient énormément de la faim dans le monde, organisent collectes, conférences, campagnes de presse. Beaucoup de jeunes croyants de gauche partent combattre la misère en Afrique. Pax Christi lutte pour la paix, l'objection de conscience, L'I.R.A.M.²⁸ Science et Humanisme, forment des spécialistes pour le Tiers Monde.

« Et les efforts du concile, de Jean XXIII, de Paul VI pour la coexistence pacifique, l'entente, avec les Protestants, les Orthodoxes, les juifs ? Et le « Notre Père » commun, les messes en français, face au public, et les écrits du Père Teilhard, de *Témoignage Chrétien*, de *La Quinzaine* ?

« La vie tant décriée des curés est-elle si rose ? Debout à 6 heures pour les premières messes, puis les cours à l'école libre, le catéchisme, les sermons et fêtes à préparer. Des confessions, baptêmes et mariages, passer aux enterrements, visiter les malades et les mourants ; remonter le moral d'un grand nombre, trouver des solutions à des problèmes familiaux, se mettre en tête les difficultés d'autrui, discuter avec ceux qui cherchent, recevoir les indigents, animer le patronage et les groupes d'enfants, de jeunes, d'étudiants, d'hommes et de femmes. Être disponibles du matin au soir, toute leur vie. Puis, après cinq ans d'abnégation dans une paroisse, être nommé dans une autre, repartir à zéro et aller ainsi jusqu'au bout, donnant toujours et ne recevant guère de remerciements, sans le réconfort d'un foyer et d'enfants. Comment ne pas admirer les vrais ? Ils ne sont pourtant que des hommes. S'ils n'étaient pas là, qui les remplacerait avec autant de coeur, des assistantes sociales, des communistes ?

²⁸ Institut de Recherches et d'Action contre la Misère.

« Beaucoup de missionnaires laïcs enterreraient-ils toute leur existence dans un petit village d'Asie à secourir lépreux et miséreux ? Et ces aumôniers d'hôpitaux, ces visiteurs de prison, ces milliers de religieuses dans les hospices, les orphelinats, chez les fous, de jour et de nuit au service de ceux qui souffrent ?

Michel l'électricien reprend « Les Communistes étaient, il y a quinze ans, les plus combatifs et dynamiques défenseurs des travailleurs. Ils attiraient à eux des catholiques, des prêtres ouvriers même. Ce n'est plus vrai qu'en partie. Quoique encore puissamment implantés syndicalement, ils perdent vitalité et rayonnement. Ils évitent les actions qui risqueraient de les conduire dans l'illégalité. En situation d'attente, ils gardent leurs militants enfermés dans des positions défensives et se contentent d'escarmouches sans prendre d'initiatives importantes.

« Pour élargir leur clientèle électorale, ils cherchent à plaire à tous ouvriers, paysans, techniciens, classes moyennes. Avec leurs positions prises par des permanents coupés de la base, appliquées par des militants disciplinés, ils ne voient pas les choses telles qu'elles sont, mais comme ils voudraient qu'elles soient, d'après leurs analyses marxistes.

« Ils cultivent la haine de l'Allemand, sont contre l'Europe acceptée par la majorité et ils ne voient qu'un aspect de la réalité. Quand des ouvriers ont voiture et confort, ils défendent leur thèse de la paupérisation, nient farouchement la relative élévation du niveau de vie. Ils refusent d'envisager les nombreux problèmes nés de la profonde transformation de la condition ouvrière au cours des dernières années, baptisant cela baratin d'intellectuel !.

« Comment discuteraient-ils les conséquences de l'augmentation du pouvoir d'achat quand ils soutiennent qu'il n'arrête pas de baisser ? N'admettant pas les évidentes réalités de la vie moderne, comment contrôler de l'intérieur son évolution ? Ils s'interdisent ainsi certaines possibilités d'influencer notre monde. Ils restent hors du coup, sans idées neuves. Leur opposition systématique ne modifie guère notre vie et celle du pays elle n'aide pas le travailleur à s'adapter à l'existence d'aujourd'hui.

« La C.F.D.T. et nos mouvements, en recherche continue, ne s'embarrassent pas de clichés. Plus réalistes, nous repensons les problèmes ouvriers, réexaminons nos positions, cherchons des solutions et essayons d'orienter l'évolution actuelle.

« Puis, qui parle d'impôts pour les affamés et d'aller aider le Tiers-Monde ? Eux disent : Ne vous attaquant pas aux causes, votre action contre la misère est stérile, renforce les régimes établis, retarde le grand soir des afro-asiatiques ; laissons-les réaliser leur révolution, militons dans notre classe et changeons les structures françaises ».

« Bien sûr, nous devrions faire beaucoup plus, progresser plus rapidement, mais vois par rapport au passé le changement des quinze dernières années. La C. F. D. T. déconfessionnalisée, des prêtres reconnaissant la supériorité du socialisme. Le clergé nous écoute, on ne crie plus dans le désert, on progresse ! ! !

C'est vrai, le nombre d'actions de toutes sortes entreprises dans chaque ville par des catholiques est impressionnant. Plus épanouis, et ouverts que les communistes, ils évoluent plus vite, bougent partout. Ils cherchent peu à convertir, ne parlent guère de leur foi, mais la vivent. L'essentiel n'est pas ce qu'un homme croit, mais comment dans sa vie quotidienne il met son idéal en pratique. Mieux vaut un syndicaliste chrétien engagé qu'un laïc indifférent. L'adversaire commun est si puissant qu'au lieu d'user nos forces à nous entre-déchirer, il faut les unir vers notre but commun : le socialisme. La gauche et

les catholiques progressistes sont dans le même bateau, pourquoi ne pas ramer côte à côte ?

Disons enfin qu'à part quelques régions, dont l'Ouest où le conflit reste vif, le monde ouvrier happé par d'autres préoccupations passe de l'anticléricalisme à l'absence d'hostilité, à l'indifférence.

LES PETITS POIS ET LA SUEUR

Je rencontre²⁹ des gars d'une vieillotte conserverie de la banlieue nantaise, aux produits dispersés aux quatre coins de France et d'Europe

- L'année débute par les petits pois fauchés, battus aux champs par des saisonniers à 2,40 F de l'heure, travaillant comme des sauvages trois cents heures par quinzaine, presque vingt-quatre heures sur vingt-quatre. A la file arrivent à l'usine les camions de caisses de 20 kg de pois, jusqu'à 100 tonnes par jour à décharger, laver, blanchir, calibrer dans des ateliers grand ouverts aux courants d'air, avec la chaleur, le bruit, l'eau ruisse-lant de partout. Le regard tendu pendant neuf heures pour trier les impuretés face au tapis qui roule sans arrêt, des ouvrières voient tout tourner en fin de journée.

« Les sertisseuses remplissent 200 boîtes à la minute, mais les sucres et oignons sont rajoutés boîte par boîte, à la main, par des femmes. Elles ne sont pas des mécaniques, elles doivent pourtant suivre ce rythme rapide et surveiller encore la production : des couvercles mal sertis, c'est huit jours de mise» à pied. Elles se reposent... quand les machines sont en panne ou manquent d'approvisionnement. Et toujours quelqu'un sur le dos à crier : Allez les filles !

« Après les pois, les céleris. On voit des femmes les mains pleines de cloques, prendre les branches brûlantes en pleurant. D'autres s'ébouillantent, même avec des gants, à mettre en boîte des coeurs à 110° Et les glissades sur les feuilles ! Aux autoclaves, un travail de bagnard : les gars cuisent dans leur jus comme les pois, quinze heures au-dessus de l'eau très chaude des bacs refroidissant les boîtes, exposés à la chaleur des étuves. Ils sont, le soir, crevés, voient des étincelles devant leurs yeux !

« La direction nous prend bien pour des guignols. A cause du temps, de ces denrées périssables, on n'a pas d'horaire. Un jour, on fait quinze heures, le lendemain rien ! Ils recrutent des saisonnières, leur disent venez lundi ; à 10 heures plus de légumes, ils les renvoient chez elles ; à la fin des petits pois, ils les débauchent en masse. Sur la côte, tributaires des pêches et marées, elles accourent de jour et de nuit, à la sirène, pour une ou dix heures de boulot, en permanence à la disposition de l'usine.

« Avant, on travaillait presque à la main, on apportait les tas de pois chez les villageois. Ils les écossaient puis les mettaient en sac. En dix-neuf heures par jour, on faisait 45 tonnes ; on fait maintenant 190 tonnes avec moitié moins de personnel, en bossant vingt-quatre heures sur vingt-quatre. La production se mécanise, nous aussi. On travaille moins dur mais plus rapidement. Ils achètent des machines par autofinancement sur le dos de l'ouvrier, puis débauchent les femmes en trop.

« Le personnel d'O.S. ruraux est peu combatif. Même en 1955 quand les grenades éclataient près d'ici contre les métallos, ils ne bougeaient pas. Les femmes sont mécontentes, mais ont peur d'être balancées ; elles font un jour de grève maximum et pas souvent, et il faut leur en dire ! Les employés mal payés, peu syndiqués, nous regardent de haut et ne débrayent jamais.

²⁹ En 1965.

« Les rencontres avec la direction se tendent, on s'accroche des heures pour les salaires ; ils ont vite aligné leurs chiffres, prix compétitifs, concurrence, mais ils nous disent ce qu'ils veulent car leur production a triplé en 10 ans.

« Pour nous, dans l'alimentation, la vie reste très dure. Avec la morte saison, on fait 450,00 F par mois pour quarante heures ; les ouvrières encore moins. J'ai 120,00 F de loyer, trois gosses, une femme malade. On n'aura jamais de voiture, on ne part pas en vacances, seuls les enfants vont l'été en centre aéré et rentrent le soir. On ne demande pourtant pas grand-chose : un salaire garanti, un horaire plus régulier, du travail pour nos gosses.

L'IMPROBABLE PROMOTION

Un professeur de C.E.T. nazairien à qui je demande si les jeunes sont à leur place me confie :

- Chaque enfant est dans l'école de son niveau. Pour travailler en bureau, nos 430 élèves voudraient toutes être en section commerciale. Nous prenons les 33 meilleures. Les notes signifient bien que les couturières ne pourraient suivre en comptabilité. Débordées par des classes trop chargées, nous ne pouvons nous occuper de toutes. Pour qu'elles ne redoublent ou ne soient pas renvoyées, même avec la moyenne, il faut surveiller leurs études. Mais les mères sont accaparées par leurs plus jeunes gosses, les pères fatigués, peu informés, se font une montagne d'une démarche et restent dans leur coin..., les gosses aussi !

Celles qui sont aidées par un bon milieu familial et les plus douées réussissent, débutent en bureau à 400,00 F. Quelques-unes continuent, vont au lycée. D'autres quittent Saint-Nazaire où les employeurs ne les paient pas. Les plus nombreuses ont peu d'ambition. Après trois mois de saison à la mer, elles chôment en espérant le mari et la prochaine saison. Abêties par les revues, les idoles, elles « attendent leur chance », jouent au tiercé à seize ans !

Écoutons maintenant un ami qui possède santé, volonté, initiative, intelligence, affirmer :
« J'avais un métier sans avenir. Après un stage F. P. A. je me suis mis à mon compte. Je suis libre, sans patron ni chef sur le dos, mais j'ai beaucoup travaillé. Pourquoi se cramponner à des professions mortes, des régions en récession ? J'étais prêt à m'adapter à n'importe quoi, changer de métier, de ville. Un type sérieux qui bosse régulièrement, ne boit pas et qui le veut vraiment, est sûr de réussir. Installés dans leur médiocrité, certains pleurent mais sans vouloir se compliquer l'existence ni lever le petit doigt pour en sortir. Même à Nantes, on manque de bons peintres honnêtes, ne buvant pas chez le client. Oui, certains échouent à leur compte mais ils ne savent pas établir un devis ni tenir leur comptabilité, ils se la coulent douce et boivent leur baraque. Alors que, pour conserver sa clientèle, il faut bûcher plus dur qu'à l'usine ! »

Seulement, je vois peu d'évolution chez mes camarades d'école ou de quartier. Ils sont dans leur grande majorité restés prolos, au mieux professionnels avec C.A.P. Conditionnés dès l'enfance à leur situation d'ouvriers à vie, imprégnés de l'idée que, moins instruits, c'est normal qu'ils soient au bas de l'échelle sociale ; manquant d'initiative, de débouchés, de la stimulation du milieu, ils subissent l'existence qui leur est faite et continuent ce que tous autour vivent.

Oui, chez B. L. plusieurs gars de mon temps ont reçu des responsabilités, mais après dix ans de boîte. Et parmi les professionnels qui tentent les cours du soir, peu réussissent. Michel, un cheminot, m'explique pourquoi :

« Marié l'année de mes examens, je rentrais vers 22 h 30, étudiais jusqu'à 2 heures du matin pour me lever à 6 heures. J'avais absolument besoin de tous mes loisirs pour suivre mon programme. Sans autres activités ni détente, je luttai contre le manque de temps,

de sommeil et ma femme qui rouscaillait. J'ai craqué et abandonné après deux ans d'effort.

René :

« J'étais chaudronnier. Après neuf heures trente d'usine, tu sors abruti, le cerveau engourdi. Pendant les deux heures de leçons, tu dois terriblement t'accrocher, résister à la somnolence, la fatigue. C'est dur d'assimiler les maths après le boulot. Deux cours manqués, tu perds les pédales. L'hiver est très difficile à passer avec les trajets en vélo sous la neige, le froid, la flotte !

« Jeune marié, comme lune de miel, tous les soirs après le cours, j'attaquais les devoirs, le samedi les travaux pratiques. Le rythme est rapide. Il faut bosser énormément. Partis à quatre-vingts, beaucoup lâchent en route, on passe l'examen à dix. Je préparais le B. P. de chaudronnier et le C.A.P. de dessinateur. J'ai échoué aux deux après trois années de sacrifices. Heureusement, j'ai trouvé un poste de métreur.

Jean, le révolutionnaire des Chantiers, n'est pas d'accord avec l'idée de promotion :

« Elle est conçue pour renforcer le système capitaliste. Cet écrémage affaiblit le monde ouvrier sans apporter de solution pour l'avenir des autres. Celui qui choisit les cours « pour sortir du rang », abandonne toute action militante. Perdu pour sa classe, il franchit une barrière sur le dos des copains. Pour bien sceller la rupture, on le passe chrono, un boulot de flic, et plus il monte plus il doit collaborer. Dans le cadre d'une société que je refuse et combats, la promotion sociale est un langage chrétien pour désamorcer la bombe révolutionnaire, désarmer les travailleurs. Moi, je reste dans ma classe ! »

Les ouvriers nantais qui militaient dans les mouvements de jeunesse et surtout dans les Auberges, ont trouvé dans ces sortes d'universités en sciences humaines : dynamisme, envie de se cultiver, désir de promotion. Une quinzaine sont passés professeurs adjoints dans l'enseignement technique. Mais les diplômes exigés limitent ce débouché. Quelques-uns sont permanents syndicaux. Certains se sont mis à leur compte. Plusieurs, s'asphyxiant en atelier, ont beaucoup voyagé, fait 36 métiers, sont devenus pères aubergistes, responsables de maisons de vacances ou de jeunes. Les autres, par routine, fierté ou conviction politique, sont restés à l'usine.

Mis à part ces quelques centaines de gars favorisés par leur passage en Mouvements de Jeunesse, c'est vrai : les meilleurs professionnels ayant vitalité et intelligence ont plus de chances de monter que leurs pères. Mais il ne suffit pas de travailler pour que le succès soit au bout. Ils doivent se trouver dans une ville en expansion, avoir la possibilité de suivre des cours et posséder un métier qu'on demande. Formation ne signifie pas promotion. Tous ne peuvent monter. C'est le patron seul qui choisit ceux qui seront chefs en tenant compte des places disponibles et des « qualités de commandement ». Devant le rôle joué par la maîtrise, des travailleurs nantais doués mais conscients refusent de s'abaisser à devenir garde-chiourme de leurs camarades.

MON QUARTIER DEPUIS TRENTE ANS

En quoi, depuis une génération, la vie d'une famille ouvrière a-t-elle changé ?

En 1935, mes parents logés dans une chambre-cuisine trimaient dur pour un pouvoir d'achat, une sécurité moindres. Ils avaient moins d'hygiène. Ils luttèrent pour l'essentiel, l'achetaient à crédit. Toute la masse était pauvre et pouvait difficilement en sortir. Les dimanches d'hiver, ils quittaient peu leur quartier, se réunissaient dans les cafés pour des jeux et fêtes diverses. L'été, ils n'allaient pas à la mer mais jardinaient, pêchaient aux bords de la Loire ou se retrouvaient dans les guinguettes de banlieue. Dans les Mi-Carêmes on kermesses, ils s'amusaient en bandes, chantaient, dansaient avec plus de cœur et de gaieté que nous.

Quel est notre emploi du temps en 1966 ? Sortis du travail à 18 heures, quelques-uns se détendent au café autour d'une chopine entre copains. Après quelques commissions, on rentre vers 19 h 15, passe un moment sur les devoirs et leçons des gosses. Le repas avalé, les enfants couchés, on aide à la vaisselle, il est 21 heures. Sortir ? la fatigue pèse, on regarde le journal, la télé jusqu'à 22 heures et au lit ! On veille surtout le vendredi soir. Samedi matin heures supplémentaires ou travail noir. Les autres font les courses, le marché avec la bourgeoise ou vont « aux puces ». Après-midi, il y a toujours à bricoler dans la maison, sur la voiture, dans le jardin qui dans les petites villes reste un lien avec la nature et une source d'économies. Le soir : ciné, ou visites.

Les dimanches d'hiver : grasse matinée, détente, tiercé, bon repas qui traîne ; télé ou sortie en famille, avec des amis. Dès les premiers beaux week-ends, les rues sont désertées, finis les léchages de vitrines, c'est le grand exode de tous les motorisés vers la mer à 50 km, la campagne plus ou moins loin, suivant les ressources, la pêche près de l'eau tranquille, loin du bruit et des soucis quotidiens. On pique-nique en famille, en petits groupes, on joue aux boules, cueille des champignons, des pissenlits. Ceux qui s'ennuient rentrent pour le film de la télé. La résidence secondaire apparaît chez les plus aisés. Les trop crevés se couchent tôt pour récupérer. Dès avril, on rêve aux congés.

Disons que la voiture apporte des joies, sort du quartier la famille ouvrière. Mais, si nous voyageons plus que nos parents et sommes moins remarqués, nous ne nous mélangeons guère avec les autres classes. Une bourgeoise n'épouse toujours pas un ouvrier et vice versa.

Les vieux logements se sont améliorés avec les appareils ménagers. Les neufs sont plus pratiques et coquets. Les ménagères aiment leur intérieur. Le charbon n'est plus dans la baignoire, on se douche facilement. Mais des femmes constatent : « Dans les anciennes maisons, on se prêtait facilement chaises et casseroles, on aidait les mémés et jeunes mamans. On voisinait et bavardait. Dans nos appartements modernes, on vit renfermé, isolé du quartier, sans se connaître et se fréquenter. On s'entraide peu et on compte sur les crèches et les services officiels. Finies les conversations aux lavoirs, dans les escaliers. On est chacune chez soi et l'on s'ennuie.

« Nos maris restent à la maison, ils nous aident, nous regardons ensemble la télé. La vie familiale se resserre. Moins battues, nous sommes leurs associées ; nous avons plus d'activités et de distractions communes. Nos enfants sont mieux habillés et tenus ; les poux disparaissent. Ils reçoivent plus de jouets et d'argent de poche. Davantage couvés, ils ne sortent guère seuls et sur les trottoirs où le gros trafic rend les jeux dangereux. On se soucie de leurs études, que l'on surveille et encourage pour qu'ils soient mieux armés dans la vie.

Comme ailleurs, notre vieux quartier a beaucoup changé. Les plus affreuses maisons ont été abattues, remplacées par un moderne centre administratif. Les expulsés et les jeunes familles bénéficiant d'allocation-logement ont été dispersés dans les nouvelles cités construites sur l'emplacement des jardins ouvriers. Si bien qu'en ville les habitants diminuent ; à 21 heures les rues sont vides, les gens âgés cloîtrés, les autres ont déserté les cafés qui ferment dès 21 h 30 au lieu de 23 heures autrefois.

L'animation est encore moins grande dans les quartiers périphériques. Disons qu'avec la lassitude, la télé, avec les maisons plus agréables où l'on s'isole, nous ne sortons guère le soir, et n'avons plus le temps d'élever des lapins, de flâner, de bavarder, de prendre le frais l'été assis devant les maisons. Finies les soirées où toute la marmaille et les parents du coin se retrouvaient au cirque ou au cinéma muet avec ses films en dix épisodes.

On ne se cultive et ne milite pas plus que les parents. Dans un quartier voisin, en 1950 encore, une cellule communiste dynamique se remuait, vendait l'Huma chaque dimanche ; un groupe S. F. I. O. se réunissait, l'amicale laïque vivante organisait soirées culturelles et équipes sportives. Maintenant, le P. C. est inactif, la S. F. I. O. disparue. A l'amicale laïque squelettique, une dizaine viennent au ciné-club. Seuls les concours de belote restent populaires et un groupe de jeunes s'est formé.

Bien que les dimanches d'été ses messes soient désertées et qu'il ait les mêmes difficultés, le curé conserve mieux ses ouailles. S'il annonce une réunion en chaire, ses fidèles se déplacent encore, mais moins qu'avant. Des jeux inter-paroisses d'adresse, d'intelligence essaient bien de rassembler les gens mais la fatigue, la télé, la voiture et une existence centrée sur la famille limitent beaucoup la vie de quartier en semaine et en week-end. Le café, la rue étaient le salon où les ouvriers recevaient. Maintenant, ils sont dans leur fauteuil, face à la télé qui leur ouvre une fenêtre sur le monde lointain, mais les isole de leur entourage immédiat.

Si à Nantes nous faisons un bilan des vingt dernières années, on peut donc dire :

- A l'actif standing plus élevé - la voiture pour 30 % des ménages - un mois de vacances
- les congés culturels les voyages pour les jeunes. Les ouvriers ne sont donc pas malheureux, mais télé, frigo, maison se payent cher, car -Au passif les services d'embauche sont plus stricts qu'avant -les horaires ne sont pas réduits -les trajets non moins pénibles- le travail est plus fatigant nerveusement les ouvriers sont plus surmenés, les dépressions redoublent les accidents en usine ne diminuent pas - l'âge de la retraite n'est pas avancé la discipline d'atelier a été renforcée -les brimades contre délégués et militants s'accroissent -les libertés syndicales régressent, les relations avec patrons et officiels se durcissent - les licenciés et chômeurs augmentent -la sécurité de l'emploi disparaît -des entreprises regroupées ou décentralisées débauchent -des travailleurs sont déportés, les débouchés pour les fils d'ouvriers se raréfient - l'avenir économique du département est bien sombre -les enfants de travailleurs parmi les étudiants sont toujours au nombre de 5 % -le temps libre ne s'allonge pas -la vie culturelle ne s'est pas développée.